This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

38688 f.

CHEFS-D'ŒUVRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME TROISIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1813.

BODLEIAN
D
4 OCT 1961
LIBRARY

HÉRACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

38688 f. 210
[2]

En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années.
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déja de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zele charmé.
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter:
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame,
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché:
Il fut livré par elle, à qui pour récompense
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui, d'âge presque égal,
Etoit resté sans mere en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît; et le peuple est crédule.
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fites périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille,
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux

Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révere
Et son pere Maurice et son aieul Tibere,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frere,
S'il voit monter la sœur dans le trône du pere.
Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards;
Et, s'eût été Léonce, en la derniere guerre
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre,
Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeuroit ou mort ou prisonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?
Pulchérie et mon fils ne se trouvent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort;
Et les aversions, entre eux deux mutuelles,
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse sur-tout frémit à mon aspect;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
Sa mere, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de *force avec de tels esprits*,
Seigneur; et qui les flatte endurcit leurs mépris.

La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux domter sa haine:
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre:
Le besoin de l'état défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars; et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime:
Je vous les offre encore après tant de refus.
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus;
Que de force ou de gré je me veux satisfaire;
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en pere;
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité;
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,

Que je me montre entière à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié;
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve;
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre.
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre.
Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien il ne sauroit me plaire;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'*un autre t'aime en père*, ou te redoute en maître,

Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colere à te prêter silence,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton pere,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je regne, et je regne sans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
Son choix en est le titre ; et tel est notre sort,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder.
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille ;
Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'état !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que, si jadis quelques séditions
Usurperent le droit de ces élections,

L'empire étoit chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibere;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue...

PHOCAS.

Hé bien! si tu le veux, je te le restitue
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends, et te fais des caresses
Pour appaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine et flatter ta douleur.
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime;
Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands états:
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne:
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un pere si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable;

Et cette grandeur même où tu veux le porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entiere,
Quand tu ne m'as laissé pere, mere, ni frere,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par là leur trône au meurtrier!
Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé:
Le ciel me rend un frere à ta rage échappé;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître,
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance!
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance;
Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang:
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler:
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frere et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,

Sors du trône, et te laisse abuser comme moi:
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice;
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;
Ma patience a fait par-delà son pouvoir:
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits;
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits;
Dans ton ame à ton gré change ma destinée:
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

(*Dans les deux scenes suivantes Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connoît, mais Martian ne se connoît pas.*)

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Approche, Martian, que je te le répete.
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du pere et du fils.
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frere;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils *la verront mourir*, ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colere.

HÉRACLIUS.

Dussé-je mal user de cet amour de pere,
Etant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infâme
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Hé bien ! elle mourra : tu n'en as pas besoin.

HÉRACLIUS.

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin:
Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette ;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé dont il me faut défendre
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.

La vapeur de mon sang ira grossir le foudre
Que Dieu tient déja prêt à le réduire en poudre;
Et ma mort en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remercîments juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive;
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCENE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espere en votre cœur surprendre quelque place;
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre;
Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre;
Vous aurez en Léonce un digne possesseur;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même;
Je suis aimé d'Endoxe autant comme je l'aime:
Léontine leur mere est propice à nos vœux;
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné:
Léonce y peut beaucoup; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
Mais à d'autres pensers il me faut recourir:
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir;

Et quand à ce départ une ame se prépare...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare.
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui,
J'ai peine à reconnoître encore un pere en lui.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie;
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours;
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen, où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où, pour me secourir,
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah ! mon prince, ah ! madame, il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.
Au nom de votre amour, et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincere,
Vainque la juste horreur que vous avez du pere;
Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux...

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce ? et qu'est-ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie ; et pour reconnoissance
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense;
Et, ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux;
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même !
Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne

Léonce et Martian en la même personne;

C'est Martian en lui que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposés.
Je vais près de Phocas essayer la prière;
Et si je n'en obtiens la grace toute entière,
Malgré le nom de pere et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner!
Adieu, madame.

SCENE V.

PULCHÉRIE, MARTIAN.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre pere. Ah! Phocas! ah! tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents;
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps:
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour ôtage en ses mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre:
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les *plus prompts* et les moins dangereux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé.
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidele,
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;
C'est par là qu'un tyran plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé,
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mere,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison :
Car c'en est une enfin bien digne de supplice,
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui [redacted] lui le fait connoître à tous?

e le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vo
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les cha
n ne dit point comment vous trompâtes Pho
vrant un de vos fils pour ce prince au trépas
comme après, du sien étant la gouvernante,
une tromperie encor plus importante,
s en fites l'échange, et, prenant Martian,
s laissâtes pour fils ce prince à son tyran:
orte que le sien passe ici pour mon frere,
ndant que de l'autre il croit être le pere,
it en Martian Léonce qui n'est plus,
is que sous ce nom il aime Héraclius.
roit tout cela si, par quelque imprudence,
oit échappé d'en faire confidence:
our toute nouvelle, on dit qu'il est vivant;
n'ose pousser l'histoire plus avant.
ce sont pour tous des routes inconnues,
à quelques uns qu'il doit tomber des nues;
s tel qui croit, dans sa simplicité,
punir Phocas Dieu l'a ressuscité.
ci.

SCENE II.

LIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
ad secret le dangereux mystere;
né du bruit qui le surprend,
te trop juste et le péril trop grand:
naissance il fasse conjecture;
rend tout pour grossiere imposture,
eu que pour la renverser

A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre:
Je suis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience;
Elle par haine aveugle, et moi par connoissance;
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort:
Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon pere un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends graces, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre:
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre;
Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,

Se faisant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par là son juste châtiment;
Que, par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend:
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;
Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône à Phocas sous ce titre arraché
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance, et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace.
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
Semble digne, seigneur, de cette confiance:
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait;
Et bientôt mes desseins auront un plein effet:
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice:
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice;
J'en veux toute la gloire; et vous me la devez:
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura, dedans vos mains, *l'image d'un* grand crime:
Le peuple *pour miracle osera maintenir*

Que le ciel par son fils l'aura voulu punir;
Et sa haine obstinée après cette chimere
Vous croira parricide en vengeant votre pere;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends;
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si, sans votre congé, j'osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe, ou pour une imposture.
Je dirai plus; l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi:
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frere.
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination:
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmerent,
Il prépara mon ame au feu qu'ils allumerent;
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Acheverent sur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chere Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
Que par la seule soif de vous en faire part;
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre:
Disposez des moyens et du temps de le prendre;

Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur.
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise:
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la princesse:
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse;
Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah madame!

LÉONTINE.

Ce mot déja vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter;
Phocas le commettra, s'il le peut éviter;

Et nous immolerons au sang de votre frere
Le pere par le fils, ou le fils par le pere.
L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux:
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel pere:
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire?
Et sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupere, madame, est là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupere! A ce nom que ma surprise est grande!
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi?
Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son pere;
Et sa venue ici cache quelque mystere.
Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

Hé bien! LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Si... EUDOXE.

LÉONTINE.

(*à Eudoxe.*) (*à Exupere.*)
Taisez-vous... Depuis quand?

EXUPERE.

Tout-à-l'he

LÉONTINE.

Et déja l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah! quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

dame, dois-je croire un billet de Maurice?
ez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;
s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
suis votre fils, ou s'il étoit mon pere:
en devez connoître encor le caractere.

LÉONTINE, *lit le billet.*

Léontine a trompé Phocas,
ant *pour mon fils un des siens au trépas*,

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel évènement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
Je croyois comme fils devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire;
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire;
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroit enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illustre bande:
Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire:
Sur-tout sauvons le fils en immolant le pere;
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang,
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, seigneur, entiere obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.

D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous;
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste?

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste;
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas
Ayant d'autres desseins ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que, votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine:
J'ai vu dans votre amour une source de haine;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter.
Son amour qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-*être pour rompre* un si digne hyménée
J'expose à tort sa tête avec ma destinée.

Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne ;
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état
Par l'infâme succès d'un lâche assassinat.
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux.
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour mais le sang m'intéresse.
Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah ! seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés :
Mais à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire ;
Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite.
Ce billet dont je vois Martian abusé
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé ;

Il arme puissamment le fils contre le pere :
Mais comme il a levé le bras en qui j'espere,
Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire ;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire :
Il doute ; et du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

RUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire ?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.
N'ai-je pas déja dit que j'y saurai pourvoir ?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupere,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand, malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvements pour secrete réponse
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi! l'impératrice, à qui je dois le jour,
Avoit innocemment fait naître cet amour.
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hyménée
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs:
« Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
« Ma fille; et sa fureur à son fils vous destine:
« Mais prenez un époux des mains de Léontine;
« Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frere
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chere;

Et, confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous:
J'opposois de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance;
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne;
Et je me laissois dire, en mes douces erreurs:
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs;
« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
« A qui le monde entier peut rendre un juste
« hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit;
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah! ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mene!
C'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine:
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en
défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre!
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous!
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être!
Ah! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer!

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'*amour pour ignorer* ses forces.
Je sais *quelle amertume aigrit de tels* divorces;

Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point trouk
Mon ame l'a reçu sans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de s
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frere
L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance;
Et, domtant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régne
Mais pour moi, qui, caché sous une autre avent
D'une ame plus commune ai pris quelque teintu
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévere;
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frere:
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que pour répandre un si coupable sang
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une priere?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entiere.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux,
Epousez Martian comme un autre moi-même;
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chere;
Mais purgez sa vertu des crimes de son pere,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;
Par cet heureux hymen, conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel pere au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupere
Dans un sang odieux respecte mon beau-frere;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,
Il deviendra mon pere, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, *amour*, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;

Et tous mes vœux pour vous seront mous et timides,
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister;
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités!
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;
Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse:
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts;
Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de pere.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi:
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi;
Tout son crime est un pere à qui le sang l'attache;
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée;
Et du sang du tyran signez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

Je suis trahi, madame, Exupere le suit.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse?
Des noces que je veux?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous:
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je sers mon empereur, *et je sais* mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose:
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez;
Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de *mes* parents,
Qui ne crie *en mon cœur que la* mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître

Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître:
Hors le trône, ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'est un lâche s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur prince; et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice.
Héraclius n'eut point de part à ce service;
J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais, sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le pere;
Et, se désavouant d'un aveugle secours,
Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer;
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance;
Et suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
Héraclius vivroit pour te faire la cour!
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt, sois juge incorruptible:
Ta vie avec la sienne est trop incompatible;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,

Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque
Que de vivre en éclat sans en porter la marque;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle, et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe; et qu'on me l'y garde, *attendant que mon choix*
Pour punir son forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage:
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espere pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frere et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains *point dans ces* rudes alarmes;
Laisse *aller tes soupirs, laisse* couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entiere,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie;
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître
De tous deux, de soi-même, il s'est montré le maître
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frere;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frere, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiser le pere, offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frere à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses?
Prends mon sang pour le sien; mais, s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur!

PHOCAS.

Hé bien! il va périr; ta haine en est complice.

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains;

Il veut frapper le coup sans notre ministere.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frere,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'état, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais vu la figure ni l'empereur.
Crains, tyran, crains encor: tous les quatre peut-être
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître;
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête:
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles;
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles;
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine,
Vous qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers *moi fideles à demi*;
Résolvez *avec moi des moyens de sa perte*:
Le ferons-nous secrete, ou bien à force ouverte?

Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux et pour un artifice:
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise, en mourant, à ce peuple confus:
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue; et déja je destine
A ce même échafaud l'infâme Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réunir:
Envoyez des soldats à chaque coin des rues;
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire:
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout;
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupere: allez, je m'abandonne
Aux fideles conseils que votre ardeur me donne.
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de votre part assembler vos amis;
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCENE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous *sommes en faveur, ami; tout est à* nous:

L'heur de notre destin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

EXUPERE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chere Eudoxe, et non pas votre mere ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupere ;
Il trahit justement *qui vouloit me* trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature ?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi.
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que sur-tout alors il lui falloit celer ?
Quand Martian par là *n'eût pas* connu son pere,
C'étoit *vous hasarder sur la foi* d'Exupere :

Elle en doutoit, seigneur; et, par l'évènement,
Vous voyez que son zele en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupere, ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur:
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son pere à mes yeux au lieu de moi l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!
Vivre par son supplice, et régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas:
Rall[illegible]te ardeur où s'opposoit ma mere;
[illegible] *fils* par la perte du pere;

Et, prenant à l'empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps, madame; un autre a pris ma place.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace.
Déja préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus;
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
Le tyran tient déja Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
N'en parlons plus: en vain votre amour me retarde,
Le sort d'*Héraclius* tout entier me regarde;
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau, comme au trône, on me verra courir.
Mais voici le tyran, et son traître Exupere.

SCENE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*
Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mere.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part...?

PHOCAS.

Nous verrons à loisir:
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*

Seigneur, *ne croyez rien* de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, GARDES.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié ?

HÉRACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié ;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zele injuste, et sa mort légitime.
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu :
Loin de s'en repentir l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure ; et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand ?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mere a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupere, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide ! Ce jour lui sera le dernier.
Parle.

HÉRACLIUS.

J'acheverai devant le prisonnier :
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, TROUPE DE GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma priere il auroit peu d'appui;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.
Perdez Héraclius et sauvez votre fils:
Voilà tout mon souhait et toute ma priere.
M'en refuserez-vous?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiere:
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! prince, j'y courois sans me plaindre du sort:
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche:
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, pere aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang, et tes vrais ennemis:
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton pere,
Et, semant de nos noms un *insensible* abus,
Fit un faux *Martian du jeune Héraclius*.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche! tu n'as qu'à lire:
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus.

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes, trois ans, la fortune diverse.
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zele en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit;
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre;
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre,
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, seigneur, coupable infiniment,
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime;
Conservez votre haine, et changez de victime:
Je ne demande rien que ce qui m'est promis;
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

MARTIAN, *à Phocas.*

Admire de quel fils le ciel t'a fait le pere,

Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.
(*à Héraclius.*)
C'est trop, princc, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice:
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
Aquels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
Lequel croire, Exupere? et lequel démentir?
Tombé-je dans l'erreur, ou *si j'en vais sortir?*
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPERE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas:
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
Vous voyez quels effets en ont été produits:
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah! ciel! quelle est sa ruse!
Martian aime Eudoxe, et sa mere l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, *à Exupere.*

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuser, ou ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagême.

EXUPERE.

Et que la mere a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottants!

EXUPERE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPERE.

Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HÉRACLIUS.

Ami, rends-moi mon nom: la faveur n'est pas grande
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque été.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort:
Dedans Héraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel,
Couvert, ou de louange, ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un pere.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable; et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice.
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice.
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide... :

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian *parricide*, *Héraclius* inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,

Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sais que je le vois; et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée:
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian! A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature? et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être pere?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connoître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi;
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfere à sa vie!

SCENE V.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, GARDES.

CRISPE, *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réussi ;
J'ai trouvé Léontine, et je l'amene ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse !

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi, seigneur !

PHOCAS.

Tu l'ignores, infâme !
Qui des deux est mon fils ?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter ?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter.
Il en croit ce billet et votre témoignage :
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, *fais-nous voir quelle haute* prudence

En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, *en montrant les deux princes.*

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes:
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils; l'autre, ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran ni pere qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle rèconnoissance, ingrate! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoueroit;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.

C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Domte ce mauvais sang qu'il eut de la nature!
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance;
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi!
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

EXUPERE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde:
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde:
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espere démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS.

Acheve, si tu peux, par force ou par adresse,
Exupere; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zele en peut venir à bout!
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté; je la laisse avec toi:
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LÉONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il est juste, madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame:
C'est passer trop long-temps pour traître auprès de vous.

Vous haïssez Phocas, nous le haïssons tous...

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colere,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton pere

EXUPERE.

L'apparence vous trompe; et je suis en effet...

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie!

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés:
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance;
Et nous en croyant tous dans notre ame indignés
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohc
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher
lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui:
Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-mêm
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquen
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A *laissé du palais* les portes presque nues:

Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ;
Mes amis sont tous prêts : c'en est fait, il est mort ;
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Heraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites-moi connoître qui je sers ;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité ?
Va, d'un piege si lourd l'appât est inutile,
Traître ; et si tu n'as pas de ruse plus subtile...

EXUPERE.

Je vous dis vrai, madame ; et vous dirai de plus...

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus :
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien ! demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus et ne vous dis plus rien ;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire ;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un pere ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort ;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort ;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse,
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien.
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne et trouble ma colere;
Et je n'ose résoudre rien
Quand je trouve un amour de pere
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait;
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle;
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame?

PULCHÉRIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même *en ce trouble il* pense réussir!

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur; et ce brutal espere
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frere:
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourroit me révéler.

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumiere fidele
Vous le mieux révéler, qu'il ne me le révele!
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE.

Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frere:
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice:
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en pere, il me flatte, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace:
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi, comme fils toujours il me regarde;
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir:
Je crains de le haïr si j'en tiens la naissance;
Je le plains de m'aimer si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colere, et tremble de pitié:
De tous ses mouvements mon esprit se défie;
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colere, l'amour, la haine, et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect:

Je crains tout, je fuis tout ; et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frere en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah ! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire ;
Comme vous on le flatte, il y sait résister ;
Rien ne le touche assez pour le faire douter :
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour
Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoisses Martian ;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La *générosité* suit la belle naissance ;
La *pitié l'accompagne*, et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi ;
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute ; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi ;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte :
Je demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le plus éclairé sur de telles matieres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres ;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,

Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénere.
Vous le devez haïr, et fût-il votre pere:
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir, par là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïssez; et, quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute.
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frere, et l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espere encor pourtant: on murmure, on menace;
Un tumulte, dit-on, s'éleve dans la place;
Exupere est allé fondre sur ces mutins;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS.

Hé bien! se rendra-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis:

ive trop d'un frere, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

en ma faveur leur naissance couverte:
e qu'il me rend seroit déjà perdu,
ans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

confusion peut perdre l'un et l'autre.
eur de mon sang, je ferai grace au vôtre:
e veux le connoître; et ce n'est qu'à ce prix
lui donnant la vie il me rendra mon fils.
(*à Héraclius.*)
la derniere fois, ingrat, je t'en conjure;
nfin c'est vers toi que penche la nature;
n'ai point pour lui ces doux empressements
'un cœur paternel font les vrais mouvements.
ur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
ia-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes?
avec quel amour mes soins t'ont élevé,
uelle valeur son bras t'a conservé;
us dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et, pour reconnoissance,
is rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

ars pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

ne l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

ous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

ne l'ôter assez que *me le supposer.*

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chere.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour pere:
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie;
On cherche de la gloire, et non de l'infamie;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'esperer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites:
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux;
Et sois, après sa mort, mon fils si tu le veux.

HÉRACLIUS.

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,
Prince?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du pere.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,

Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours!

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS, *à Octavian.*

N'attente rien, barbare.
Je suis...

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare;
Et mon cœur...

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
(*à Octavian.*)
Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête, je suis... Puis-je le prononcer!

PHOCAS.

Acheve, ou...

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincere,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai pere:
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens.
Mais sachez que vos jours me répondront des siens:
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur *vous, et fussiez-vous* mon pere,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colere.

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui:
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils; mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet;
Ne laisse plus de place à la supercherie;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
Quoi! son consentement étoufferoit ma haine!
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer!
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger!
Je pourrois épouser ou ton fils ou mon frere!

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins:
Lui seul et ses amis ont domté vos mutins;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amene.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine:
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, GARDES.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Toi cependant, ingrat, sois mon fils si tu veux :
En l'état où je suis je n'ai plus lieu de feindre ;
Les mutins sont domtés, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

(*à Pulchérie.*)

Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment :
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure :
Autrement, *si leur sort demeure encor douteux*,
Je jure à *mon retour qu'ils périront* tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont *l'implacable haine*
Prend ce nom pour affront, et mon *amour pour gêne*.
Toi...

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! Jusques-là je pourrois te chérir !
N'espere pas de moi cette faveur suprême ;
Et pense...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toi ; mais il t'est dû :

Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frere;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame.
Mais tel est d'un tyran le naturel infâme:
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint, il opprime; et, s'il n'opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse.
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse:
A present est-il sorti de ses lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux lorsqu'on tranche nos jours?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le pere.
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et dans cet hyménée, à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous.
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,

Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere et sœur sous un feint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran, c'est générosité;
Et c'est mettre, en faveur d'un frere qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours, et fuir mon infamie,
Feignons; vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, *à qui le ciel inspire* l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez, mieux que moi, surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez, mieux que moi, la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil et de l'événement;
Et je n'y déférois que *pour vous voir* dédire:

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui ;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils ; mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet ;
Ne laisse plus de place à la supercherie ;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon f
Puisque si lâchement déja tu t'en dédis.

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?
Quoi ! son consentement étoufferoit ma haine !
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer !
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger !
Je pourrois épouser ou ton fils ou mon frere !

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRI
MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupe
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
Lui seul et ses amis ont domté vos mutins ;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amene.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine :
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, GARDES.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Toi cependant, ingrat, sois mon fils si tu veux :
En l'état où je suis je n'ai plus lieu de feindre ;
Les mutins sont domtés, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

(*à Pulchérie.*)

Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment ;
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure :
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne.
Toi...

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! Jusques-là je pourrois te chérir !
N'espere pas de moi cette faveur suprême ;
Et pense...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toi ; mais il t'est dû :

Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frere;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me trouble
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRII

PULCHÉRIE.

Le lâche! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'an
Mais tel est d'un tyran le naturel infâme:
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contrain
S'il ne craint, il opprime; et, s'il n'opprime, il crair
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse.
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse:
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'êt
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux lorsqu'on tranche
nos jours?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le pere.
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit dispose

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et dans cet hyménée, à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nou
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'épou

Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere et sœur sous un feint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran, c'est générosité;
Et c'est mettre, en faveur d'un frere qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours, et fuir mon infamie,
Feignons; vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez, mieux que moi, surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez, mieux que moi, la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil et de l'événement;
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire:

Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien :
L'obscure vérité, que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne ;
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez, d'autre côté, quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian ;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort :
Votre malheur est grand, mais, quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remede :
Et moi... Mais, que veut ce perfide ?

SCÈNE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce meurtre dans le sang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prîtes pour traîtres ;
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS.

quoi?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, seigneur;
autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

quelle heureuse main finit notre misere?

AMINTAS.

nces, l'auriez-vous cru? c'est la main d'Exupere.

MARTIAN.

i qui me trahissoit?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner:
ie vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS.

n ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

n a pris les chefs toutefois.

AMINTAS.

Admirez
ie ces prisonniers même avec lui conjurés
us cette illusion couroient à leur vengeance.
us contre ce barbare étant d'intelligence,
ivis d'un gros d'amis, nous passons librement,
travers du palais, à son appartement.
garde y restoit foible et sans aucun ombrage:
ispe même à Phocas porte notre message.
rient: à ses genoux on met les prisonniers,
ui tirent pour signal leurs poignards les premiers.
reste, *impatient dans sa* noble colere,

Enferme la victime; et soudain Exupere:
« Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû:
« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. »
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie;
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que *Vive Héraclius!*
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupere a pris pour sa ruine!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VIII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, LÉONTINE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, GARDES.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous de sort?
Amintas nous fait-il un fidele rapport?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, *à Exupere.*

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser
Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPERE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre;
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler;

Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par là s'explique la nature :
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux :
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous :
Puisque le pere est mort, le fils est digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.
(*à Pulchérie, lui donnant un billet.*)
Vous connoissez sa main, madame; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frere et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mere.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractere.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

PULCHÉRIE, *lit le billet.*

Parmi tant de malheurs, mon bonheur est étrange :
Après avoir donné son fils au lieu du mien,
Léontine à mes yeux, par un second échange,
Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah ! vous êtes mon frere.

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.
(*à Martian.*)
Mais, pardonnez, seigneur, à mon zele parfait
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie :
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce ;
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils.
(*à Eudoxe.*)
Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en prince généreux.

HÉRACLIUS, *à Exupere et à Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance :
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

FIN D'HÉRACLIUS.

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connoître à-la-fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scene qui suit. Ainsi, dès la premiere, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularités de sa mort, pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remede aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que, sans Léonce, il fût demeuré sans vie au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe pour Martian, au vrai Martian qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie, au quatrieme acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'*instruction qu'*elle a reçue de sa *mere, et apprend ainsi aux spectateurs*, comme en

passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la scene qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte, et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la piece est finie et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur-tout la maniere dont Eudoxe fait connoître au second acte le double échange que sa mere a fait des deux princes est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius, et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie: pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrieme acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet: mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle; et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumiere imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la derniere scene de ce quatrieme acte passe encore celui-ci. Exupere y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait *qu'en juger*. Mais, après que la conspiration a eu son *effet par la mort* de Phocas, cette confidence anti-

chose d'un peu délicat, et d'une nature à
e qu'au théâtre, où l'auteur est maître des
its qu'il tient dans sa main, et non pas dans
ile, où les hommes en disposent selon leurs
t leur pouvoir. Quand il découvre Héra-
nocas, et le fait arrêter prisonnier, son in-
st fort bonne, et lui réussit; mais il n'y
e moi qui lui puisse répondre du succès. Il
la confiance du tyran par là, et se fait re-
ntre les mains la garde d'Héraclius, et sa
au supplice: mais le contraire pouvoit ar-
Phocas, au lieu de déférer à ses avis qui le
à faire couper la tête à ce prince en place
, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se dé-
i et de ses amis, comme de gens qu'il avoit
et dont il ne devoit jamais espérer un zele
ere à le servir. La mutinerie qu'il excite,
ui amene les chefs comme prisonniers pour
rder, est imaginée avec justesse; mais jus-
nte sa conduite est de ces choses qu'il faut

action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée. L'Iphigénie *in Tauris* a la mine d'être de même nature ; et l'Hélène, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier, pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique, qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième ; et je l'ai fait afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité *qui la rend* croyable, quelque répugnance qu'y

veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutînt mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu qui vouloit exterminer toute sa famille: mais quant à ce qui est de la mere, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince; et, comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé, par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à Rodogune. La plupart des poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures: mais le poëme est si embarrassé, qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entiere intelligence.

FIN DE L'EXAMEN D'HÉRACLIUS.

ACTEURS.

DONA ISABELLE, reine de Castille.
DONA LÉONOR, reine d'Aragon.
DONA ELVIRE, princesse d'Aragon.
BLANCHE, dame d'honneur de la reine de
CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve
Sanche, roi d'Aragon.
DON RAYMOND DE MONCADE, favor
funt roi d'Aragon.
DON LOPE DE GUSMAN,
DON MANRIQUE DE LARE, } Grands de
DON ALVAR DE LUNE,

La scene est à Valladolid.

DON SANCHE D'ARAGON.

ACTE PREMIER.

SCENE I.re

DONA LÉONOR, DONA ELVIRE.

DONA LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice!
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.
Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée;
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance:
Le trouble regne encore où vous devez régner;
Le peuple vous rappelle et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'*une mere, et le* nom d'une fille.
D'*un mari valeureux les* ordres et le bras

Sauroient bien mieux que nous assurer vos état
Et par des actions nobles, grandes, et belles,
Dissiper les mutins, et domter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vo
On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur to
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appu
Quand vous le recouvrez est bien digne de lui.

DONA ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paroître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix
Et, comme ses rivaux lui cedent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite:
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout
Savez-vous à quel choix l'Arragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaît
S'il voit que je lui mene un étranger pour maît
Montons, de grace, au trône; et de là beaucoup n
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeu

DONA LÉONOR.

Vous les abaissez trop; une secrete flamme
A déja malgré moi fait ce choix dans votre ame.
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de bon
Et dont il cache exprès la source obstinément...

DONA ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement:
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache.
Vous la présumez basse, à cause qu'il la cache:
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,

Dompter des nations, gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connoisse, et sans se connoître eux-mêmes?

DONA LÉONOR.

Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez!

DONA ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse;
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi, comme un autre peut faire:
Il a trop de vertu pour être téméraire;
Et, si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

DONA LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, et le mettre en usage!

DONA ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

DONA LÉONOR.

ependant ce Carlos vous doit accompagner,
oit venir jusqu'au lieu de votre obéissance
us rendre ces respects dus à votre naissance,
us faire, comme ici, sa cour tout simplement.

DONA ELVIRE.

es pareils la guerre est l'unique élément:
outumés d'aller de victoire en victoire,
herchent en tous lieux les dangers et la gloire.
rise de Séville, et les Maures défaits,
sent à la Castille une profonde paix:
yant sans emploi, sa grande ame inquiete

Veut bien de don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

DONA LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

DONA ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCENE II.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE, BLANCHE.

DONA LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fideles sujets?

DONA ISABELLE.

Dites, dites plutôt, qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état:
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que, pour le soutenir, il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadême,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime;
Si toutefois, sans crime et sans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands, à cet espoir ouverte,

Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte ;
Et, pour trancher le cours de leurs dissentions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions ;
Il m'en faut choisir un ; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient ;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Guzman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare :
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

DONA LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire :
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

DONA ISABELLE.

Madame, *je suis reine, et dois régner sur moi.*
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel ! vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire et ce que je dois dire.

SCENE III.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE, BLANCHE, DON LOPE, DON MANRIQUE, DON ALVAR, CARLOS.

DONA ISABELLE.

Avant que de choisir, je demande un serment,
Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément ;
Que les deux méprisés, *et tous les* trois peut-être,
De ma *main, quel qu'il soit*, accepteront un maître :
Car enfin je suis libre à disposer de moi ;

Le choix de mes états ne m'est point une loi :
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous ;
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables ;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits ;
Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avoniez que, pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

DON LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière ;
Votre état avec vous n'agit que par priere,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
Qui me font, grande reine, espérer cette grace :
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir et non d'en murmurer :
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne ;
Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

DONA ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

DON MANRIQUE.

*Madame, puisqu'*il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons

Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
Que, vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir;
Et qu'à prendre pour lui le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendroit les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos tuteurs aussi bien que de vous.
Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez prospère
De cet avoir d'un frère et quatre ans de service;
Et, sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

DONA ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

DON ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

DONA ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence,
Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

DON ALVAR.

Madame...

DONA ISABELLE.

C'est assez. Que chacun prenne place.

(*Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil; et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur*

des bancs préparés exprès, Carlos y v
une place vide s'y veut seoir, et don
rique l'en empêche.)

DON MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos ! d'où vous vien
audace ?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et crn la bien remplir.

DON MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte !

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de ho
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de sold
J'en avois pour témoin le feu roi votre frere,
Madame; et par trois fois...

DON MANRIQUE.

Nous vous avons vu
Et savons mieux que vous ce que peut votre br

DONA ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas ;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux mons
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marq
De les savoir connoître; et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honore

DON MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre.

DONA ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprend
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Ca

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots,
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,

ndes ennemis par moi seul fut sauvé :
ule action rétablit la bataille,
garde Maure au pied de sa muraille,
lant le courage aux plus timides cœurs,
les vaincus, et défit les vainqueurs.
qui me vit dedans l'Andalousie
n pensant en prodiguant ma vie,
entassé de coups sur un monceau de morts,
si long-temps bouclier de mon corps,
s autour de lui ses troupes ralliées,
ui l'enfermoient furent sacrifiées;
me escadron qui vint le secourir
vainqueurs, et moi prêt à mourir.
le premier sur les murs de Séville,
a brèche ouverte aux troupes de Castille.
[illegible] d'assez d'autres exploits
pas pour [illegible] aux yeux de mes rois.
voit et m'entend, et me méprise encore,
iroit sans moi dans les prisons du Maure.

DON MANRIQUE.

rlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

seulement de ce qu'a vu le roi,
; et qui voudra parle à sa conscience.
at le feu roi me promit récompense,
nort le surprit comme il la résolvoit.

DONA ISABELLE.

acquitté de ce qu'il vous devoit;
comme héritant son sceptre et sa couronne,
ls sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.
ns, et quittons ces petits différends.

DON LOPE.

qu'auparavant il nomme ses parents.
contestons point l'honneur de sa vaillance,
; et, s'il en faut notre reconnoissance,
erons tous deux qu'en ces combats derniers

L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux;
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu, sans les faire connoître.
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon pere.

DON LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

DONA ISABELLE.

Hé bien! je l'ennoblis,
Quelle que soit sa race, et de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

DON MANRIQUE.

Encore un mot, de grace.

DONA ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir si vous n'y consentez?

DON MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités:
Tout autre qu'un marquis, ou comte, le profane.

DONA ISABELLE, *à Carlos.*

Hé bien! soyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame?
(*Don Manrique et Don Lope se levent et Carlo se sied.*)

DON MANRIQUE.

Achevez, achevez; faites-le roi, madame:
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,

C'est moins nous l'égaler, que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystere;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé:
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

DONA ISABELLE.

Arrêtez, insolent: votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut demeurer;
Que vous tenez encor même rang dans son ame;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme;
Et qu'au lieu d'en punir le zele injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

DON MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

DONA ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie:
J'ai trop vu votre orgueil, pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi:
J'en ai fait un marquis; je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites;
Et *jugera de vous avec plus* de raison

Que moi, qui n'en connois que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, reines, allons ; et laissons-les juger
De quel côté l'amour avoit su m'engager.

SCENE IV.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR, CARLOS.

DON LOPE.

Hé bien ! seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir :
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

DON MANRIQUE.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la reine en mes mains a remis ;
J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre ;
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux ;
Je serois téméraire, et m'en sens incapable ;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendroit récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner :
Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.

Comtes, de cet anneau dépend le diadème ;
Il vaut bien un combat ; vous avez tous du cœur :
Et je le garde...

DON LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine ;
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu ;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCENE V.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR.

DON LOPE.

Vous voyez l'arrogance !

DON ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

DON MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

DON ALVAR.

Refuser un combat !

DON LOPE.

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

DON ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

DON LOPE.

La *reine qui nous brave, et, sans égard au sang,*

Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

DON ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblable

DON MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

DON ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence;
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance
Qu'elle espère par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois;
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore:
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

DON MANRIQUE.

Vous la respectez fort. Mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

DON ALVAR.

Qu'ils me soient doux, ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter:
Le champ vous sera libre.

DON LOPE.

A la bonne heure, comte,
Nous vous irons alors le disputer sans honte:
Nous ne dédaignons point un si digne rival:
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,
Mon cœur faire un beau choix, sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu, sans l'oser écouter.
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres! s'il est vrai que tout *vous soit possible*,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE.

Je présumois tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire:
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
Au choix de don Carlos sembloit tout préparer;
Je le nommois pour vous. Mais enfin, par l'issue,
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

DONA ISABELLE.

Dis *que, pour honorer sa générosité*,

Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord, par ce discours qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard.
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard:
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes.
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée:
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus, qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur:
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue
Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue;
C'étoit plus les punir, que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire.
Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème,
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage:

Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet :
Car mon ame, pour lui quoiqu'ardemment pressée,
Ne sauroit se permettre une indigne pensée;
Et je mourrois encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée
Et trouve occasion, dessous cette couleur,
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles :
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais, j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

DONA ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
Les rois peuvent douter de leur toute puissance:
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user;
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.
Je romprai ce *combat feignant* de le permettre;
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.

Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déjà Carlos que je viens de mander.
Demeure ; et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

SCENE II.

DONA ISABELLE, CARLOS, BLANCHE

DONA ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi :
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous ; et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits !

DONA ISABELLE.

Vous êtes donc content ; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi ?

DONA ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre
Ecoutez. Votre bras a bien servi l'état
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat :
Dès que je vous fais grand, aitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,

même état, me demandant un roi,
eux trois les plus dignes de moi.
n peu d'orgueil vous a mis dans la tête
r leur mépris ce prétexte est honnête;
ez suivi la première chaleur:
mépris va-t-il jusqu'à votre valeur?
le pas rendu témoignage à ma vue?
t peu d'état d'une race inconnue,
até d'un sort que vous voulez cacher:
doute si juste auroit dû vous toucher,
à quelque soin de vous venger moi-même.
entre vos mains le don du diadême,
pas; marquis, vous venger à demi.
fait leur juge, et non leur ennemi;
votre choix j'ai voulu les réduire,
vous faire honneur, et non pour les
uire:
seul avis, non leur sang, que je veux;
entendre mal que vous armer contre eux.
z-vous point pensé que, si ce grand courage

Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des graces de l'esprit, et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi, pour pouvoir espérer;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs!...
Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame, sensible à ces indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si, par quelque malheur, que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre;
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement!
Il vous doit un époux, à la Castille un maître;
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos états;
Mais du moins, si le sort des armes journalieres
En laisse par ma mort de mauvaises lumieres,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;

Et même si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos, par de muets soupirs,
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

DONA ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme:
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée.
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le cele point, j'aime, Carlos, oui, j'aime:
Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi sans perdre encor le jour:
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire...

DONA ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point *du pouvoir* absolu

Pour défendre un combat entre vous résolu :
Je blesserois par là l'honneur de tous les quatre.
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

DONA ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

DONA ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit; mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

DONA ISABELLE.

Je devine à-peu-près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

DONA ISABELLE.

J'aime mieux en lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

DONA ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée:
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer:
Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCENE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur? le consens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souil e ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illustre achete la licence?
Tu murmures, ce semble? Acheve; explique-toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel! je m'en souviens, et j'ose encor paroître;
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils!
Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer:
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'éleve il me montre la chûte.
Lasse-toi désormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi: la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCENE IV.

DONA ELVIRE, CARLOS.

DONA ELVIRE.

Ah! Carlos! *car j'ai peine* à vous nommer marquis,

Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne
Et que je présumois n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerois toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrois sans envie agrandir un héros
Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme lui son bras à mon service.
Je venois à la reine en demander justice;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

DONA ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendroit sa parole;
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance;
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain:
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succede,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possede
Et qui, du même bras que m'engageoit sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine;
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,

us trouverez bon que, par ces trois défis,
âche à payer ce que doit le marquis :
server mon bras noirci d'une infamie
oit sur vous la fortune ennemie,
hasarderoit, par cette lâcheté,
e châtiment qu'il auroit mérité.
deux occasions pressent un grand courage,
eur à la plus proche avidement l'engage,
ait préférer, sans le rendre inconstant,
ui se présente, à celle qui l'attend.
pas toutefois, madame, qu'il l'oublie :
n que je vous doive immoler don Garcie,
que vers la reine on perdoit le respect,
n indigne amour son cœur étoit suspect;
avoir honoré je l'ai vue outragée,
lis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

DONA ELVIRE.

e faire une excuse où je ne comprends rien,
ne son service est préférable au mien,
t que de me suivre on doit mourir pour elle.

S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire:
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.
Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour:
L'ame d'un tel amant, tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée;
Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner:
Il n'aime qu'avec trouble; il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

DONA ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premieres maximes,
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne, alors qu'il est à deux;
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
Et comme il n'est enfin ni rigueur ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévere envers un tel amant.

DONA ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus léger supplice.

Cependant don Alvar le premier entre en lice;

Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

DONA ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

DONA ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DONA ELVIRE, DON ALVAR.

DONA ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et, d'une ame bien saine,
Entreprendre un combat pour acquérir la reine !
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse:
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse ;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidele ;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
La mépriserez-vous, quand vous l'aurez acquise ?

DON ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise !

DONA ELVIRE.

Que me voulez-vous donc ? Vaincu par don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos ?
En serez-vous plus digne ? et, par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire ?

DON ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux !

DONA ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux ?

ier à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
is m'expose à cette dure loi
endre un combat qui n'est que contre moi:
is également l'une et l'autre fortune.
en aussi que j'en souhaite aucune?
, ni vainqueur, je ne puis être à vous:
'en suis indigne; et vainqueur, son époux;
in m'y traite avec tant d'injustice,
plus beau succès me tient lieu de supplice.
and mon devoir ose la disputer,
x l'acquérir que pour vous mériter,
montrer qu'en vous j'adorois la personne,
avois ailleurs promettre une couronne.
iste ciel que j'y puisse, ou mourir,
nériter que pour vous acquérir!

DONA ELVIRE.

eux superflus de vouloir un miracle
gloire oppose un invincible obstacle;
e pour moi vous saura bien payer
qu'un peu d'amour vous fit mal employer.

Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

DONA ELVIRE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune,
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré.
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée:
De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,

battre le dernier, et, par quelque apparence,
que l'honneur vous faisoit violence;
illusion l'artifice secret
à vous plaindre, et vous perdre à regret.
courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
vœux mal reçus m'échappent avec joie...

DON ALVAR.

donc voulu que l'honneur d'un tel choix
montré votre amant le plus lâche des trois?
pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
qu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces?

DONA ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,
vous en laisse en état.
à vos deux rivaux avec qui je vous laisse;
pour qui je m'intéresse.

DON ALVAR.

! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCENE II.

N MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR.

DON MANRIQUE.

vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
charme-t-elle auprès de done Elvire?

DON ALVAR.

emporte la bague, il faudra vous le dire.

DON LOPE.

os vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

DON ALVAR.

it plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

DON LOPE.

devroit par pitié vous *céder l'une* ou l'autre.

DON ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

DON MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

DON ALVAR.

Je vous plains fort tous deux s'il vient à bout de moi.

DON MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

DON ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

DON LOPE.

Oui, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

DON ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

DON MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

DON ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

DON LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCENE III.

DONA ISABELLE, DON MANRIQUE, DON ALVAR, DON LOPE.

DONA ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment:
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

DON ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

A ISABELLE, DON MANRIQUE, DON LOPE.

DONA ISABELLE.

, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
hoisir par autrui, c'est me faire une injure;
sque de ma main le choix sera plus beau,
c choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
plus pour vous: des trois qu'on me propose,
clus don Alvar; vous en savez la cause:
eux point gêner un cœur plein d'autres feux,
s ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
ime que par force aime qu'on le néglige;
refus du moins autant que vous l'oblige.
tes donc les seuls que je veux regarder:
ant qu'à choisir j'ose me hasarder,
drois voir en vous quelque preuve certaine
noi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
ir n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
endrois des deux celui-là mieux épris
'oriseroit ce que je favorise,
épriseroit que ce que je méprise,
endroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux:
ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
vertus de Carlos j'ai paru libérale:
drois en tous deux voir une estime égale;
rouvât même honneur, même justice en vous:
présumez pas que je prenne un époux
l'exposer moi-même à ce honteux outrage
roi fait de ma main détruise mon ouvrage
nsez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
le votre *part ce que pour lui* j'ai fait;
par cet aveu, je demeure assurée

Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

DON HENRIQUE.

Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre et votre cœur !
Mais, puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers :
Notre liberté même est due à sa vaillance ;
Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang :
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien ;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvoit pour Carlos ne peut rien pour un comte ;
Il n'est rien en nos mains qu'il ne reçût sans honte ;
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

DONA ISABELLE.

Il est entre vos mains des présents assez doux
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude ;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur :
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur ;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frere ;
Et que, par cet hymen, son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine ;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera, sous ce nom, que mon premier sujet ;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas ?

DON MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'esprits :
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix ;
Et jamais...

DONA ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

DON MANRIQUE.

Oui bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne ;
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache ;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

DONA ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous deshonorer,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité de sujet, ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

DON LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur ;
Mais, si *j'ose en parler avec quelque* franchise,

A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

DONA ISABELLE.

A qui, don Lope?

DON MANRIQUE.

A moi, madame.

DONA ISABELLE.

Et l'autre?

DON LOPE.

A moi.

DONA ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force personne,
Et rends grace à l'état des amants qu'il me donne.

DON LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

DONA ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

DON LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoîtrez du moins don Lope et don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.

Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds

Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre ainsi malgré son sort
A s'approcher de vous fait encor son effort.
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une:
Nous ignorons laquelle; et vous la choisirez,
Puisqu'enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre état si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

DONA ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre état m'oser faire la loi?

DON HENRIQUE.

gissez donc enfin, madame, en souveraine,
t souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
ous vous obéirons, mais sans y consentir:
, pour vous dire tout avant que de sortir,
rlos est généreux, il connoît sa naissance;
'il se juge en secret sur cette connoissance;
s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
s n'avons plus, madame, à vous dire autre chose:
re en un tel hasard le choix de leur époux,
jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous
, encore une fois, que Carlos y regarde,
nse à quels périls cet hymen le hasarde.

DONA ISABELLE.

même, gardez bien, pour le trop dédaigner
ne montre enfin comme je sais régner.

SCENE V.

DONA ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine;
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse,
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;
Et, puisqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCENE VI.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

DONA ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadême.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

DONA ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame; au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

DONA ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime:
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité,
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion, qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

DONA ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs!

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et, si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

DONA ISABELLE.

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire.
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire,
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparoître,
Et *qu'une reine, ingrate* à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,

Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de soins de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure; et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme, ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne sais pas s'il aime ou donne Elvire ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

DONA ISABELLE.

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne;
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne.
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril, sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien:
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence:
Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi.

BLANCHE.

Pour aimer donc Elvire, il n'est pas encor toi.

DONA ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.

Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon.
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

DOÑA ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance,
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :
Mais, s'il lui rend un frere, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous ;
Et, devenant par là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale ;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie !

DOÑA ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche ; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DONA LÉONOR, DON MANRIQUE, DON LOPE.

DON MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine;
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux:
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous;
Et, tous impatients d'en voir la force unie
Des Maures nos voisins domter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

DONA LÉONOR.

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance:
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Aragon vous sont assez connus;

s-je loisir de lui dire un adieu,
enlever sans me dire en quel lieu ;
ous jamais savoir que quelques marques
noître un jour le sang de nos monarques.
ai soins contre un si mauvais sort !
un bout d'an on m'apprit qu'il étoit mort,
après il meurt, et me laisse une fille
on par son ordre accoucher en Castille.
isait toujours de ses derniers propos ;
en mes bras avec ces tristes mots :
, et je vous laisse en un sort déplorable ;
espère un jour être plus favorable !
quand à pour vous des secrets importants
s apprendra quand il en sera temps, et
de Castille ». A ces mots il expire ;
on Raimond ne me voulut rien dire,
ns lumière en ces obscurités :
entenir avec ces députés
pas lors que ce grand bruit éclate,
en sa faveur aisément on se flatte !

DON LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas;
Mais, si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadême:
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore:
Madame, après cela j'ose le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

DONA LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance;
Et lui-même il en donne assez de connoissance,
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

DON ENRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête?
Oubliez-vous déjà qu'il a dit, à vos yeux,
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,

Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

DONA LÉONOR.

Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

SCENE II.

DONA LÉONOR, CARLOS, DON MANRIQUE, DON LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense:
Un peuple, opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi?

DONA LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire:
Vous apprendrez par là du moins les vœux de *tous*,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

DON LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre:
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir;
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et, s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu *Carlos s'en est vu mépriser*,

Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour
maître,
Sitôt qu'à notre reine il se fera connoître;
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur; et, d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects, dont je me vois surpris,
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux
lustre:
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie:
Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur;
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu vous me railleriez mieux:
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein:
La bague de la reine est encore en ma main;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille,
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

DON HENRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître;
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,

saurons bien encor jusqu'au bout le défendre :
e que nous devons, nous aimons à le rendre.
ous soyez don Sanche ou qu'un autre le soit,
t l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
e nouveau marquis, quoique l'honneur [illegible]
nche qu'on l'honore autant qu'il le mérite,
ue, pour nous combattre, il faut que le [illegible]
un peu sa valeur à soutenir ce rang.
n'y prétende point à moins qu'il se déclare ;
ne nous demandions qu'il soit Guzman, ou Lare ;
soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal ;
le verrons tous deux comme un digne rival.
Don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
lui disputerons cet anneau de la reine.
ous cependant, quoique brave guerrier,
tous bas désigne un simple aventurier.
ez vous-même, madame, éclaircir ce mystère ;
ig a des secrets qu'entend mieux une mère ?
s les différends qu'avec lui nous avons,
craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

DONA LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

me, vous voyez comme l'orgueil me traite ;
me faire un honneur on veut que je l'achète ;
s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
neau dans mes mains pourra briller long-temps.

DONA LÉONOR.

ns là ce combat, et parlons de don Sanche.
hit est grand pour vous, toute la cour y penche.
ce, dites-moi, vous connoissez-vous bien ?

CARLOS.

Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
is *quelque enfant éloigné des tempêtes*,

Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard et nourri par pitié;
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude et sur mon ignorance;
Je me figurerois ces destins merveilleux
Qui tiroient du néant les héros fabuleux;
Et me revêtirois des brillantes chimeres
Qu'osa former pour eux le loisir de nos peres:
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ni diadême,
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup-d'œil sur moi rabat soudain à terre!
Je ne suis point don Sanche, et connois mes parents;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends.
Gardez-le pour ce prince: une heure ou deux, peut-être,
Avec vos députés vous le feront connoître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

DONA LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire?
Mon cœur vous en dédit; un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément:
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime;
Si la nature agit, ou si c'est le desir;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si doux;

Mais où sera mon fils qu'il ne vit point en vous?
On veut qu'il soit ici; je n'en vois aucun signe:
On connoît, hormis vous, quiconque en seroit digne;
Et le vrai sang chez soi, outre le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu:
Il porte sur le front un haïssant caractere
Qui perce malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
Et celui que le ciel sur le trône avoit mis
Pouvoit seul m'éblouir, si vous l'eussiez permis.
Vous me l'êtes donc point, puisque vous me le dites;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette incertitude.
Je ne condamne point votre témérité:
Mon estime en sauroit être pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur y consente:
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace:
Ne vous préparez plus à nous accompagner;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner;
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes.
N'en cherchez plus la gloire; et, quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites;
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire. Adieu: pensez-y bien;
Et faites-vous connoître; ou n'aspirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les rênes vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoit pour roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche; et, si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude:
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon âme à d'effroyables chûtes!

SCENE V.

DONA ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos:
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure
Je ne veux que celui de votre créature;
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu:
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez...

DONA ISABELLE.

Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!

Quand on le croit despotique, il frémit, il s'étonne!
Il veut faire votre gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu blesse d'un prétendu.

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune;
Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachois en vain ma race et mon pays;
En vain sous un faux nom je me faisois connoître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.
Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon;
Et je crois déjà voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

DONA ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force et de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes:
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer.
S'il m'a fait en naissant *quelque* désavantage,
Il m'a *donné d'un roi le nom et* le courage;

Et depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer;
Voilà mon premier crime: et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidele, ou vous, ou done Elvire;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle;
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidele.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux;
Voilà mon second crime: et, quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre ou done Elvire ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtoit ce martyre,
Je voulois m'y soustraire en suivant done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion que vous-même avez faite
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude
Et que j'ai pu me faire une si douce loi,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire,
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire.
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois;
Les raisons de l'état reglent toujours leur choix:
Leur sévere grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale,

Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête entre moi sœur dona Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

DONA ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentiments de reine;
Par un trouble secret je les sens confondus:
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non: pour fuir don Sanche attendez qu'on le voie.
Ce bruit peut être faux et me rendre ma joie.
Que dis-je? Allez, marquis; j'y consens de nouveau:
Mais avant que partir donnez-lui mon anneau;
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure; et je dois obéir,
Et cette obéissance à mon sort me trahir:
Recevrai pour grâce un si juste supplice,
Qui rompt la menace et prévient la malice,
Souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Porte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
Et l'unique bonheur où ce coupable aspire.

DONA ISABELLE.

Êtes-vous don Sanche! Ah! ciel! qu'osé-je dire?
Non: ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il a dit assez pour mourir sans regret.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

DON ALVAR, DONA ELVIRE.

DON ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frere;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être roi;
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

DONA ELVIRE.

Vous êtes généreux: mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse,
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chere:
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frere.
Attendez les effets que produiront ces bruits;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,

Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadême,
S'il vous faut m'obtenir d'un frere ou de moi-même,
Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

DON ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame; c'est lui seul que je veux qui m'entende;
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce frere implorer la puissance
Pour me vous obtenir que par obéissance,
Et, par un lâche abus de son autorité,
M'élever en tyran sur votre volonté?

DONA ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suive:
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences
Dont les soumissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire, *Je vous aime.*
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel temps vous aimez donc Elvire,
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis:
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis;
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystere.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

DON ALVAR.

Madame...

DONA ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peii
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

DON ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCENE II.

DONA LÉONOR, DONA ELVIRE

DONA LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il ?

DONA ELVIRE.

Madame, à ma priere,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lun
J'ai craint en vous voyant un sécours pour ses
Et de défendre mal mon cœur contre vous deu:

DONA LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

DONA ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

DONA LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

DONA ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

DONA LÉONOR.

Et si ce bruit est faux? si vous demeurez reine!

DONA ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine

DONA LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

DONA ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer :
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCENE III.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE.

DONA ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même;
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

DONA LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

DONA ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Va que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés?

DONA LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils.
On l'a pris tôt après, et soudain par sa prise
Don Raymond prisonnier, recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence.
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique:
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus.
Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Dlanche tout étonnée?

SCENE IV.

DONA ISABELLE, DONA LÉ
DONA ELVIRE, BLANCI

BLANCHE.

Ah! madame!

DONA ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeste journée
Votre Carlos...

DONA ISABELLE.

Hé bien?

BLANCHE.

Son pere est en ce
Et n'est...

DONA ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

DONA ISABELLE.

Qui te l'a d

BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

DONA ISABELLE.

Que j'ai peine à

DONA LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'h

DONA ELVIRE.

Que le ciel est injuste!

DONA ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir
Par cet injuste effet son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une ame si belle;
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyois descendre;
En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre;
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmuroit tout autour, « Don Sanche d'Aragon »,
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui, qui le reconnoît, frémit de sa disgrace;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,
Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère;
On n'entend que soupirs: « Ah! mon fils! ah! mon
« pere!
« O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
« Tu m'as rendu la vie! » et « Vous m'avez perdu! »
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'aveugle soi-même: et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes:
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité.
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal-à-propos
Instruit ce malheureux, pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue:
Et pour plus *de croyance à cette* trahison

Les comtes font traîner ce bon-homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les vérités qu'il dit cedent au stratagême:
Et dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colere,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son pere:
On tremble devant lui, sans croire son courroux;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, DON MANRIQUE, DON LOPE.

CARLOS.

Hé bien! madame, enfin on connoît ma naissance:
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon pere, on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame:
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;
Rien n'en peut effacer le sacré caractere.
De grace, commandez qu'on me rende mon pere:
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

DON MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.

Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure et triompher nos rois
Reçût de sa naissance une tache éternelle ;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez, ainsi que nous, ce peuple à s'abuser ;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser :
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre piété soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié !
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a comblé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie,
Et, me croyant par elle à jamais abattu,
Vous excusez une peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne :
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
Si je le retenois par une lâcheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache ;
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur :
Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine :
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain :
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'a pu faire et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrace
Eclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

Les comtes font traîner ce bon-homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les vérités qu'il dit cedent au stratagème:
Et dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colere,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son pere:
On tremble devant lui, sans croire son courroux;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, DON MANRIQUE, DON LOPE.

CARLOS.

Hé bien! madame, enfin on connoît ma naissance:
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon pere, on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pécheur, mais non pas d'un infâ
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame:
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments d
Rien n'en peut effacer le sacré caractere.
De grace, commandez qu'on me rende mon pe
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennui

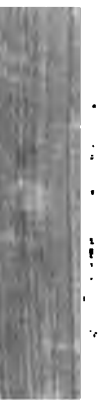
DON MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire

ɔitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

malheureux, si je vous fais pitié!
tre orgueil et votre inimitié.
a fortune a soûlé votre envie,
ez aisément mon entrée à la vie,
ant par elle à jamais abattu,
ez sans peine une haute vertu.
le ne fait qu'une embûche à la mienne:
mon nom vaut bien qu'on la retienne;
is bel éclat seroit trop acheté,
ıois par une lâcheté.
ıce est basse, elle est du moins sans tache;
ıs la savez, je veux bien qu'on la sache.
la d'un pêcheur et non d'un imposteur,
ıtes jadis fut le libérateur:
d'un pêcheur, mettoit naguere en peine
es rivaux sur le choix de leur reine:
d'un pêcheur, tient encore en sa main
bientôt tout l'heur d'un souverain:



DON LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel pere,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi;
Et son ame paroît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai sem
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fil
La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités;
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvra
Madame; il les releve avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appu
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

DONA ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met dans un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par un illustre effort prévient mes sentiments.
Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excite
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits mérit
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abjet.
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surpr
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel per

Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel pere, et de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCENE VI.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE, CARLOS, DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR, BLANCHE.

DON ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse, ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu *lui* parler, et n'en fais que sortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal-à-propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race;
Et, quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame!)
Que, voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandiroit son fils.
(*à dona Léonor.*)
Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez *sans doute* à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis:

Ce bon-homme en paroît l'ame toute comblée.

(*Don Alvar présente à dona Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef au moyen d'un ressort secret.*

DONA ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paroissez troublée !

DONA LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit, ou non;
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah ! Sanche, si par là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage,
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déja trop permettre;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares,
Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

SCENE VII.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE, CARLOS, DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

LE GARDE.

Madame, don Raymond vous demande audience.

DONA LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience.

Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir,
Avant votre congé, l'ose faire venir.

DONA ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE VIII.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA ELVIRE, CARLOS, DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR, BLANCHE, DON RAYMOND.

DONA LÉONOR.

Laissez là, don Raymond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

DON RAYMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever
Avec tant de secret, que même un second pere
Qui l'estime son fils ignore ce mystere.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom;
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là, j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déja d'être si mal tombé
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la cour;
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
Qu'il étoit *connu même et chéri* de la reine;
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,

Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

DONA LÉONOR.

Don Raymond, si vos yeux pouvoient le reconnoît

DON RAYMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah! seigneur! ah! mon mai

DON LOPE.

Nous l'avions bien jugé. Grand prince, rendez-vc
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

DONA LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule.
Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raymond ce qu'il vous dit de mo

DONA LÉONOR *ouvre l'écrin, et en tire un bil qu'elle lit.*

Pour tromper un tyran je vous trompe vous-mêm
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer.
Cette erreur lui peut rendre un jour le diadême,
Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
De crainte que les soins de l'amour maternelle
Par leurs empressements le fissent découvrir.
Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le pere
Sa femme, en son absence, accouchant d'un fils mor
Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
Que le pere et le fils en ignorent le sort.
Elle-même l'ignore, et, d'un si grand échange,
Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang;
Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
A ces marques un jour daignez le reconnoître;
Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
Apprendre, ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois!

DON FERNAND D'ARAGOI

Ah! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à dona Léonor.*

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(*à dona Isabelle.*)

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai pere,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espere.

DONA ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis:
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinoit pour un roi
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui sans le partager donnoit mon cœur à deux:
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondoit avecque la nature.

DONA ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang;
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Si vous m'aimez encore et m'honorez en frere,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

DONA ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Il honoroit en moi la vertu toute nue.

(*à don Manrique et don Lope.*)

Et vous qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet évènement

Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime:
C'est la même vertu sous une autre maxime.

DON RAYMOND, *à dona Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer:
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

DONA ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amene ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

FIN DE DON SANCHE D'ARAGON.

EXAMEN
DE DON SANCHE D'ARAGON.

Cette piece est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso;* et la double reconnoissance qui finit le cinquieme est prise du roman de don Olage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrace particuliere fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avoit donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts de Paris et le reste de la cour avoient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu d'un honnête homme pour se faire aimer de deux dames. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et quand il faut de nécessité finir la piece, un bonhomme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une en le faisant reconnoître pour frere de l'autre.

Hæc eadem à summo expectes minimoque poeta.

Don Raymond et ce pêcheur ne suivent point le style que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou révélé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il étoit aisé d'y faire dire à la reine dona Léonor ce qu'elle dit à l'entrée *du quatrieme;* mais si elle eût pu *savoir qu'elle eût eu un fils*, et que le roi son

mari lui eût appris en mourant que don Rayi
avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt d
que Carlos étoit ce prince.

On peut dire de don Raymond qu'il vient ave
députés d'Aragon dont il est parlé au premier
et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette regle;
ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C
le pêcheur qu'il étoit allé chercher, et non pas
et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce
a appris chez ce pêcheur, qui de son côté vien
Castille de son seul mouvement, sans y être ai
par aucun incident dont on ait parlé dans la
tase; et il n'a point de raison d'arriver ce jo
plutôt qu'un autre, sinon que la piece n'auroi
finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on
soutenir que l'action ne demande pour sa durée
le temps de sa représentation. Pour celle de lieu
déja dit que je n'en parlerois plus sur les piece
restoient à examiner. Les sentiments du second
ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que
mis sur le théâtre. L'amour des deux reines
Carlos y paroît très visible, malgré le soin et l'adi
que toutes les deux apportent à le cacher dans leur
férents caracteres, dont l'un marque plus d'orgue
l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait
de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et,
une réflexion sur ce qui s'est passé au premier a
elle prend occasion de faire savoir aux spectateu
passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien ve
du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne
dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là pl
qu'un autre pour lui en confier le secret, puisc
paroît qu'elle le sait déja, et qu'elles ne font
raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir

FIN DE L'EXAMEN DE DON SANCHE.

NICOMEDE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMEDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scene est à Nicomédie.

NICOMEDE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
voir encor mes yeux régner sur votre cœur;
voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
si grand conquérant être encor ma conquête,
de toute la gloire acquise à ses travaux
re un illustre hommage à ce peu que je vaux.
uelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
on cœur épouvanté se refuse à la joie:
vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
ouve la cour pour vous un séjour dangereux.
tre marâtre y regne; et le roi votre pere
voit que par ses yeux, seule la considere,
ur souveraine loi n'a que sa volonté:
gez après cela de votre sûreté.
haine que pour vous elle a si naturelle
mon occasion encor se renouvelle:
otre frere son fils depuis peu de retour...

NICOMEDE.

le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.
sais que les Romains, qui l'avoient en ôtage,
ont enfin renvoyé *pour un plus* digne ouvrage;

Que ce don à sa mere étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal;
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homm
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce entiere avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître et de craindre pour vo
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagene,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
Puisque Flaminius obsede encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre cho
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frere à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine:
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaind
Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craind
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur mo
S'il faut votre présence à soutenir ma foi,
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie;
Attale, qu'en ôtage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servil
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile!

NICOMEDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentiments si peu dignes de vous.

Je crains la violence, et non votre foiblesse;
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur; et Rome a beau tonner,
Elle, ni votre roi, n'ont rien à m'ordonner:
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon pere:
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abjet
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre:
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilege
Qui vous assure d'elle après ce sacrilege?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime;
Et vous serez bientôt la premiere victime
Que la mere et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même, vous craigne.
Retournez à l'armée, *et, pour* me protéger,
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.

Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans cra
Et ne vous flattez point, ni sur votre grand cœu
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqu
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme
autre ;
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effro
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée,
Ne montrez à la cour que votre renommée ;
Assurez votre sort pour assurer le mien ;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai r

NICOMEDE.

Retourner à l'armée ! ah ! sachez que la reine
La seme d'assassins achetés par sa haine ;
Deux s'y sont découverts, que j'amene avec me
Afin de la convaincre et détromper le roi.
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon per
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bra
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.
Que si notre fortune à ma perte animée
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeu

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je trem
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemb
Armons-nous de courage, et nous ferons tremb
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime et hait ces cœurs infâme
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ame
Mais votre frere Attale adresse ici ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a jamais vu ; ne me découvrez pas.

SCENE II.

DICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

idame, toujours un front inexorable !
ai-je surprendre un regard favorable,
d désarmé de toutes ces rigueurs,
'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

it est mal propre à m'acquérir le vôtre,
maurai dessein j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

)nc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

z-le, de grace, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

ıien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

timez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

stime trop pour vouloir rien farder:
ıg et le mien ne sauroient le permettre.
der votre cœur je n'ai pas où le mettre;
est occupée: et je vous l'ai tant dit,
ıne ce discours vous dut être interdit.
ıffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

i qui l'occupe a de bonne fortune!
eroit heureux qui pourroit aujourd'hui
cette place, et l'emporter sur lui!

NICOMEDE.

à l'*emporter coûteroit* bien des têtes,

Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes;
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut?

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par priere et par civilité.

ATTALE.

Non; mais agir ainsi, souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire!
Et si ce n'est assez des prieres d'un roi,
Rome, qui m'a nourri, vous parlera pour moi.

NICOMEDE.

Rome, seigneur!

ATTALE.

Oui, Rome. En êtes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute;
Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure;
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.

le donné pour mériter sa haine
ıorant par l'amour d'une reine ?
ous plus qu'il n'est princes ni rois
ne égaler à ses moindres bourgeois ?
ant vécu chez ces cœurs magnanimes,
s bientôt oublié les maximes.
ı orgueil digne d'elle et de vous ;
nieux un nom sous qui nous tremblons

s l'abaisser à cette ignominie
en vain la reine d'Arménie,
faut du moins, pour toucher votre cœur,
tribun, ou celle d'un préteur ;
vous permet cette haute alliance,
ıuroit exclus le défaut de naissance,
souverain de son adoption
orisoit à tant d'ambition.
pez, brisez de si honteuses chaînes ;
'elle méprise abandonnez les reines,
enfin des vœux plus élevés.
r les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

ıe est à vous, imposez-lui silence,
retenez une telle insolence.
squ'à quel point elle pourroit aller,
a colere à le laisser parler ;
ıs qu'elle échappe, et que, s'il continue,
tine plus à tant de retenue.

NICOMEDE.

j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
son prix pour emprunter ma voix ?
, amour à part, je vous en fais arbitre.
ɔm de Romain est un précieux titre :
t le roi l'ont assez acheté
plaire pas à le *voir rejeté*,
sont privés, pour ce nom d'importance,

Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire,
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité vous devez reconnoître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et loin de lui voler son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice :
Mais si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois et pour vivre sans maître
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;

l étoit ici, peut-être en sa présence
s penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

ne puis-je l'y voir! Mon courage amoureux...

NICOMEDE.

s quelques souhaits qui soient moins dangereux,
eur; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
r d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

ent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMEDE.

sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

-tu bien me connoître et tenir ce langage?

NICOMEDE.

is à qui je parle, et c'est mon avantage,
n'étant point connu, prince, vous ne savez
vous dois respect ou si vous m'en devez.

ATTALE.

madame, souffrez que ma juste colere...

LAODICE.

ultez-en, seigneur, la reine votre mere;
entre.

SCENE III.

ICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
lame, et dites-lui, de grace, qui je suis.
te de me connoître, il s'emporte, il s'égare;
e désordre est mal dans une ame si rare:
ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici?

NICOMEDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate! ah! le traître!

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon lieutenant:
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse:
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains;
Et je viens sauver l'autre, et d'eux, et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amene?

NICOMEDE.

Oui, madame; et j'espere
Que vous m'y servirez auprès du roi mon pere.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMEDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMEDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomede?

NICOMEDE.

it moi qui viens voir s'il faut que je vous cede.

ATTALE.

neur, excusez si vous connoissant mal...

NICOMEDE.

'aites-moi voir un plus digne rival.
ıviez dessein d'attaquer cette place,
départez point d'une si noble audace;
nme à son secours je n'amene que moi,
ınacez plus de Rome ni du roi.
'endrai seul; attaquez-la de même,
ıs les respects qu'on doit au diadême.
bien mettre à part avec le nom d'aîné
le votre maître où je suis destiné;
verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
ns d'Annibal, ou de celles de Rome.
ɔensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCENE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

ı faisois excuse à qui m'osoit braver!

ATTALE.

peut point, madame, une telle surprise?
pt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

ends mal, Attale; il la met dans ma main.
ver de ma part l'ambassadeur romain;
mon cabinet amene-le sans suite,
n heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

ıadame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien;
r avancer tout, hâte cet entretien.

SCENE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche!

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche:
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre; et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité:
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire,
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire;
Mais, quoique par ce triste et prudent souvenir
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son pere défait lui laisse sur le front,
(Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine
Vit choir ses légions aux bords de Trasimene,
Flaminius son pere en étoit général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal;)
Ce fils donc qu'a pressé la soif de sa vengeance
S'est aisément rendu de mon intelligence.
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis

ié par lui le retour de mon fils;
ui jeté Rome en haute jalousie
e Nicomede a conquis dans l'Asie,
r Laodice unir tous ses états,
ien de ce prince, à ceux de Prusias;
ne le sénat prenant un juste ombrage
pire si grand sous un si grand courage,
t fait nommer lui-même ambassadeur
apre cet hymen et borner sa grandeur;
e seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

ce dessein entreprend sa maîtresse!
n'agissoit Rome avant que le retour
nant si cher affermît son amour?

ARSINOÉ.

a vaillance en tête d'une armée
uivre en tous lieux sa colère allumée,
op hasarder, et j'ai cru pour le mieux
oit de son fort l'attirer en ces lieux.
te l'a fait par des terreurs paniques,
de lui trahir mes ordres tyranniques;
l'assassiner se disant suborné,
ices aux dieux, doucement amené.
'en plaindre au roi, lui demander justice;
inté le jette au bord du précipice.
ndre aucun souci de m'en justifier,
m'en servir à me fortifier.
n le voyant j'ai fait de l'effrayée,
gé de couleur, je me suis écriée;
ne surprendre, et l'a cru bien en vain,
son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

roi que Rome fasse et qu'Attale prétende,
n qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOÉ.

ngage aussi mon fils en cet amour

Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome, et la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie;
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
Et, si ce diadème une fois est à nous,
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome agira chaudement;
Et ce prince, piqué d'une juste colere,
S'emportera sans doute et bravera son pere.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins;
Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend;
Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine.

FIN DU PREMIER ACTE.

;TE SECOND.

SCENE I.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

i sans mon ordre, et se montrer ici!

ARASPE.

s auriez tort d'en prendre aucun souci;
te vertu du prince Nicomede
n'on peut en craindre est un puissant remede.
autre que lui devroit être suspect;
: si soudain manque un peu de respect,
lieu d'entrer en quelque défiance
tes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

rois que trop; et sa témérité
in pur attentat sur mon autorité;
it plus dépendre, et croit que ses conquêtes
s de son bras ne laissent point de têtes,
ui seul sa regle, et que, sans se trahir,
; tels que lui ne sauroient obéir.

ARASPE.

dinaire ainsi que ses pareils agissent.
leur devoir leurs hauts faits se ternissent;
ıds cœurs, enflés du bruit de leurs combats,
ıs dans l'armée et parmi leurs soldats,
:ommandement une douce habitude
l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Araspe, dis que le nom de sujet

Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet;
Que bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine;
Qu'un pere garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques;
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son regne ennuyeux et de ses tristes jours,
Du moins une insolente et fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire;
Le prince est vertueux, et vous êtes bon pere.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon pere, il seroit criminel:
Il doit son innocence à l'amour paternel;
C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie.
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu;
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un pere;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner:
Il n'est rien qui ne cede à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiete,
La nature est aveugle et la vertu muette.
Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
Augmentant mon pouvoir il me l'a tout ravi:
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand:
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche,

présence est un secret reproche :
toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;
s plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;
e lui laisse un jour une couronne,
porte trois que sa valeur me donne.
dans mon ame : et ma confusion,
relle et croit à chaque occasion,
offre à mes yeux cette vue importune,
'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
r à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
pe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

autre que lui je sais comme s'explique
la vraie et saine politique.
u'un sujet s'est rendu trop puissant,
l soit sans crime, il n'est pas innocent :
d point alors qu'il s'ose tout permettre.
ime d'état que d'en pouvoir commettre ;
bien régner l'empêche prudemment
un juste et plus grand châtiment,
t, par un ordre à tous deux salutaire,
x qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
neur, pour le prince, il a trop de vertu ;
i déja dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?
n garant de ce qu'il pourra faire
er Annibal, ou pour perdre son frere ?
ds-tu pour homme à voir d'un œil égal
de son frere, et la mort d'Annibal ?
ous flattons point : il court à sa vengeance ;
prétexte, il en a la puissance ;
re naissant qu'adorent mes états ;
eu du peuple et celui des soldats ;
ix-ci, sans *doute il* vient soulever l'autre,
ec son pouvoir sur le reste du nôtre :

Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment.
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
Dussé-je voir par là tout l'état hasardé...

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! Et qui vous a mandé?

NICOMEDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements,
Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon pere et mon roi
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remercîments;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,

nsable en tous, et plus au général;
it autre que vous, malgré cette conquête,
ant sans mon ordre eût payé de sa tête.

NICOMEDE.

illi, je l'avoue; et mon cœur imprudent
p cru les transports d'un desir trop ardent:
our que j'ai pour vous a commis cette offense;
ul à mon devoir fait cette violence.
ien de vous voir m'étoit moins précieux,
ois innocent, mais si loin de vos yeux,
'aime mieux, seigneur, en perdre un peu
d'estime,
'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
ne craindra jamais la plus sévere loi
mour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

us mauvaise excuse est assez pour un pere,
us le nom d'un fils toute faute est légere:
veux voir en vous que mon unique appui.
evez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
assadeur romain me demande audience:
ra ce qu'en vous je prends de confiance;
l'écouterez, prince, et répondrez pour moi.
êtes aussi bien le véritable roi,
n suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
n vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse;
i plus que deux jours peut-être à le garder.
rêt de l'état vous doit seul regarder;
z-en aujourd'hui la marque la plus haute:
gardez-vous aussi d'oublier votre faute;
mme elle fait breche au pouvoir souverain,
la bien réparer retournez dès demain.
ttez en éclat la puissance absolue;
dez-la de moi comme je l'ai reçue,
lable, entiere; et n'autorisez pas
us *méchants que vous à la* mettre plus bas.

Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiroient sur votre propre exemple.
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéirai, seigneur, et plutôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses états,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire;
De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous; et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi.
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie;
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques

i font briller en lui le sang de vos monarques.
-tout il est instruit en l'art de bien régner :
it à vous de le croire et de le témoigner.
ous faites état de cette nourriture,
mez ordre qu'il regne, elle vous en conjure;
ous offenseriez l'estime qu'elle en fait
ous le laissiez vivre et mourir en sujet.
es donc aujourd'hui que je lui puisse dire
vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
rouveront en moi jamais un pere ingrat;
rois que pour régner il en a les mérites,
'en veux point douter après ce que vous dites.
i vous voyez, seigneur, le prince son aîné
t le bras généreux trois fois m'a couronné;
i fait que sortir encor d'une victoire;
our tant de hauts faits je lui dois quelque gloire.
ffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMEDE.

neur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

it votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMEDE.

vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
quoi se mêle Rome : et d'où prend le sénat,
is vivant, vous régnant, ce droit sur votre état?
ez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture;
laissez faire après ou Rome ou la nature.

PRUSIAS.

ir de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMEDE.

i partage vos biens aspire à votre mort;
de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

.! ne *me brouillez point avec la* république;

Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés;
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrois son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devroit garder,
Et conserver chez soi sa chere nourriture,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal:
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMEDE.

Non; mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son pere à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager.

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords.
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Hé bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu:
Et puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne :
S'il a cette vertu, cette valeur insigne,
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;
Qu'il regne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tete.
Je lui prête mon bras, et veux des maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire :
Le fameux Scipion le fut bien de son frere ;
Et, lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Egée,
Le reste de l'Asie à nos côtés rangée,
Offrent une matiere à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection ;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi :
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimene.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté.
Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défere...

NICOMEDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire;
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte;
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on ait même l'audace;
Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge:
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMEDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frere
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite:)
Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisseroit la Bithynie entiere
Telle que de tout temps l'aîné la tient d'un pere,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner:
Mais parcequ'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser; et, dans ce beau projet,

; l'en guérir, seigneur, et promptement;
z d'un fils aucun consentement :
ıi prit soin d'instruire ma jeunesse
is appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

ɔuis voir, vous avez combattu,
ntérêt plutôt que par vertu.
:s exploits que vous ayez pu faire
ı'un dépôt sur la tête d'un pere ;
;ardien de leur illustre prix ;
ne pour vous que vous avez conquis,
e grandeur à son trône attachée
e que vous ne peut être épanchée.
ɔus croyois un peu plus généreux.
omains le sont, ils ne font rien pour eux.
ıt tantôt vous vantiez le courage,
ɔoint régner sur les murs de Carthage ;
: qu'il fit pour l'empire romain
ne la gloire et le nom d'Africain.
:oit qu'à Rome une vertu si pure :

Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point : mais comme il est permis,
Contre qui que ce soit, de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez :
Le Pont sera pour vous, avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang;
Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.
(*à Prusias.*)
La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.
Traitez cette princesse en reine comme elle est;
Ne touchez point en elle aux droits du diadème :
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,

Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomede, à lui dire autre chose?

NICOMEDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est:
C'est moi qui vous en prie.

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Hé quoi! toujours obstacle!

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;
Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice,

PRUSIAS.

Non, non; je vous réponds, seigneur, de Laodice.
Mais enfin elle est reine; et cette qualité
Semble exiger *de nous quelque* civilité.

J'ai sur elle, après tout, une puissance entiere,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de priere.
Rendons-lui donc visite; et, comme ambassadeur,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne nous peut nuire.
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes:
Qui tranche trop du roi ne regne pas long-temps.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants;
Et, si jamais je regne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de pere.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre état
Sur votre autorité commettre un attentât.
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,

Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien,
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien:
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre pere,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie:
Je vais vous y remettre en bonne compagnie.
Partons, et dès demain, puisque vous le voulez:
Préparez-vous à voir vos pays désolés;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivieres de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes états et garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette:
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indomté;
Et, quand vos yeux frappés de toutes ces miseres
Verront Attale assis au trône de vos peres,
Alors peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'ame et de courage.
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin:
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin;

vous inspireront, ou trouveront un homme
ıtre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

· un présomptueux vous fondez votre appui;
is il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
ısez-y bien, madame, et faites-vous justice;
)isissez d'être reine, ou d'être Laodice:
pour dernier avis que vous aurez de moi,
'ous voulez régner, faites Attale roi.
eu.

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

vez le roi, seigneur, votre ambassade est faite;
e vous dis encor, pour ne vous point flatter,
'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS.

je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
ins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
qui, touché du sort que vous vous préparez,
:he à rompre le cours des maux où vous courez.
se donc, comme ami, vous dire en confidence
l'une vertu parfaite a besoin de prudence,
doit considérer, pour son propre intérêt,
les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est:
grandeur de courage en une ame royale
:st sans cette vertu qu'une vertu brutale,
le son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
'te en un tel divorce avec le vrai bonheur,
l'elle-même se livre à *ce qu'elle* doit craindre,
se fait admirer que pour se faire plaindre,

Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
« J'avois droit de régner et n'ai su m'en servir. »
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée.
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie;
Et, sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
Que si j'ai droit au trône elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
Je vois sur la frontiere une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal;
Et s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'un autre.
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas?
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,
La vertu trouve appui contre la tyrannie:
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état:
Il connoît Nicomede, il connoît sa marâtre;
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevroit de moi
S'il tenoit de ma main la qualité de roi:
Je le regarderois comme une ame commune,

omme mieux né pour une autre fortune,
et qu'époux; et le nœud conjugal
pas de ce rang inégal.
i mon exemple en feroit peu d'estime.
, seigneur, pour un cœur magnanime:
. fait grace; et, malgré ses desirs,
i vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

ites vrai, vous êtes ici reine:
t la cour je vous vois souveraine;
u'une idée, et n'a de son pouvoir
ar pitié vous lui laissez avoir.
vous allez jusques à faire grace!
adame, excusez mon audace;
Rome enfin vous parle par ma voix:
assade est encor de vos droits;
vous choque ailleurs qu'en Arménie,
e Romain souffrez que je vous die
de Rome, et s'en faire un appui,
: moyen de régner aujourd'hui;
là qu'on tient ses voisins en contrainte
n repos, ses ennemis en crainte;
est dans son trône à jamais affermi,
ionoré du nom de son ami;
:e ce titre est plus roi, plus monarque,
x dont le front ose en porter la marque;

LAODICE.

Il suffit, je vois bien ce que c'est:
ne sont rois qu'autant comme il vous

rs états Rome à son gré dispose,
son Attale elle fait peu de chose;
i sa main tant de quoi lui donner
ur lui devroit moins s'obstiner.
:e *si cher sa réserve* m'étonne:

Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir:
Je ne veux point de rois qui sachent obéir;
Et, puisque vous voyez mon ame toute entiere,
Seigneur, ne perdez plus menace ni priere.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement:
Songez mieux ce qu'est Rome, et ce qu'elle peut faire;
Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet:
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde! Ah! vous me feriez peur,
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avoit qui lui succede,
S'il ne revivoit pas au prince Nicomede,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage:
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
Le Capitole a lieu d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame; et quelques uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,

ne, même au sortir de Trébie et de Cannes,
ombre épouvanta votre grand Annibal.
le voici ce bras à Rome si fatal.

SCENE III.

ICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

is quel est mon ordre ; et, si j'en sors, ou non,
t à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMEDE.

z-y donc, de grace, et laissez à ma flamme
onheur à son tour d'entretenir madame :
s avez dans son cœur fait de si grands progrès,
s discours pour elle ont de si grands attraits,
sans de grands efforts, je n'y pourrai détruire
e votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

ılheurs où la plonge une indigne amitié
ioient lui donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

ıner de la sorte un conseil charitable,
re ambassadeur et tendre et pitoyable.
:-il conseillé beaucoup de lâchetés,
?

FLAMINIUS.

Ah! c'en est trop, et vous vous emporterez.

NICOMEDE.

ɔrte?

FLAMINIUS.

Sachez *qu'il n'est* point de contrée
bassadeur la dignité sacrée...

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splen
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur
Il excede sa charge, et lui-même y renonce.
Mais, dites-moi, madame, a-t-il eu sa répon

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous pre
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminio
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mo
Voilà tous les honneurs que vous aurez de m
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au

FLAMINIUS.

Il me fera justice encor qu'il soit bon pere;
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, pensez à vous

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

Ma générosité cede enfin à sa haine:
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éc
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate
Et comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

eigneur, quelle en sera la suite;
rends point toute cette conduite,
éclat la reine vous contraint.
ait craindre, et moins elle vous craint;
pouvez accabler d'infamie,
ttaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

plainte, et cherche adroitement
pour un ressentiment;
ompeur de fausse hardiesse
crainte, et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

cour souvent sont si cachés,
irvoyants y sont bien empêchés.
'étiez point ici pour me défendre,
e Attale aucun combat à rendre;
ait point à troubler notre amour.
e vous souffre ici que ce seul jour;
e jour, Rome, en votre présence,
our lui presse mon alliance.
vois goutte en ce raisonnement,
int le temps de votre éloignement;
s yeux toujours quelque nuage
la vue. et m'y jette un ombrage.
emme, il craint Rome; et pour vous,
hauts faits d'un œil un peu jaloux,
re tout, je ne saurois vous taire
on mari pour être assez bon pere.
ontre-temps Attale prend ici!
ec nous? quel projet? quel souci?
seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;
rai le coup, s'il y faut ma présence.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même :
Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire
Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et, voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point sur-tout dans vos desseins
Ni le secours du roi ni celui des Romains :
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,

ites qualités qui savent tout charmer,
s sceptres conquis, du gain de six batailles,
rieux assauts de plus de cent murailles?
e tels seconds rien n'est pour vous douteux.
donc la princesse égale entre nous deux:
aissez plus voir ce long amas de gloire
eines mains sur vous a versé la victoire;
s qu'elle puisse oublier une fois
rares vertus et vos fameux exploits;
tre son amour, contre votre vaillance,
z Rome et le roi dedans l'autre balance:
qu'ils ont gagné vous fait assez juger
n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMEDE.

'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
ous savoir ainsi défendre en galant homme.
vez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

NOÉ, NICOMEDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

ur, le roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

re à quel sujet vous m'en venez instruire,
ni ne doute point de cette vérité,
ne.

ARSINOÉ.

Si *jamais vous n'en aviez douté*,

Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fâché pour vous; mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMEDE.

Je les ai subornés contre vous à ce compte?

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps.

ARSINOÉ.

Vous les saurez de lui; c'est trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre :
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, seigneur; ce mais, que veut-il dire?

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

NICOMEDE.

Vous les saurez du roi, je tarde trop long-temps.

SCENE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomede
Voit quelle digne issue à ses fourbes succede.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème :
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes !
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !
Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre *gloire et plus grande* et plus pure ;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,

Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une ame si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui,
Et subornés par vous, et subornés par lui.
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames si noires?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi;
Même de vos rivaux la gloire vous est chere.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frere:
Nous ne sommes qu'un sang; et ce sang, dans mon cœur,
A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime:
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime.
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte;
J'emprunte du secours, et le fais hautement:
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

tes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

utrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ.

traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

ie, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

ps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
s vertus il faut à la suite des rois.
lant, si le prince est encor votre frere,
iez-vous aussi que je suis votre mere;
lgré les soupçons que vous avez conçus,
savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME

SCENE I.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.
(*Araspe rentre.*)
Et vous, madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense
Douté-je de son crime, ou de votre innocence?
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté,
Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants!
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée!
Et, si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux, qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomede, et je veux aujourd'hui...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMEDE, ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ.

Grace, grace, seigneur, à notre unique appui!
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles!
Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes!
Grace...

NICOMEDE.

De quoi, madame? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres que ma perte expose à votre fils;
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie;
D'avoir trop soutenu la majesté des rois,
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits,
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes;
Les voilà tous, madame; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entiere,
Qui dans leur artifice a manqué de lumiere,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, seigneur; il n'est point criminel.

S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mere.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique;
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité;
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
Quelque appât que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
De cette seule main part tout ce qui le blesse:
Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme:
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter:
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et, lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
Vous le savez, seigneur; et pour reconnoissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous.
Mais tout est excusable en un amant jaloux,
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS.

Ingrat! que peux-tu dire?

NICOMÈDE.

…ine a pour moi des bontés que j'admire.
…us dirai point que ces puissants secours
…'a conservé mon honneur et mes jours,
…se tant de pompe à vos yeux elle étale,
…oient par ma main à la grandeur d'Attale;
…r mon propre bras elle amassoit pour lui,
…roit dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
…lques sentiments qu'elle ait été poussée,
…se le ciel juge; il connoît sa pensée;
…our mon salut comme elle a fait des vœux;
…ndra justice, et peut-être à tous deux.
…nt, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
…rlé pour moi, je dois parler pour elle,
…r son intérêt, vous faire souvenir
…s laissez long-temps deux méchants à punir.
…s Métrobate et Zénon au supplice.
…e attend de vous ce digne sacrifice:
…ux l'ont accusée; et, s'ils s'en sont dédits
…faire innocente et charger votre fils,
…t rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
…'être joués d'une personne auguste.
…e une fois faite à ceux de notre rang
…pare point que par des flots de sang:
…i fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
…ous les tourments que l'imposture expire;
…s exposeriez tout votre sang royal
…èreté d'un esprit déloyal.
…ple est dangereux, et hasarde nos vies
…en sûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ.

…eigneur, les punir de la sincérité
…dain dans leur bouche a mis la vérité,
…us a contre moi sa fourbe découverte,
…s rend votre femme *et* m'arrache à ma perte,
…s a retenu d'en prononcer l'arrêt;

Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entei

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMEDE.

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez p
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma soi
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se p
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoi
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie ;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que m
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes.
Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénor
Pour la reine ou pour moi, faites-vous-en raisor
A ce dernier moment la conscience presse ;
Pour rendre compte aux dieux tout respect hun
cesse ;
Et ces esprits légers, approchant des abois,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur...

NICOMEDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose ;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient p

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle :

Quand je le justifie, il me fait criminelle.
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit :
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection,
Ni que pour garantir la personne d'Attale
Vous partagiez entre eux la puissance royale :
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah ! madame !

ARSINOÉ.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clorra ma destinée ;
Et puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.
Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance ;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en *tire Antiochus et* qu'en reçut Carthage.

Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;
Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomede, en deux mots, ce désordre me fâche.
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche.
Mais donnons quelque chose à Rome, qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine, qui te craint.
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne regnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Etre pere et mari dans cette conjoncture...

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractere.
Un véritable roi n'est ni mari ni pere;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déja voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espere gagner,

Parceque'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je regne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes;
Ton roi fait ce partage entre ton frere et toi;
Je ne suis plus ton pere, obéis à ton roi.

NICOMEDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser;
Mais enfin, pour vous plaire et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
A ce frere si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame !
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !
Tu la préferes, lâche ! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMEDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadême ?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
Que cédé-je à mon frere en cédant vos états ?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire.
Mais un monarque enfin comme un autre homme
expire;
Et *vos peuples alors, ayant besoin* d'un roi,

Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'ainesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se reglent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMEDE.

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice:
Autrement vos états à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare,
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare;
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang;
Et demain...

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colere,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légere:
Le sénat en effet pourra s'en indigner;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale.

is roi de Pont, et mon seul héritier.
nt à ce rebelle, à ce courage fier,
entre vous et lui jugera de l'outrage.
x qu'au lieu d'Attale il lui serve d'ôtage;
r l'y mieux conduire il vous sera donné,
u'il aura vu son frere couronné.

NICOMEDE.

n'enverrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.
lui demander ta chere Laodice.

NICOMEDE.

j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi;
serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

sait vos hauts faits, et déja vous adore.

NICOMEDE.

eau, Flaminius; je n'y suis pas encore.
te en est mal sûre, à tout considérer;
m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

le remene, Araspe; et redoublez sa garde.
Attale.)
nds graces à Rome, et sans cesse regarde
comme son pouvoir est la source du tien,
dant son appui tu ne seras plus rien.
s, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
lques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
l'en consoler, et vous laisse avec lui.
, encore un coup, rends grace à ton appui.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

ur, que vous dirai-je après des avantages

Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon pere
Ne fait pas le bonheur que plus je considere:
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent:
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son pere mourant;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.
Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un diadême
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime,
En vous qui la privez d'un si cher protecteur,
En vous qui de sa chûte êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours.
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre;
Et je serois moins roi qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale.
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
iomme en son sein nourri dès le berceau :
· le roi de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE.

lre nouveau ! Quoi ! se pourroit-il faire
vre de ses mains Rome devînt contraire,
randeur, naissante y fît quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

ımez-vous, prince? et que me dites-vous?

ATTALE.

ne, dites-moi comme il faut que j'explique
;alité de votre république.

FLAMINIUS.

us l'expliquer, et veux bien vous guérir
eur dangereuse où vous semblez courir.
ıui vous servoit auprès de Laodice
s donner son trône eût fait une injustice ;
é pour vous lui faisoit cette loi :
d'autres moyens elle vous a fait roi ;
de sa gloire à présent la dispense
ter pour vous à cette violence.
ınc cette reine en pleine liberté,
z vos desirs de quelque autre côté.
votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

ırrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

mettre encor Rome dans le hasard
crût artifice ou force de sa part ;
n jetteroit une ombre sur sa gloire.
'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire ;
mes conseils vous faites peu d'état,
:z plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

ıelle *froideur à tant* d'amour succede,

Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomede:
Et, lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis.
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCENE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
Ah! ce titre à ce prix déja m'est importun;
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cede à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'AI prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre;
Comme un moment l'allume, un moment peut
l'éteindre;
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle:
Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer.
Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOÉ.

Hé bien! soit, je veux qu'elle se rende:
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux! *pourra-t-elle* y borner sa vengeance?

Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie!
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomede, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
Et, puisque la fâcher ce seroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde:
Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chûte doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête;
Et leur guerre est trop juste après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.
Eux qui pour gouverner sont les premiers des hommes
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
Que leur empire seul demeure indépendant.
Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus et renverser Carthage.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser
Et cede à des raisons que je ne puis forcer:
D'autant plus justement mon impuissance y cede,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomede:
Un si grand ennemi leur répond de ma foi.
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence.
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.

Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît, il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
Et rappeloit par là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-temps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère:
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire;
Et le roi... Mais il vient.

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater:
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés!

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir; et si vous m'en croyez...

SCENE IV.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remede:
Tout le peuple à grands cris demande Nicomede;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes:
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomede amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci.

Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi;
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte:
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte:
Il l'amorce, il l'acharne; il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas long-temps:
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre
Ce précieux objet d'une amitié si tendre:
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah! seigneur!

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu:
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc *se résoudre* à tout ce qu'il m'ordonne,

Lui rendre Nicomede avecque ma couronne:
Je n'ai point d'autre choix; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole, ou mon sceptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'ôtage de Rome, et non plus votre fils:
Je dois m'en souvenir quand son pere l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galere est au port toute prête à partir:
Le palais y répond par la porte secrete;
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite;
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son ôtage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur? et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer.
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espere
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son ôtage aisément:
Cette porte secrete ici nous favorise.
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galere s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus;

ccuserez Rome, et promettrez vengeance
iconque sera de son intelligence.
nverrez après, sitôt qu'il sera jour,
s lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
le empêchements que vous ferez vous-même
nt de toutes parts aider au stratagème.
ne aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
entera rien tant qu'il craindra pour lui,
u'il présumera son effort inutile.
élivrance en paroît trop facile;
'obtient, seigneur, il faut fuir, vous et moi:
roit à sa tête, il en fera son roi;
e jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah! j'avouerai, madame,
ciel a versé ce conseil dans votre ame.
ur, se peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

i assure et vie, et gloire, et liberté;
s avez d'ailleurs Laodice en ôtage.
ui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

faut donc plus perdre: allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

nez avec vous qu'Araspe et trois soldats:
tre un plus grand nombre auroit quelque

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagême en ajouter quelque autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre;
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc. J'apperçois la reine d'Arménie.

SCENE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine;
C'est déja trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadême.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame, et je le voi:
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale:
Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal!
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace!

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime:
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits:
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,

Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame ; et, quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate ou quelque autre Zénon ?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?
Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :
Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyois...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,

tous vos sujets, avecque tous les miens ;
bien Annibal nommoit une folie
ammer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
ix qu'elle me voie au cœur de ses états
nir ma fureur d'un million de bras,
s mon désespoir rangeant sa tyrannie....

ARSINOÉ.

voules donc enfin régner en Bithynie?
ns cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICE.

gnenai, madame, et sans lui faire injure.
ie le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,
ai doit importer qui donne ici la loi,
i regne pour lui, des Romains ou de moi?
n second étage entre mes mains se jette.

SCENE VIII.

INOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

nadame!

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
les derniers malheurs nous ont précipités.
nce est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame;
ierosité déja rentre en mon ame.

ARSINOÉ.

, *prenez-vous plaisir* à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe, avec sa foible escorte,
L'avoit déja conduit à cette fausse porte;
L'ambassadeur de Rome étoit déja passé,
Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie; et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder;
Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah! mon fils! qu'il est par-tout de traîtres!
Qu'il est peu de sujets fideles à leurs maîtres!
Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespere.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon pere;
Il n'en étoit plus temps: ce monarque étonné,
A ses frayeurs déja s'étoit abandonné,
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCENE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies

A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome.
Vous devez le connoître; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi:
Je le désavouerois, s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voici, voyez si je le connois mal.

SCENE X.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Tout est calme, seigneur: un moment de ma vue
A soudain appaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne;
Je viens, en bon sujet, vous rendre le repos
Que d'autres intérêts troubloient mal-à-propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime:
Du grand art de régner elle suit la maxime;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne *permettez pas qu'elle* vous y contraigne;

Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craign
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire:
Votre amour maternel veut voir régner mon frere
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes
Commandez seulement, choisissez en quels lieux;
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloir
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur
Contre tant de vertu je ne puis le défendre;
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame; et je veux croi
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloir
Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devo

NICOMEDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma mai

NICOMEDE.

ez-moi toujours à cette digne marque
être en mon sang un vrai sang de monarque.
plus des Romains l'esclave ambitieux,
libérateur d'un sang si précieux.
s, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
rquoi vous cacher en sauvant tout l'état?

ATTALE.

r votre vertu dans son plus haut éclat;
voir seule agir contre notre injustice,
récompenser par ce foible service,
ger enfin où sur vous ou sur moi,
mal jugé de tout ce que je voi.
dame...

ARSINOÉ.

Il suffit, voilà le stratagème
s m'aviez promis pour moi contre moi-même.
icomede.)
sprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE, *à Flaminius.*

, à découvert, toute âme généreuse
votre amitié doit se tenir heureuse;
us n'en voulons plus avec ces dures lois
ette toujours sur la fête des rois:
us la demandons hors de la servitude;
m d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, *à Nicomede.*

quoi le sénat pourra délibérer:
endant pour lui j'ose vous assurer,
qu'à ce défaut vous aurez son estime,
e doit l'attendre un cœur si magnanime;
croira se faire un illustre ennemi,
ous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices ;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

FIN DE NICOMEDE.

AMEN DE NICOMEDE.

r une piece d'une constitution assez extraor-
; aussi est-ce la vingt et unieme que j'ai mise
théâtre; et après y avoir fait réciter quarante
ers, il est bien mal-aisé de trouver quelque
de nouveau sans s'écarter un peu du grand
, et se mettre au hasard de s'égarer. La ten-
et les passions, qui doivent être l'ame des tra-
n'ont aucune part à celle-ci: la grandeur de
y regne seule, et regarde son malheur d'un
dédaigneux qu'il n'en sauroit arracher une
. Elle y est combattue par la politique, et n'op-
ses artifices qu'une prudence généreuse, qui
à visage découvert, qui prévoit le péril sans
voir, et qui ne veut point d'autre appui que
e sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans
irs de tous les peuples.
istoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en
: degré est tirée du quatrieme livre de Justin.
i de ma scene l'horreur de sa catastrophe, où
ait assassiner son pere qui lui en avoit voulu
itant, et n'ai donné ni à Prusias ni à Nico-
ucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier
ux de Laodice, reine d'Arménie, afin que
d'une couronne voisine à la sienne donnât
ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus
d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai ap-
de cette histoire celle de la mort d'Annibal,
iva un peu auparavant chez ce même roi, et
: nom n'est pas un petit ornement à mon ou-
j'en ai fait Nicomede disciple, pour lui prêter
valeur *et plus de* fierté contre les Romains,

et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrete de traverser ce mariage qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramene un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mere ambitieuse, et de l'autre il oppose à Nicomede un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son pere m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mere lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu; et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractere que j'ai donné à leur *république* en la personne de son ambassadeur *Flaminius* à qui j'oppose un prince intrépide qui voit

en perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des regles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes: mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en *fait* naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes: son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une maniere de purger les passions dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomede nous laisse une aversion contre la pusillanimité; et la généreuse reconnoissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en *assez méchante posture*, voyant réunir *toute la famille royale*, *malgré* les soins qu'il avoit

pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomede les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avois fini la piece sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomede à sa belle-mere un grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

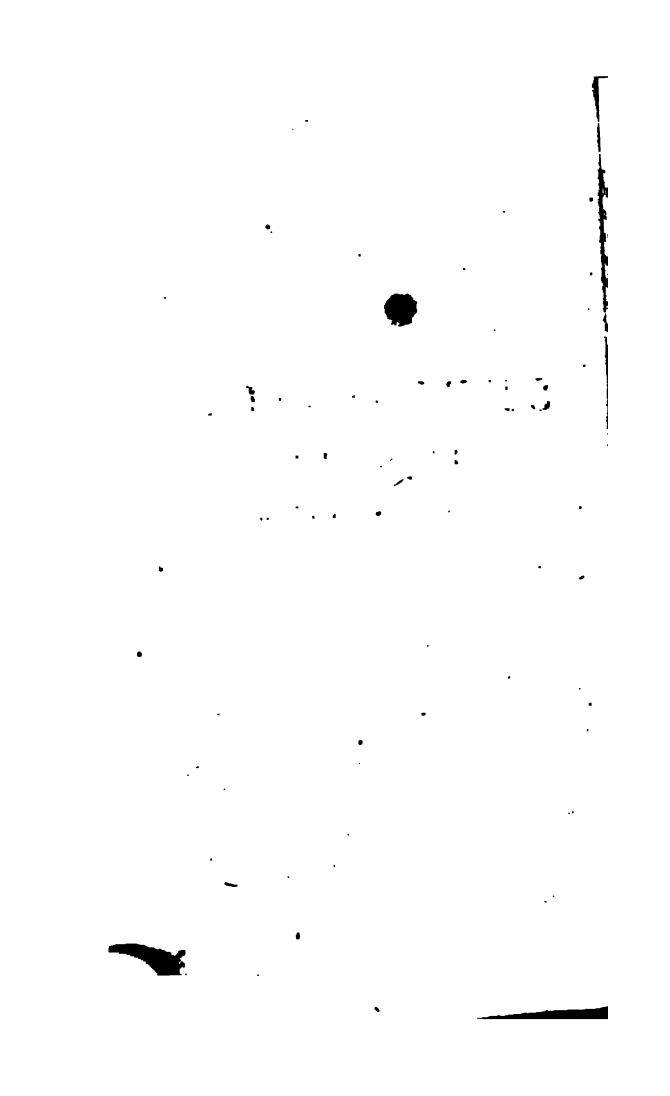
Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN DE L'EXAMEN DE NICOMEDE.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.



AU LECTEUR.

n cherches point dans cette tragédie les agréments
i sont en possession de faire réussir au théâtre
poëmes de cette nature; vous n'y trouverez ni
dresses d'amour, ni emportements de passions,
descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques.
puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que
dignité des noms illustres, la grandeur de leurs
êtes, et la nouveauté de quelques caractères, ont
pléé au manque de ces grâces. Le sujet est simple,
du nombre de ces événements connus où il ne
us est pas permis de rien changer, qu'autant que
nécessité indispensable de les réduire dans la règle
us force d'en resserrer les temps et les lieux.
mmé il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été
igé de recourir à l'invention pour en introduire
ux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vé-
s historiques auxquelles je me suis attaché. L'une
écu de ce temps-là : c'est la première femme de
mpée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance
Sylla par le mariage d'Emilie, fille de sa femme.
divorce est constant par le rapport de tous ceux
i ont écrit la vie de Pompée; mais aucun d'eux
nous apprend ce que devint cette malheureuse,
ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un es-
gnol, évêque de Gironne, qui lui donne le nom
ristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille.
n silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire
refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec
s de vraisemblance que chez les ennemis de ceux
i l'avoient outragée. Cette retraite en a d'autant
s qu'elle produit un effet véritable par les lettres
i *principaux de Rome* que je lui fais porter à

Sertorius, et que Perpenna remit entre les
Pompée, qui en use comme je le marque.
femme est une pure idée de mon esprit,
ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondem
l'histoire. Elle nous apprend que les Lusita
pelerent Sertorius d'Afrique pour être leur
tre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit p
étoient en république ou sous une monarch
a donc rien qui répugne à leur donner u
et je ne la pouvois faire sortir d'un sang pl
dérable que de celui de Viriatus dont je lui
ter le nom, le plus grand homme que l'Es
opposé aux Romains, et le dernier qui le
tête dans ces provinces avant Sertorius.
pas roi en effet, mais il en avoit toute l'au
les préteurs et consuls que Rome envoya
combattre, et qu'il défit souvent, l'estimer
pour faire des traités de paix avec lui comm
souverain, et juste ennemi. Sa mort arriva
et huit ans avant celle que je traite; de s
auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette rei
fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, e
Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princ
la foi de cet évêque espagnol que je viens d
qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle e
corriger par le changement d'un mot dan
unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ai

Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sais bien que Sylla, dont je parle tan
poëme, étoit mort six ans avant Sertorius
le prendre à la rigueur, il est permis de p
temps pour faire l'unité de jour; et pourvu
ait point d'impossibilité formelle, je puis fai

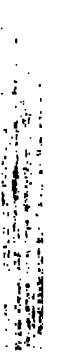
i six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé
i six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne
eure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que
dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est
rti de Rome pour apporter la nouvelle de la dé-
ission de sa dictature; ce qu'il fait en même temps
ie Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien
ie nous devions être assez scrupuleux observateurs
: l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux
ie nous faisons parler se soient connus, et aient
i ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne
mmes pas obligés à nous attacher si précisément
la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius
t tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle;
l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture
perficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une
reille prolongation qui ne sort point de la vrai-
mblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une
gle générale de cette licence, sans y mettre quelque
stinction.

La mort de Sylla n'apporta aucun changement
ix affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de
peu d'importance, qu'il est mal-aisé, en lisant
vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer
quel des deux est mort le premier, si l'on n'en
t instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui
nversent les états, détruisent les partis, et donnent
ne autre face aux affaires, comme a été celle de
ompée, qui feroit soulever tout l'auditoire contre
n auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après
lle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser
i quelque sorte la guerre que Pompée et les autres
efs romains continuoient contre Sertorius; car il
t assez mal-aisé de comprendre pourquoi l'on s'y
stinoit, après que la république semblait être ré-
blie *par la démission* volontaire et la mort de son

tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation, et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrete de son ambition, qui semoit dès-lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnements de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont ce chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu, sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la regle, plus *qu'à moi* qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la par-

rez pas désavoué par Aristote, qui souffre mette quelquefois des choses sans raison sur tre, quand il y a apparence qu'elles seront ues, et qu'on a lieu d'espérer que les avan- que le poëme en retirera pourront mériter race.



ACTEURS.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.
PERPENNA, lieutenant de Sertorius.
AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.
POMPÉE, général du parti de Sylla.
ARISTIE, femme de Pompée.
VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.
THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.
CELSUS, tribun du parti de Pompée.
ARCAS, affranchi d'Aristie, frere d'Aristie.

La scene est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

SERTORIUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'où me vient ce désordre, Aufide? et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?
L'horreur que malgré moi me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image tout affreuse au point d'exécuter
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords:
Cette ame, d'avec soi tout-à-coup divisée,
Reprend de ses remords la chaîne mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contretemps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous *oublié cette grande maxime*,

Que la guerre civile est le regne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules:
Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules;
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus;
Tour-à-tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie;
Tour-à-tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissentions:
Mais leurs sanglants discords, qui nous donnent des maîtres,
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre;
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls? pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain, que prendre loi d'un homme;
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici:
De notre république à Rome anéantie
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asyle ouvert aux illustres proscrits

Réunit du sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant.
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui par-tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur:
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous
souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
Lors...

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.
Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse;
Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse:
Mais sitôt qu'il parut je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées;
Et, pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
Dont en secret dès-lors mon ame fut saisie
Grossit de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encor plus que l'ambition:
J'adore Viriate; et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache *au bruit heureux* que fait sa renommée;
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas

Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence,
Qu'il me vole par-tout, même sans qu'il y pense,
Et que, toutes les fois qu'il m'enleve mon bien,
Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer et nous cacher sa flamme:
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame;
Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes desirs contents;
Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA.

Oui; mais de cette mort la suite m'embarrasse.
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui?
Et, pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard: c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La treve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices;
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre: il en est parmi nous
Qui pourroient bien avoir mêmes remords que vous

ns différer... Mais le tyran arrive.
d'en obtenir l'objet qui vous captive;
ierai les dieux que dans cet entretien
ens assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

as un dessein qui vient de me surprendre.
aux hautes Pompée en ce lieu se doit rendre;
ur nos différents conférer avec moi,
toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

le suffit entre les grands courages.
même tel qui vous la foi vient ainsi donner;
suis point surpris : mais ce qui me surprend,
voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
ire encore au vôtre entière déférence,
uloir de lieu neutre à cette conférence.
oir beaucoup fait, que d'avoir jusque-là
ondre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
s forçons les siens de quitter la campagne,
retrancher dans l'empire douteux
souffre à regret une province ou deux,
fortune lasse il craint que je n'enlève,
te le printemps aura fini la trève.
l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens:
vous que je dois ce que j'ai de puissance;
tout aussi de ma reconnoissance.
ns à Pompée, et pense deviner
otifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux;
Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore; ils s'aimoient chèrement:
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que, sa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asyle chez nous,
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance,
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre;
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment
A moins d'une secrete et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

ıut donc, Perpenna, vous faire confidence
le ce que je crains et de ce que je pense.
'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer,
e je le cache même à qui m'a su charmer :
s, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour
mieux dire,
:eine Viriate à mon hymen aspire ;
veut que ce choix de son ambition
son peuple avec nous commence l'union,
ıu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
lent si bien leur sang et l'intérêt commun,
'ils réduisent bientôt les deux peuples en un.
ıt ce qu'elle prétend pour digne récompense
nous avoir servis avec cette constance
i n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
ır affermir ici nos généreux projets :
ı qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle;
is j'en vois chaque jour quelque marque fidele;
:omme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
ıe puis l'ignorer, qu'autant que je le veux.
:rains donc de l'aigrir, si j'épouse Aristie,
que de ses sujets la meilleure partie,
ır venger ce mépris, et servir son courroux,
tourne obstinément ses armes contre nous.
près d'un tel malheur, pour nous irréparable,
qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
sous un faux espoir de nous mieux établir,
renfort accepté pourroit nous affoiblir.
Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
ı'ai pour Aristie aucune répugnance;
la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

te *crainte*, *seigneur*, dont votre ame est gênée

Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir ;
Mais que sert la colere où manque le pouvoir ?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages,
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour ôtages ?
Tous leurs chefs sont romains; et leurs propres soldats
Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats,
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos lois et n'en jouir point d'autres
Pourquoi donc tant les craindre? et pourquoi refuser..

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
Je vois ce qu'on m'a dit ; vous aimez Viriate,
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus :
Dites que vous l'aimez ; et je ne l'aime plus.
Parlez : je vous dois tant, que ma reconnoissance
Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose...

SERTORIUS.

C'est assez : je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah ! seigneur, c'en est trop ; et...

SERTORIUS.

Point de repartie :
Tous mes vœux sont déja du côté d'Aristie ;
Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
La reine se résolve à payer votre amour :
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine.

irois à ce prix cette illustre Romaine.
ici : laissez-moi ménager son esprit ;
yez cependant de quel air on m'écrit.

SCENE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

ous offensez pas si dans mon infortune
ıblesse me force à vous être importune ;
as pour mon hymen, les suites d'un tel choix
ent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
ous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
e un péril nouveau nouvelles assurances.
pprends qu'un infidele, autrefois mon époux,
jusque dans ces murs conférer avec vous.
re de son tyran, et sa flamme inquiete,
ourront envier l'honneur de ma retraite :
en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat ;
ıs les deux contre elle ont leur raison d'état.
ıs demande donc sûreté tout entiere
e la violence et contre la priere,
l'une ou par l'autre il veut se resaisir
qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

ı lieu, madame ; un si rare mérite
e croître de prix quand par force on le quitte :
ous avez ici sûreté contre tous,
u que vous puissiez en trouver contre vous,
, contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
u'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
eine à haïr ce qu'on a bien aimé ;
eu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

at, *par son divorce en faveur* d'Emilie,

M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est l
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé,
S'il chassoit Emilie, et me rendoit ma plac
J'aurois peine, seigneur, à lui refuser gra
Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à n

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte ; en vain j'ose, m
Promettre à mon espoir quelque part en v
Pompée en est encor l'unique souverain :
Tous vos ressentiments n'offrent que votr
Et quand par ses refus j'aurai droit d'y pr
Le cœur toujours à lui ne voudra pas se r

ARISTIE.

Q. importe de mon cœur, si je sais mon d
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tend
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran, et relever mon so
Laissons, seigneur, laissons pour les petit
Ce commerce rampant de soupirs et de fla
Et ne nous unissons que pour mieux sout
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république
L'hymen seul peut unir des intérêts si gra
Je sais que c'est beaucoup que ce que je p
Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'ir
Le rebut de Pompée est encor quelque ch
Et j'ai des sentiments trop nobles, ou trop
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû ; je sais...

ARISTIE.

Ce que v

Montré à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes;
Mais quand ce même nom sembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidele est d'un rang au-dessous:
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'éleve à la grandeur sublime,
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.
Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude:
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude;
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu.
Vous me pouvez d'un mot assurer, ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre?
De quoi vous assurer, si vous-même parlez
Sans être sûre encor de ce que vous voulez?
De votre illustre hymen je sais les avantages;
J'adore les grands noms que j'en ai pour ôtages,
Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas:
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien,
Que pour me tout promettre, et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
Je vous dirois: « Seigneur, prenez, je vous la donne;
« Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,

Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Emilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t-il se livrer à son juste courroux?
Non, non; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense:
Mais si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains, et Pompée avec eux;
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats
Qui de leur général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme:
Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur;
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes;
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir:
Voilà vos intérêts; c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête.
Je vous laisse y penser: sur-tout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux;
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,
En captive de guerre, au péril d'un échange;
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi;
Qu'après vous, et Pompée, il n'en est point pour moi;
Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez, et sautez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, seigneur: j'y suis la plus intéressée;
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.
(*seul.*)
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique!
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main, quand le cœur est ailleurs!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse:
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse;
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage,
Pour découvrir mon cœur, a tout mis en usage;
En vain, par le mépris des vœux de tous nos rois,
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix;
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible,
Ou n'ose en rien connoître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus,
Que l'amour-propre obstine à douter du refus.
Epargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce héros si cher... Tu le connois, Thamire;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui?
Sertorius, lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main:
Dis-lui... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse,
Moi qui connois ton zele à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand;
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.

Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte;
Il hait des passions l'impétueux tumulte;
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre;
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge;
Le mérite a toujours des charmes éclatants,
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

TRAMIRE.

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?
Celui des Turdetans, celui des Celtiberes,
Soutiendroient-ils si mal le sceptre de vos peres...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome:
Il faut, pour la braver, qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang, en faveur de ces lieux,
Balance les destins, et partage les dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été *que sujets sous* le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude

N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire ?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles;
Et de Servilius l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand roi fut défait; il en perdit la vie,
Et laissoit sa couronne à jamais asservie,
Si, pour briser les fers de son peuple captif,
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups;
Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un romain puisse l'être ?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal:
Mais, Thamire, après tout, il est leur général;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent;
Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à son âge:

Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop long-temps vaincu pour vaincre encor long-temps;
Et sa mort...

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie.
Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie:
Ils feront plus pour moi que ne feroient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois;
Je l'apperçois qui vient.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon ame?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de votre cœur?

VIRIATE.

Il est si peu fermé que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire;
Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée;
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez *un prince inconstant, infidele,*
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zele,

Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai long-temps encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire!
J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte.
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire:
Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS.

J'ose, après cet aveu, vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime;
Libéral, intrépide, affable, magnanime;
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités:
Les éloges brillants que vous daignez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre.

is certes le détour est un peu surprenant :
1s donnez une reine à votre lieutenant !
'os Romains ainsi choisissent des maîtresses,
os derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

dame...

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
s-vous trop pour moi ? suis-je trop peu pour vous ?
it m'offrir ; et ce mot peut blesser les oreilles :
is un pareil amour sied bien à mes pareilles ;
e veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
e j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
e dis donc tout haut, afin que l'on m'entende :
'eux bien un Romain ; mais je veux qu'il commande ;
1e trouverois pas nos rois à dédaigner,
toit qu'ils savent mieux obéir que régner.
is si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
ır foiblesse du moins en conserve le titre.
ısi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
préfère le moindre à tout autre qu'à vous.
enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
1e faudroit un roi de titre et de puissance ;
is comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

dore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
x illustres aïeux dont on vous voit descendre :
le moindres pensers son orgueil abaissé
soutiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
is puisque, pour remplir la dignité royale,
tre haute naissance en demande une égale,
penna parmi nous est le seul dont le sang
mêleroit point d'ombre à la splendeur du rang :
escend de nos rois, et de ceux d'Etrurie.
ır *moi, qu'un sang moins* noble a transmis à la vie

Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux,
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux :
Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure;
Je ne veux que le nom de votre créature :
Un si glorieux titre a de quoi me ravir;
Il m'a fait triompher en voulant vous servir;
Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître;
Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
Accordez le respect que mon trône vous donne,
Avec cet attentat sur ma propre personne :
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure.
Puisque vous le voulez, soyez ma créature;
Et me laissant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parceque je le veux.
Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de votre obéissance,
Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse :
Votre grand Marius naquit dans la bassesse ;
Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
Ainsi, pour estimer chacun à sa maniere,
Au sang d'un Espagnol je ferois grace entiere;
Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang;
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine:
Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,

:nse bien valoir une de mes sujettes;
i quelque Romaine a causé vos refus,
is tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
-être la pitié d'une illustre misere...

SERTORIUS.

us entends, madame; et pour ne vous rien taire,
nerai qu'Aristie...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit:
s ce qu'elle espere, et ce qu'on vous écrit.
y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

ul bien de la cause elle est intéressée.
puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
prenons, vous et moi, des chemins différents,
ace, examinez le commun avantage,
gez ce que doit un généreux courage.
hirois, madame, et vous, et vos états,
ir un tel secours, et ne l'accepter pas:
ce même secours deviendroit notre perte,
ous ôtoit la main que vous m'avez offerte,
'un destin, jaloux de nos communs desseins,
ce grand dépôt en de mauvaises mains.
ns Sylla perdu, si vous laissez unie
puissant renfort votre Lusitanie.
vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
seul Perpenna peut m'assurer de vous.
z ce qu'il a fait: je lui dois tant, madame,
ne juste priere en faveur de sa flamme...

VIRIATE.

us lui devez tant, ne me devez-vous rien?
i faut-il payer vos dettes de mon bien?
s que ma couronne a garanti vos têtes,
érité-je point de part en vos conquêtes?
ous ai-je servi, que pour servir toujours,
assurer des *fers par mon* propre secours?

Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,
Et le rendrai moi-même assez entreprenant
Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
Je voudrai hautement soutenir ma couronne ;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer :
Je ne vois que vous seul qui, des mers aux montagnes,
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes.
Mais ce que je propose en est le seul moyen :
Et, quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
Les malheurs du parti l'accabloient à tel point
Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint ;
Et même, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit ;
Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire ?
Encore une campagne, et nos seuls escadrons
Aux aigles de Sylla font repasser les monts :
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire !
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux ;
Et, quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces :
Le plus heureux destin surprend par les divorces :
Du trop de confiance il aime à se venger ;
Et, dans un grand dessein, rien n'est à négliger.

Devons-nous exposer à tant d'incertitude
L'esclavage de Rome, et notre servitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains?
Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde
Si nous faisons sans eux la liberté du monde;
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas?
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime;
Qu'il est, ou qu'il se croit digne du diadème;
Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents;
Que, piqué du mépris, il osera peut-être...

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur: je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment;
C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce héros d'importance,
Que je fasse un essai de mon obéissance;
Et, si vous le craignez, craignez autant, du moins,
Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins.

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire:
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
Allez, faites-lui place; et ne présumez pas...

SERTORIUS.

Je parle pour un autre; et toutefois, hélas!
Si vous saviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point : allez ;
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne ; et je ne puis, madame...

VIRIATE.

L'apparence t'abuse : il m'aime au fond de l'ame.

THAMIRE.

Quoi ! quand pour un rival il s'obstine au refus...

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse, et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voilà qui s'avance.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit :
Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit :
Je sais donc votre amour. Mais tirez-moi de peine :
Par où prétendez-vous mériter une reine ?
A quel titre lui plaire ? et par quel charme, un jour,
Obliger sa couronne à payer votre amour ?

PERPENNA.

Par de sinceres vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices ;
Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Hé bien! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie?

PERPENNA.

Ah! madame!

VIRIATE.

A ce mot, en vain le cœur vous bat;
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine
Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes états prenne le pas devant.
Sertorius y regne, et dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire.
Je ne m'en repens point; il en a bien usé:
Je rends graces au ciel qui l'a favorisé.
Mais, pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
On que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par son exil troubler un autre monde;
Et forcez-la, sans bruit, d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres états lui prêteront asyle.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile;
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras.
Et qu'importe, après tout, d'une autre, ou d'Aristie,
Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie;

Mais pourrai-je espérer que ce foible service
Attirera sur moi quelque regard propice;
Que le cœur attendri fera suivre...

VIRIATE.

Arrêtez:
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plai
Mais laissez-moi, de grace, arbitre du salaire.
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois;
Et c'est vous dire assez pour la premiere fois.
Adieu.

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous
Tout son cœur est ailleurs; Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival,

Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous, pour tout fruit, ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur...

PERPENNA.

Epargnons les discours superflus;
Songeons à la servir, et ne contestons plus:
Cet unique souci tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée;
Tu sais qu'on me l'a dit: allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la treve à tel point dût rehausser ma gloire,
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et, quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

SCENE II.

SERTORIUS ET POMPÉE, *assis.*

POMPÉE.

L'inimitié qui regne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis:
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,

L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune, et guerrier, et tant de fois vainqueur
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages,
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites:
Les sieges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi;
Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois lui faire un présent magnifique!
Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la treve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine.
Mais, avant que d'entrer en ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déja dans le degré sublime:
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si *dans l'occasion je ménage* un peu mieux
L'assiette du pays, et la faveur des lieux,

Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
Le temps y fait beaucoup: et, de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire:
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprete;
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine:
Je vous l'ai déja dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu
Lasseroit une austere et farouche vertu:
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités.
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise;
Bannissant les témoins vous me l'avez permise:
[illegible] garde avec vous la même liberté

Que si votre Sylla n'avoit jamais été..
Est-ce être tout romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû;
C'est par lui; c'est par vous, que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug trainez des cœurs si braves;
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abyme de leurs maux;
Leur misere est le fruit de votre illustre peine:
Et vous pensez avoir l'ame toute romaine!
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux;
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république:
Mais vous jugez, seigneur, de l'ame par le bras;
Et souvent l'un paroit ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté;
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître:
Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui, tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur:
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras sans engager mon ame;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et *c'est ce qui me force à garder* une place

Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui
Ne seme point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en secret lui donne tous ses voeux;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise;
Votre exemple à-la-fois m'instruit et m'autorise:
Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différents ne font rien à la chose.

imposez des lois ainsi qu'il en impose;
l est périlleux de s'en faire haïr,
seroit pas sûr de vous désobéir.
moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
userai peut-être alors comme vous faites:
ne-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
faire un peu moins ressembler à Sylla.
commande ici, le sénat me l'ordonne;
ordres n'ont encore assassiné personne:
ni pour ennemis que ceux du bien commun;
ır fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
un asyle ouvert que mon pouvoir suprême;
l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

otre empire en est d'autant plus dangereux,
rend de vos vertus les peuples amoureux;
r'assujettissant vous avez l'art de plaire;
t croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire;
la liberté trouvera peu de jour
uire un pouvoir que fait régner l'amour.
arlent, seigneur, les ames soupçonneuses.
examinons point ces questions fâcheuses,
est un sénat qu'un amas de bannis
asyle ouvert sous vous a réunis.
onde fois, n'est-il aucune voie
e puisse à Rome emporter quelque joie?
it extrême à trouver les moyens
e un si grand homme à ses concitoyens.
x de revoir les murs de la patrie:
par ma voix, seigneur, qui vous en prie;
e...

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
ses fureurs pour maximes d'état!

Je n'appelle plus Rome un enclos de mu
Que ses proscriptions comblent de funér
Ces murs, dont le destin fut autrefois si
N'en sont que la prison, ou plutôt le to
Mais, pour revivre ailleurs dans sa prem
Avec les faux Romains elle a fait plein di
Et, comme autour de moi j'ai tous ses v
Rome n'est plus dans Rome, elle est tou
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais
Qui puisse avec honneur nous donner c
Unissons-nous ensemble, et le tyran est
Rome à ce grand dessein ouvrira tous se
Ainsi nous ferons voir l'amour de la pat
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à
Et nous épargnerons ces flots de sang ro
Que versent tous les ans votre bras et m

POMPÉE.

Ce projet, qui pour vous est tout brillan
N'auroit-il rien pour moi d'une action t
Moi qui commande ailleurs, puis-je servi

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point
Je ne l'ai qu'en dépôt; et je vous l'aband
Non jusqu'à vous servir de ma seule per
Je prétends un peu plus; mais dans cett
De votre lieutenant m'envieriez-vous le

POMPÉE.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu
Leur nom retient pour eux l'autorité cé
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne
De suivre, ou d'obéir, que suivant qu'il
Je sais une autre voie, et plus noble, et
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature
Et déjà de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'
Mettez les armes bas, je réponds de l'iss

J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion :
Je connois le tyran, j'en vois le stratagême;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié...

POMPÉE.

Hélas! ce mot me tue; et je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte :
J'aimois mon Aristie; il m'en vient d'arracher.
Mon cœur frémit encore à me le reprocher;
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle;
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses;
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux! Dieux! qu'entends-je! Et qui, seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous!

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance.
N'imitez point Sylla par cette violence :
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encore à vous.

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS, POMPÉE.

SERTORIUS.

Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sais que tout son cœur vous est encor fidele.
Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCENE IV.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame? et seroit-il possible...?

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible:
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour;
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne le suis pas même; et je hais quelquefois,
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;

La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
Mon feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur?

POMPÉE.

Si je vous aime!
Demandez si je vis, on si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux:
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius.
Je suis au grand Pompée; et, puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur, Plus d'Emilie.
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements;
C'est vous que je veux croire; et Pompée infidele
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancele;
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius;
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée:
Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée;
Il le verra sans peine; et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage:
Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez; mais ne vous donnez pas.
Demeurez en état d'être toujours ma femme;
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé;
Son regne passera, s'il n'est déja passé;
Ce grand pouvoir lui pese, il s'apprête à le rendre:
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras;
Plaignez-vous, haïssez; mais ne vous donnez pas:
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi! n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre?

POMPÉE.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret.
Emilie à Sylla n'obéit qu'à regret:
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache.
Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour;
Et dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
Tandis que, toute entiere à son cher Glabrion,
Elle paroît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendresse et vos empressements;
Mais je suis au-dessus de ces attachements;
[redacted]me sera doux si ma trame coupée
[redacted]à mes aïeux en femme de Pompée,

Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui;
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale;
Qu'il me releve autant que Sylla me ravale:
Non que je puisse aimer aucun autre que vous;
Mais, pour venger ma gloire, il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

POMPÉE.

Ah! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée.
Peut-être touchons-nous au moment desiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage, et moins d'impatience;
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort, ou de son repentir,
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir!
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu!

POMPÉE.

Mais, tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Par-tout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée?
Et, quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran? qu'osera son courroux?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître,

Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna, qui l'a joint, saura que vous en dire.
Je sers: mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug, sous les lois d'un autre homme,
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté?
Non, non: si vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas, au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimé, et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, seigneur? ne me voulez-vous pas?
Parlez: que votre choix regle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté:
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la treve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre, et garder ses conquêtes.

POMPÉE.

garder coûtera bien des têtes.
ermera la porte à tout accord,
peut jamais assurer que ma mort:
» les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
empêcher sa perte que la mienne;
tous deux, l'un par l'autre percés,
rons connoître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

s, seigneur, d'une telle importance.
s éteindront cette ardeur de vengeance:
s agrandir vous porteront ailleurs,
rrez trouver quelques destins meilleurs;
ir Sylla, d'aimer son Emilie,
lu respect à toute l'Italie,
rotre Rome, un jour, sa liberté,
ner vos pas de quelque autre côté.
privilege acquis aux grandes ames
i leur gré de maris et de femmes
i l'étale au bout de l'univers,
ner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

trop, madame; et de nouveau je jure...

ARISTIE.

s vérités font-elles quelque injure?

POMPÉE.

e trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

m vous plaît, je suis encore à vous.
in, seigneur.

POMPÉE,

Gardez-la-moi, madame.

ARISTIE.

vous avez à Rome une autre femme!
autre hymen, vous me déshonorez!
les dieux que vous avez jurés,

Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Eteindre un tel amour!

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments?
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main
Il aura peu de peine à fléchir son dédain.
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose;
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Oui. Mais, seigneur, d'où vient cette surprise?
Et de quoi s'inquiete un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appelez *point mépris* un violent respect

Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre;
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire:
Mais la reine, sensible à de nouveaux desirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare:
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions;
De tels desirs, trop bas pour les grands cœurs de
Rome...

SERTORIUS.

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme!
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé;
Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre; et toute mon adresse,
Dans mes plus grands efforts, m'a fait voir ma foiblesse:
Ceux de la politique, et ceux de l'amitié,
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue; et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois son esprit fortement irrité;

ıs m'ordonnez de vous parler sans feindre,
ıvez espérer, mais vous avez à craindre.
ez point de temps, et ne négligez rien;
t-être un dessein mal ferme que le sien.
Profitez des avis qu'on vous donne,
; bien sur-tout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCENE II.

ORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

ît qu'Aristie a manqué son projet,
ompée échappe à cet illustre objet:
vrai, seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame;
ın qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
ra, m'a-t-il dit, la treve dès demain,
qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

us alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
ıs, pour Perpenna, qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

ıans remise au pouvoir absolu;
ıne offre en l'air, votre ame encor frappée
n s'embarrasser du rebut de Pompée,
ıdra qu'à vous que dès demain tous deux
:t l'autre hymen nous n'assurions les nœuds;
ompre la treve, et dût la jalousie
ı dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

urrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prieres pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolâtrie:
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix:
J'en ai reçu la loi de votre propre voix;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande;
Et, comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre ame.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie...

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine!
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne!
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez!

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre:

Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre;
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit un amour que j'ai mal écouté.
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable;
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu long-temps de vos mépris:
Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée;
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie:
Non que ma passion s'en soit vue alentie;
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées:
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs;
Et, pour m'en consoler, j'envisageois l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime:
Mais, près du coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame: ordonnez de ma vie;
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame
Fut un don de ma gloire et non pas de ma flam[illegible]me.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pou[illegible] vous;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un épo[illegible]x.
Mais je veux un héros qui par son hyménée
Sache élever si haut le trône où je suis m[illegible]e,

Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublierai pourtant, et veux vous faire grace.
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserois-je en prendre encor l'audace!

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur; et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincere
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa félicité,
Sans prendre aucun souci de votre dignité!
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire,
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah, madame! est-il temps que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
[illegible]s d'Aristie assurons le secours
Des amis [illegible]promettre, en différant toujours;
A force de [illegible] l'espoir qui les tient en haleine,
Détruire tout. [illegible]'est mettre un jaloux hors de peine,
C'est les perdre, [illegible]

Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des miseres souffertes?
Et de ses intérêts un si haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie!
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois!
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes:
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre:
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive,
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable:
Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera, sans eux, assez de peine,
Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'*elle nous* doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

Je vous avouerai plus, seigneur : loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
Un courroux implacable, un orgueil endurci;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? et pourquoi, je vous prie...

SERTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage:
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix, d'un tyran, ou d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
Acheveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux:
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où regnent les divorces;
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle:
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadême, et laissez-la servir.
Il est beau de tenter des choses inouies,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.

, d'un grand Romain je veux faire un grand
i;
l y faut périr, périsses avec moi :
ire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

ter dès l'abord les choses à l'extrême,
, et sans besoin faire des mécontents !
eureux plus tard pour l'être plus long-temps.
ire ou deux jointes à quelque adresse...

VIRIATE.

ez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
. Mais, après tout, il faut le confesser,
précaution commence à me lasser.
ine ; et qui sait porter une couronne,
a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
enser à moi : vous penserez à vous.

SERTORIUS.

ous écoutez cet injuste courroux...

VIRIATE.

à point, seigneur ; mais mon inquiétude
plus dans mon sort aucune incertitude :
direz demain où je dois l'arrêter.
nt je vous laisse avec qui consulter.

SCENE III.

'ORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, *à Aufide.*

qui peut faire ainsi disparoître la reine ?

AUFIDE, *à Perpenna.*

ie a quelque chose en l'ame qui le gêne,
:; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

pée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ?
pas mis fort loin au-delà de la porte ?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin:
Tout son visage montre une fierté si haute...

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;
Et vous savez...

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas;
Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grace;
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien:
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux;
Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
Le tyran, après moi, vous craint plus qu'aucun autr
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un ar

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naître!

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits:

Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix;
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entretien inutile.
Vous le saurez, Aufide?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user:
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature;
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée;
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,
Seigneur? trouvez-vous l'offre, ou honteuse, ou mal sûre?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature;
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses lois;
Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi,
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure
De montrer au soldat l'impunité fort sûre;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'aban*donne,*

Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller tant qu'il vivra briguer le consulat.
Vous...

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine:
Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui; mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu: dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur: mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup: mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non; je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu:
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Espagne a d'autres reines;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergetes,
Rendraient vos volontés bien plutôt satisfaites:

La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir.

SERTORIUS.

Que sert que je promette, et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne?
Vous savez les raisons de cet attachement:
Je vous en ai tantôt parlé confidemment;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien; j'y suis encor tout prêt:
Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non; elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire;
Mais si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure:
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture;
Voyez quel prompt remede on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne:
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Oui, sur tous mes desirs je me rends absolu:
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître:
Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine...

SERTORIUS.

Hé bien! je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, seigneur, rien encor; demain j'y penserai.
Toutefois la colere où s'emporte son ame
Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame:
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez;
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée!

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu: j'entre un moment pour calmer son chagrin
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles!
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles!
Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé;
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé!
Quels services faut-il que votre espoir hasarde
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde?

ns quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
t illustre objet qui lui blesse les yeux?
'est point ingrate; et les lois qu'elle impose
se faire obéir promettent peu de chose;
on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
urir sans scrupule exécuter ses lois.
ne me dites rien! Apprenez-moi, de grace,
nent vous résolvez que le festin se passe.
mulerez-vous ce manquement de foi?
ulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie:
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous, à vous établir:
Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée; et moi, pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale:
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros dont l'ame a paru si romaine
Démentit ce grand nom par l'hymen d'une reine;
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
Pareille aversion et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre état.
Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux par-tout faire des ennemis.
Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu
prendre,

Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste, et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous :
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentiments de ma place usurpée ;
Et comme son amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame ; et d'ailleurs même on vous en a trop dit
Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
Pour sauver mes états d'un pouvoir tyrannique ;
Et mes voisins domtés m'apprenoient que sans lui
Nos rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre ;
Avec mes sujets seuls il commença la guerre :
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
Dès l'abord il sut vaincre ; et j'ai vu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
Nos rois lassés du joug, et vos persécutés,
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;
Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'une autre la partage :
Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde
Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
Et le Tibre *lui-même en* trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer ;
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome :
Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi ;
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril, que ma perte assurée ;
Et si tous vos proscrits osent s'en désunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples, aguerris sous votre discipline,
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;
Et ce sont des Romains dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple si grand dignement soutenu
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

SCENE. II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frere :
Sa venue en ces lieux cache quelque mystere.
Parle, Arcas, et dis-nous...

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi.

ARISTIE *lit.*

re sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
os maux et les tiens vont finir en effet.
narche en public sans faisceaux et sans haches,
rendre raison de tout ce qu'il a fait.
'est en plein sénat démis de sa puissance;
ers toi Pompée a le moindre penchant,
l vient de briser sa nouvelle alliance,
ristе Emilie est morte en accouchant.
la même consent, pour calmer tant de haines,
. feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
s l'hymen te rende à tes premieres chaînes,
ême temps qu'à Rome il rend sa liberté.

QUINTUS ARISTIUS.

il s'est donc lassé de m'être impitoyable!
nheur, comme à toi, me paroît incroyable:
s au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...

ARCAS.

ette nouvelle, et revient sur ses pas.
part de Sylla chargé de lui remettre
e grand changement une pareille lettre,
ix milles d'ici j'ai su le rencontrer.

ARISTIE.

amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
pouvez bien juger de son impatience:
rappelé vers vous par un transport d'amour
ie lui permet pas d'achever son retour,
re que pour son camp ce grand effet demande
ête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
suivra de près, et m'a fait avancer
vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

avez lieu d'en prendre une allégresse égale,

Madame ; vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter :
Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter ;
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadême,
Si contre cet amour...

SCENE III.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah ! madame !

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire ? et d'où te vient ce visage abattu ?
Que nous disent tes pleurs ?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue ;
Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius ?

THAMIRE.

Hélas ! ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'achèveras-tu point ?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus ! ô ciel ! Qui te l'a dit, Thamire ?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire.
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang courent parmi la ville

Emouvoir les soldats et le peuple imbécille;
Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause :
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose ;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir ;
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes :
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment ;
Qui pleure l'affoiblit, qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une ame royale ;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger.
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps : Aufide,
Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient ; dissimulez un si juste courroux ;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, *à Viriate.*

Sertorius est mort : cessez d'être jalouse,

Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse;
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres états elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir
Et contre le présent et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage;
Et, malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
Le nom de général vous le rendoit aimable;
A vos rois, à moi-même il étoit préférable:
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi;
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
Avec des qualités où votre ame hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Sur-tout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton général,
Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flammes,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Crains les dieux, scélérat, crains les dieux, ou Pompée;
Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou
son épée;
Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encor; et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plutôt que tu ne penses;
Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas:
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas;
Et quand il me verra commander une armée
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantôt ses plus ardents souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon ôtage
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien:
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine;
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, madame, en effet, c'est à moi de répondre;
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentiments,
Méritent de ma part de hauts remerciements;
Les différer encor, c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami;
Apprenez-le, seigneur, (car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade;
Et, pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer:)
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros; qu'il osa mériter ma colere;
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
Il a fait des efforts pour me donner à vous;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole
Tout mon dessein n'étoit qu'une attente frivole;
Qu'il s'obstinoit *pour vous* au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein!
Et ton bras....

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'horreur qui suit les grands forfaits;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence;
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense:
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi;
Tout cela montre une ame au dernier point charmée:
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée.
Et, comme je n'ai point les sentiments ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas:
Ce seroit en son lit mettre son ennemie
Pour être à tous moments maîtresse de sa vie;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance;
Vous êtes maître ici; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi! si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes;
J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
Et, pour la bien connoître, ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie et tant d'ingratitude:
Pour vous je l'ai domté, pour vous je l'ai détruit;

n ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
macez mes forfaits, et proscrivez ma tête;
ces mêmes forfaits vous serez la conquête:
n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
us n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
ccepte votre haine, et l'ai bien méritée;
n ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
on triomphe...

SCENE V.

ERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé,
s soldats mutinés, le peuple soulevé.
porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
us n'avons point d'amis qui ne cedent au nombre:
itoine et Manlius, déchirés par morceaux,
nt morts et tout sanglants, ont encor des bourreaux.
i cherche avec chaleur le reste des complices,
ie lui-même il destine à de pareils supplices.
défendois mon poste: il l'a soudain forcé,
de sa propre main vous me voyez percé;
aître absolu de tout, il change ici la garde.
nsez à vous; je meurs: la suite vous regarde.

ARISTIE.

ur quelle heure, seigneur, faut-il se préparer
ce rare bonheur qu'il vient vous assurer?
rez-vous en vos mains un assez bon ôtage
ur faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA.

est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
adame; j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCENE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit par-tout au succès de vos vœux.
Je vous rends Aristie, et finis cette crainte
Dont votre ame tantôt se montroit trop atteinte;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus: je vous livre une fière ennemie,
Avec tout son orgueil, et sa Lusitanie;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déja leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages:
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages;
Et vous reconnoîtrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez.

(*Il lui donne les lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.*)

ARISTIE.

Quoi! scélérat! quoi! lâche! oses-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien;

Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et, si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais, puisque je vous vois, j'en suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire;
Et ne puis... Mais, ô dieux! seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPÉE, *après avoir brûlé les lettres sans les lire.*

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur.
Oyez, Celsus...

(*Il lui parle bas.*)

Sur-tout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(*à Perpenna.*)

Vous, suivez ce tribun; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

POMPÉE.

J'en connois l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPÉE.

C'est assez.
Je suis maître, je parle; allez, obéissez.

SCENE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARÇAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouir parler en maître,
Grande reine; ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire
Pour me justifier avant que vous rien dire:
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enleve,
Je vous offre la paix, et ne romps point la treve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui, devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;
C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte;
Elle est irréparable: et comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre, ainsi qu'à l'hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.

D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne suis point régner comme regnent nos rois :
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine ;
Mais si je puis régner sans honte, et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.
Vous choisirez, seigneur ; ou, si votre alliance
Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse,
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCENE VIII.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus ?

CELSUS.

Oui, seigneur ; le perfide
A vu plus de cent bras punir son parricide ;
Et, livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sûreté ;
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.
(*à Viriate.*)
Vous, madame, agréez pour notre grand héros
Que ses mânes *vengés* goûtent un plein repos.

Allons donner votre ordre à des pompes funebres,
A l'égal de son nom illustres et célebres,
Et dresser un tombeau témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

FIN.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE TOME TROISIEME.

ÉRACLIUS, tragédie. Page 5.
r SANCHE D'ARAGON, comédie héroïque. 85.
OMEDE, tragédie. 157.
TORIUS, tragédie. 235.

CHEFS-D'ŒUVRE
DE
T. CORNEILLE.

Les libraires sont prévenus que cette édition stéréotype, d'après le procédé de Firmin Didot, en 4 vol., compris les *Chefs-d'œuvre de Pierre Corneille*, ne se vend à Paris que

Chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du Palais national des sciences et arts ;

Et chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n° 1850.

Prix des quatre volumes en feuilles :

Papier ordinaire, ...	3 f.
Papier fin, ...	5
Papier vélin, ...	12
Grand papier vélin, ...	18

CHEFS-D'ŒUVRE

DE

TH. CORNEILLE.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1813.

ARIANE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

OENARUS, roi de Naxe.

THÉSÉE, fils d'AEgée roi d'Athenes.

PIRITHOUS, fils d'Ixion roi des Lapithes.

ARIANE, fille de Minos roi de Crete.

PHEDRE, sœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'OEnarus.

La scene est dans l'isle de Naxe.

ARIANE.

ACTE PREMIER

SCENE I.

OENARUS, ARCAS.

OENARUS.

Je le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble;
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.
La princesse avoit beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattoit mon espérance;
Et si Thésée avoit et son cœur et sa foi,
Contre elle, contre lui, le temps étoit pour moi.
De ce foible secours Pirithoüs me prive;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.
Cet ami, si long-temps de Thésée attendu,
Pour partager sa joie en ces lieux s'est rendu;
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme.
Ainsi plus de remise; il faut m'arracher l'ame,
Et me soumettre enfin au tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, et sans doute elle est belle,
Mais, seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déja d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux?
Sitôt que *dans cette isle, où les* vents la poussèrent,

Aux yeux de votre cour ses beautés éclaterent,
Vous sûtes que Thésée avoit par son secours
Du labyrinthe en Crete évité les détours,
Et que, pour reconnoître une amour si fidele,
Vainqueur du Minotaure, il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien formés!
Ils étoient l'un de l'autre également charmés:
Chacun d'eux l'avouoit; et vous-même en cette île,
Contre le fier Minos leur promettant asyle,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

OENARUS.

Que n'ont-ils pu me croire! ils m'auroient vu sans peine
Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,
On résiste aisément quand on n'espere pas;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la premiere surprise.
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, et lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athenes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes;
Et, quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs absent, il ne les goûtoit pas.
Pour en choisir le jour il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour une amour si tendre.
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé.
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmants objets qui brillent dans ma cour
Sembloient chercher Thésée, et briguer son amour.
Il rendoit quelques soins à Mégiste, à Cyane.
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane;
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'avoit pas donné.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que, malgré de beaux feux,
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux:
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

OENARUS.

C'est là ma peine, Arcas: Ariane est fidele.
Mes languissants regards, mes inquiets soupirs,
N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs:
C'étoit peu; j'ai parlé. Mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son ame est embrasée
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phedre sa sœur, qui sait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure;
Et, comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obstine par elle, et chéris mon tourment.

ARCAS.

[illegible] secours vous êtes [illegible] à plaindre.
[illegible] sans amour, et d'un [illegible] à craindre;
ous la voyez souvent; et j'admire, seigneur,
e sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

OENARUS.

[illegible] de l'amour le bizarre caprice.
dre dans sa beauté n'a rien qui n'éblouisse;
charmes de sa sœur sont à peine aussi doux;
'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux;
ndant, quoiqu'aimable et peut-être plus belle,
vois, je lui parle, et ne sens rien pour elle.
ce n'est ni par choix, ni par raison [illegible],
voyant ce qui plaît on se laisse [illegible]:

D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, et rend un cœur sensible;
Et, par une secrète et nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, et tout contre Ariane:
Et, quoi que sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, et l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout ose tout.

OENARUS.

Que me fais-tu connoître!
L'ayant reçue ici, j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité!
Quand je m'y résoudrois, quel espoir pour ma flamme
En la tyrannisant, toucherois-je son âme?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
Son cœur est tout à lui, j'en connois la constance;
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connoissent
Et malgré mon amour... Mais les princes paroissent.

SCENE II.

OENARUS, THÉSÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

OENARUS.

Enfin voici ce jour si long-temps attendu:
Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu;
Et, quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas aisé de juger de sa joie.
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur; et plus Thésée a pendant mon absence
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que, du sort le choix illégitime
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,
Il dût, par un triomphe à jamais glorieux,
Affranchir son pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athenes;
Et par un ordre exprès ce fut là que je sus
Qu'il attendoit ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,
Que, tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Même zele toujours l'intéresse pour moi.

OENARUS.

Que Thésée est heureux! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THÉSÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,
Seigneur: on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens; et, quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

OENARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense.
Mais si j'en attendois quelque reconnoissance,
Prince, me dussiez-vous et la vie et l'honneur,
Il seroit un moyen...

THÉSÉE.

Quel? Achevez, seigneur,

J'offre tout ; et déja mon cœur cede à la joie
De penser...

ORNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés ;
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

THÉSÉE.

Doutez-vous de mon zele ? et...

ORNARUS.

Non ; je me condamne.
Aimez Pirithoüs, possédez Ariane.
Un ami si parfait... de si charmants appas...
J'en dis trop. C'est à vous de ne m'entendre pas :
Ma gloire le veut, prince, et je vous le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

Je ne sais si le roi ne veut pas qu'on l'entende ;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
M'a fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y. S'il falloit qu'épris d'amour pour elle...

THÉSÉE.

Sa passion est forte, et ne m'est pas nouvelle ;
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer :
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre,
Si, chéri sans réserve, elle vous voyoit craindre.
Je viens de lui parler, et je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardents souhaits.
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que, quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur, de cette gloire uniquement charmé...

THÉSÉE.

Hélas! et que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés...
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O dieux! Est-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté par-tout si renommée,
Aimant avec excès, ne seroit point aimée!
Vous seriez insensible à de si doux appas!

THÉSÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas:
Ma raison, qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, et mes yeux qu'elle est belle.
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler:
Mais, quand le cœur se tait, l'amour a beau parler;
Pour engager ce cœur ses amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnements d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que, pour sauver Thésée,
La fidele Ariane à tout s'est exposée?
Par là du labyrinthe heureusement tiré...

THÉSÉE.

Il est vrai; tout sans elle étoit désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie;
Je la dois à ses soins. Mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paie aux dépens de mon cœur?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zele
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle:
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat;
Mille fois *j'ai rougi de ce que* j'ose faire.

Mais mon ingratitude est un mal nécessaire;
Et l'on s'efforce en vain, par d'assidus combats,
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand, et peut l'avoir charmée;
Mais, quand elle vous aime, elle se croit aimée.
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré...

THÉSÉE.

Qui n'eût fait comme moi?
Pour me suivre, Ariane abandonnoit son père;
Je lui devois la vie; elle avoit de quoi plaire;
Mon cœur sans passion me laissoit présumer
Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.
Par là ce qu'il donnoit à la reconnoissance
De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence.
Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû,
Mille devoirs... Hélas! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flamme étoit extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit apperçevoir
Que souvent, pour aimer, c'est peu que le vouloir.
Phedre à mes yeux surpris à toute heure exposée...

PIRITHOUS.

Quoi! la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THÉSÉE.

Oui, je l'aime; et telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, et ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime et que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THÉSÉE.

Autant que je le puis attendre

Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-temps l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
De laisser sans scrupule agir toute sa flamme;
Et voudroit, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant, pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus:
Cyane, Eglé, Mégiste, ont part à cet hommage.
Ariane le voit, et n'en prend point d'ombrage;
Rien n'alarme son cœur: tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi!

PIRITHOUS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais, quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THÉSÉE.

Flatter l'espoir du roi, donner temps à sa flamme
De pouvoir, malgré lui, tyranniser son ame,
Gagner l'esprit de Phedre, et me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'auroit fait presser.

PIRITHOUS.

Mais, me voici dans Naxe; et, quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne sauroit plus se taire.
Quel prétexte auriez-vous encore à différer?

THÉSÉE.

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne,
Et, pour punir mon crime et se venger de moi,
La porter, *s'il se peut*, à faire choix du roi.

Vous seul, car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime?...
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez; mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce seroit un supplice, après mon changement,
A faire tout cesser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente:
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phedre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane;
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant, mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuierai le projet dont je vous vois flatté.
Phedre vient, je vous laisse.

THÉSÉE.

O trop charmante vue!

SCENE IV.

THÉSÉE, PHEDRE.

THÉSÉE.

Eh bien! à quoi, madame, êtes-vous résolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs, que je feignois d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu que, pour le retarder,

Vous me disiez encor que c'est trop hasarder?

PHÈDRE.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même.
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime;
Et, quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvois sans blâme
Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame;
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour:
Mais il entre souvent du destin dans l'amour;
Et, dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc; mais, malgré l'appât flatteur et doux
Des tendres sentiments qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est, pour vos intérêts, elle-même immolée;
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté;
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée,
Après un long espoir, doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage;
Vous lui devez ces vœux que déja tant de fois...

THÉSÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire;
C'est mon crime, et peut-être il m'en faudroit haïr:
Mais, vous m'en donniez l'ordre, il falloit obéir.
Il falloit me la peindre aimable, jeune, belle,
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle:
C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux.
Mais son *mérite en vain* sembloit fixer ma flamme;

Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame:
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous,
Et sentois dissiper par cette ardeur nouvelle
Tous les projets d'amour que j'avois faits pour elle.

PHEDRE.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse...
Non, Thésée; elle m'aime avec trop de tendresse.
D'un supplice si rude il faut la garantir;
Sans doute elle en mourroit, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidele;
Cet amour qui, toujours trop propre à me charmer,
N'ose...

THÉSÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.
Ces feux dont ma raison ne sauroit triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chere image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHEDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage:
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups:
Si la triomphe est rude, il est digne de vous.

t beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire;
amoler à sa gloire...

THÉSÉE.

Et le pourrez-vous faire?
traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
ind vous me verrez moins seront-ils effacés?
)lierez-vous sitôt cet ardent sacrifice?...

PHEDRE.

el! pourquoi vouloir accroître mon supplice?
ccable-t-il si peu qu'il y faille ajouter
plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
sque mon fier devoir le condamne à se taire,
sez-moi me cacher que vous m'avez su plaire;
sez-moi déguiser à mes chagrins jaloux
il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans
vous.
st trop: déjà mon cœur, à ma gloire infidele,
mes sens mutinés suit le parti rebelle;
trouble, il s'emporte; et, dès que je vous voi,
tremblante vertu ne répond plus de moi.

THÉSÉE.

puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
bliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
urquoi, pour l'épargner, trahir un si beau feu?

PHEDRE.

is sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
hant que vous m'aimez...

THÉSÉE.

C'est ce qu'il faut lui taire.
fuite de Minos allume la colere:
ır s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui.
roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
and un nouvel amour, par l'hymen établi,

M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystere.
Mais, prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant;
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;
Que, contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface...

PHEDRE.

Allez, prince; on vous aime, il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, si vous savez aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Le roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre,
Madame; vous devez un moment vous contraindre;
Et, quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen, dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, et la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le roi j'ai tout à ménager;
J'aurois tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'ame tout occupée
Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, et qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Thésée:
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi;
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi;
Offre-s-en à mes yeux la plus sensible image.

NÉRINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage;
Mais *au point que de lui* je vois vos sens charmés,

C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand, tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes!
Combien vengé de morts! combien puni de crimes!
Procruste et Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire;
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire:
Mais c'est peu; je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phedre; tu sais combien elle m'est chere:
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit, de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve: et qui feroit moins qu'elle?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits:
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NÉRINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence:
N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas...

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse:
Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse?

NÉRINE.

Apprenez-le du roi, qui, de vous trop charmé,
Ne souffriroit pas tant s'il n'avoit point aimé.

SCENE II.

OENARUS, ARIANE, NÉRINE.

OENARUS.

Ne vous offensez point, princesse incomparable,
Si, prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir.
Je la demande entière; et, quoi que puisse dire
Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,
Quand, pour prix de mes maux, je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame est éprise.
Son excès m'a souvent causé de la surprise;
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne se soit déja dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur, plus sensible,
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé;
Mais, quand je vous ai vu, Thésée étoit aimé:
Vous savez son mérite, et le prix qu'il me coûte.
Après cela, seigneur, parlez, je vous écoute.

OENARUS.

Thésée a du mérite, et je l'ai dit cent fois:
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Par-tout sa gloire éclate; on l'estime, on l'honore.
Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore;
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux:
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous?
Après cette justice à sa flamme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis

Céderent à l'amour sitôt que je vous vis :
Vous l'avez déja su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut pour cesser de vous être suspect
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence;
Et, s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'étoit bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme.
Pour vous voir sans pitié, je n'ai point changé d'ame.
J'ai souffert, j'ai langui, d'amour tout consumé,
Madame, et tout cela sans espoir d'être aimé;
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chere:
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire;
Et même, en ce funeste et dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux; vous l'aimez, il vous aime:
Mais songez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi;
Que vous n'avez rien fait, rien hasardé pour moi;
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer,
S'il étoit quelque grace où je pusse aspirer,
Je vous demanderois, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds vous daignassiez me dire
Que, sans ce premier feu pour vous si plein d'appas,
J'aurois pu par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose;
Mais un mot favorable, un sincere soupir,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre et mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,

Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis point ingrate.
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous s'il pouvoit être à moi;
Mais il perdroit le prix dont vous le croyez être
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Thésée y règne seul, et s'y trouve adoré.
Dès la première fois je vous l'ai déclaré;
Dès la première fois...

OENARUS.

C'en est assez, madame;
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui Pirithoüs arrivé dans ma cour
Va presser votre hymen; choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,
Parlez; il me suffit que ce sera vous plaire:
J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup si l'image me tue!
Mais je me priverois par là de votre vue.
C'est ce qui peut sur-tout aigrir mon désespoir;
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCENE III.

OENARUS, THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

OENARUS.

Prince, mon trouble parle; et, quand je voudrois taire
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime; et de cet amour dont j'adore les charmes
La princesse est l'objet. N'en prenez point d'alarmes:
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous *ses mouvements* ma raison me rend maître:

L'effort est grand, sans doute; on en souffre; et peut-être
Un rival tel que moi, par sa vertu trahi,
Mérite d'être plaint et non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auroient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi:
C'est en les prévenant que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis long-temps attire tous vos vœux;
J'y consens; dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle:
Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle:
Ordonnez-en la pompe; et, dans un sort si doux,
Quoi que j'aie à souffrir, ne regardez que vous.
Adieu, madame.

SCENE IV.

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THÉSÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir!

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'eût-il fait? Il sait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous n'a cherché que vous-même;
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond; et plus je vois, madame,
Que je dois...

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.

Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement; il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour et l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite; elle est aimable et belle,
Suit mes conseils en tout; et je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithoüs, et tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THÉSÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême:
Mais, madame, le roi... Vous savez qu'il vous aime.
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entends. Le roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu?
Cet inquiet souci ne sauroit me déplaire;
Et, pour le dissiper, je sais ce qu'il faut faire.

THÉSÉE.

C'en est trop... Mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous.
Je me dis...

THÉSÉE.

Plût aux dieux! vous sauriez la contrainte...

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte:
J'en connois le remede; et, si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas long-temps à vous en alarmer.

THÉSÉE.

Minos peut vous poursuivre; et si de sa vengeance...

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense?

THÉSÉE.

Elle est sûre, il est vrai; mais...

ARIANE.

Achèvez.

THÉSÉE.

J'attends...

ARIANE.

Ce désordre me gêne, et dure trop long-temps.
Expliquez-vous enfin.

THÉSÉE.

Je le veux, et ne l'ose:
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose;
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir.
Il faut parler pourtant; c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, et peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le sort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos desirs funeste...
Adieu: Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du roi vous soumet les états,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, prince? et par quel mystere
Vouloir me l'expliquer, et tout-à-coup se taire?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien: il sort tout interdit,
Madame; et par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux. Vous arrivez d'Athenes:
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines;

peuple indigné refuse à ce héros
mettre dans son lit la fille de Minos.
près la mort d'AEgée il soit toujours le même;
m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême:
e, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus;
ée étant à moi, je ne veux rien de plus.
mour paie assez ce que le mien me coûte;
ste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime, sans doute.
mment pourroit-il avoir le cœur si bas
tenir tout de vous et ne vous aimer pas?
, madame, ce n'est que des ames communes
l'amour s'autorise à régler les fortunes.
thenes se déclare ou pour ou contre vous,
avez de Minos à craindre le courroux;
ymen seul du roi peut sans incertitude
ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
s aime; et de vous Naxe prenant la loi
era...

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le roi?
s l'avis est rare! et, si j'ose vous croire,
oble changement me va combler de gloire!
onnoissez-vous bien?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
pour votre grand cœur des crimes détestés;
avez pour la gloire une ardeur sans pareille;
, madame, je sais ce que je vous conseille;
vous me croyez, quels que soient mes avis,
vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

moi les suivre? moi, qui voudrois pour Thésée
it et cent périls voir ma vie exposée?
r! *quel étonnement* seroit au sien égal,

S'il savoit qu'un ami parlât pour son rival,
S'il savoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime.

PIRITHOUS.

Vous le consulterez; n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi! si l'offre d'un trône avoit pu m'éblouir,
Je lui demanderois si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penserez mieux; et peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise!
Demeurez. Avec moi c'est en vain qu'on déguise:
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer.
J'en tremble, et c'est pour moi la plus sensible atteinte.
Eclaircissez ce doute, et dissipez ma crainte:
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidele, et me vole son cœur;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais; c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire? Ah! dieux! vous me désespérez.
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés!
Thésée à me quitter... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe, sans doute.
Il m'aime; et s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, et non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

ARIANE.

ez plus clairement : ai-je quelque rivale?
sée a-t-il changé? viole-t-il sa foi?

PIRITHOUS.

ı silence déja s'est expliqué pour moi ;
là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine ;
ı quand leur seul remede est de vous faire reine,
ıbliez point qu'à Naxe on veut vous couronner ;
t le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.
présence commence à vous être importune ;
ıe retire.

SCENE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune?
en faut point douter, je suis trahie. Hélas,
ine!

NÉRINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas?
e sais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée ;
le à son mauvais sort je me suis opposée :
uand je me dois tout promettre de sa foi,
sée a de l'amour pour une autre que moi!
autre passion dans son cœur a pu naître!
mal oui, Nérine, et cela ne peut être.
eroit trahir tout, raison, gloire, équité.
sée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
r croire qu'à ma mort son injustice aspire

NÉRINE.

thous ne dit que ce qu'il lui fait dire :
uand il a voulu l'attendre si long-temps ;

Ce n'étoit qu'un prétexte à ses feux inconstants;
Il nourrissoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah! que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur-le gouffre des maux qui me vont abymer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer?
Hélas! il est donc vrai que mon ame abusée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Thésée!
Dieux, contre un tel ennui soutenez ma raison;
Elle cede à l'horreur de cette trahison:
Je la sens qui déja... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage et de mon désespoir?
Quoi! Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

SCENE VII.

ARIANE, PHEDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah! ma sœur, savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?
Vous avez cru Thésée un héros tout parfait;
Vous l'estimiez, sans doute; et qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur: tout chancelle,
Tout doit être suspect; Thésée est infidele.

PHEDRE.

Quoi! Thésée...

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit;
Il me trahit au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.

Son sang devroit payer la douleur qui me presse.
C'est là, ma sœur, c'est là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats; et Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggere,
Mon amour est encor plus fort que ma colere.
Ma main tremble; et, malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHEDRE.

Un revers si cruel vous rend, sans doute, à plaindre;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir...

ARIANE.

Ah! qu'on est éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur, même flamme;
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi:
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime.
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats...
Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sais que vous m'aimez, et vous le devez faire.
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere,
Que cette inébranlable et fidele amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... hélas! dirai-je mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure.
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie.
D'un juste et long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma sœur, enfin je n'espere qu'en vous.
Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite
Je vous *fis malgré vous* accompagner ma fuite:

Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir
Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remede?

PHEDRE.

Je vais mander Thésée; et si son cœur ne cede,
Madame, en lui parlant, vous devez présumer...

ARIANE.

Hélas! et plût au ciel que vous sussiez aimer,
Que vous pussiez savoir, par votre expérience,
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence!
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur;
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur et de rage:
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe; essayez tout, parlez, priez, pressez.
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur; courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, suis-moi, Nérine, et ne me quitte pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PIRITHOUS, PHEDRE.

PIRITHOUS.

Ce seroit perdre temps, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée, et le force à se rendre.
J'admire encor, madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si long-temps combattu.
Par son manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une sœur opprimée;
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour;
Et priere, et menace, et fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage.
Mais, sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner:
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire;
Et s'il cede au remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Sitôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

PHEDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévere loi;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose
Par ma facilité je me trouve la cause,
Il n'est peine, supplice, où, pour l'en garantir,
La pitié *de ses maux ne me* fît consentir.

L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle:
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidele;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer
Avant que de savoir si je voulois aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendoit de moi de parler, ou me taire.
J'ai parlé, c'est mon crime; et Thésée applaudi
A l'infidélité par là s'est enhardi.
Ah! qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime!
Ses regards m'expliquoient sa passion extrême;
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi:
N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi?
J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
Il fallut voir sa flamme, et souffrir d'être aimée;
J'en craignis le péril, il me sut éblouir.
Que de foiblesse! il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidele audace.
Allez, Pirithoüs; revoyez-le, de grace:
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui.
J'ai déja beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

Nous avancerions peu, madame; il vous adore:
Et quand, pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en seroit pas plus prête
A suivre d'autres lois, et changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper.
Pour servir Ariane il faut la détromper;
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, et son trône est pour elle un asyle.

PHEDRE.

Quoi! je la trahirois, elle qui, trop facile,

Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi!
Et quand elle sauroit que par mes foibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurois prêté des armes,
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser!
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons: son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHEDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Hé bien! ma sœur, Thésée est-il inexorable?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable?
Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour ose trop demander?

PHEDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame;
J'ai peint son changement lâche, odieux, infâme.
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connoît et son crime et son ingratitude;
Il s'en hait; il en sent la peine la plus rude;
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur:
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur;
Et le destin, plus fort que sa reconnoissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse! et pour moi qu'il rend peu de combat!
Il *hait l'ingratitude, et se* plaît d'être ingrat!

Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sait point qu'il faudra que j'en meure;
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui regne dans mon cœur;
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'assembler tous les maux dont on connoît l'image:
Il y seroit sensible, et ne pourroit souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

PHEDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins...

ARIANE.

J'ai tort, je le confesse;
Mais, dans un mal soudain qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, et l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raison cede,
Le temps qui calme tout est l'unique remede:
C'est par lui seul...

ARIANE.

Les coups n'en sont guere importants,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au temps.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche!
Il y consent! Je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur; qu'il vienne.

PIRITHOUS

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, et le voir inflexible,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible.
Vous en souffrirez trop; et pour peu de souci...

ARIANE.

Allez, ma sœur, de grace, et l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée;
Et je venois ici, plein de ressentiment,
Rendre grace à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidele,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devois-je pas, quoi qu'il me fît entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant
L'amour à l'amitié ne défere pas tant?
Ah! quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!
Il croit ce qu'il souhaite, et prend tout pour excuse.
Si Thésée avoit peu de ces empressements
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amants,
Je croyois que son ame au-dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en sa passion garder tant de repos
C'étoit suivre en aimant la route des héros.
Je faisois plus; j'allois jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes;
Et ne pouvois penser qu'ayant reçu sa foi,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin, *puisque* rien pour lui n'est plus à taire,

Quel est ce rare objet que son choix me préfere ?

PIRITHOUS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colere est suspecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint ; mais lorsqu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous receves l'hommage :
Il vous offre son trône ; et, malgré le destin,
Votre malheur par là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte, madame, à ce grand hyménée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée ?
Déja la Crete cherche à se venger de vous ;
Et Minos...

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en sois poursuivie ;
Sans ce que j'aime, hélas ! que faire de la vie ?
Au décret de mon sort achevons d'obéir.
Thésée avec le ciel conspire à me trahir :
Rompre un si grand projet, ce seroit lui déplaire.
L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment,
Le remords de ma perte et de son changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paroît. N'épargnez rien, madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame ;
Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

Approchez-vous, Thésée, et perdez cette crainte.

Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainsi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, et la rougeur au front?
Un héros tel que vous, à qui la gloire est chere,
Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire;
Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement est grand, mais il est légitime,
Je le crois: seulement apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.

Ah! pourquoi le penser? Elle est toujours la même;
Même zele toujours suit mon respect extrême;
Et le temps dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le pressant souvenir de ses rares bienfaits:
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui, madame, ordonnez de mon sang, de ma vie:
Si la fin vous en plaît, le sort me sera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,
Le destin la vouloit, je l'aurois laissé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert:
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des serments de respect sont le prix qu'on lui donne!
Par ce soin de vos jours qui m'a tout fait quitter,
N'aspirois-je à rien plus qu'à me voir respecter?
Un service pareil veut un autre salaire.
C'est le cœur, le cœur seul, qui peut y satisfaire:
Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner;
C'est lui seul...

THÉSÉE.

Je voudrois vous le pouvoir donner;
Mais ce cœur *malgré* moi vit sous un autre empire:

Je le sens à regret, je rougis à le dire;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injustice, et ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurois-tu fait, parjure,
Si, quand tu vins du monstre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvoit seul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que falloit-il plus faire?
Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
Te suivre c'étoit plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimois tout par leur cause.
Dis-moi que non, ingrat, si ta lâcheté l'ose;
Et désavouant tout, éblouis-moi si bien
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

THÉSÉE.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
De voir, d'examiner, de me dire sans cesse?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainsi joignez aux noms de traître et de parjure
Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure:
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, en croître les atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.
L'oubli, l'indifférence, et vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le trône un grand roi vous invite;
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte.
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de
doux,

Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux! quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chere!
Qu'ai-je à faire du trône et de la main d'un roi?
De l'univers entier je ne voulois que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mene-moi dans quelque isle déserte,
Où, renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer:
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde;
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colere.

THÉSÉE.

Un si beau feu m'accable; il devroit seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur:
Si ma flamme sur toi n'avoit qu'un foible empire,
Si tu la dédaignois, il falloit me le dire,
Et ne pas m'engager, par un trompeur espoir,
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir;
C'est là sur-tout, c'est là ce qui souille ta gloire:
Tu t'es plu sans m'aimer à me le faire croire;
Tes indignes serments sur mon crédule esprit...

THÉSÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit:
Je partois glorieux d'être votre conquête;
Mais enfin, dans ces lieux poussé par la tempête,
J'ai trop *vu ce qu'à voir* me convioit l'amour;

J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change? Ah! funeste séjour!
Dans Naxe, tu le sais, un roi, grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre estime;
Il soumit à mes vœux et son trône et sa foi:
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité:
Si tu crois quelque honte à la faire connoître,
Ton secret est à toi; mais, qui qu'elle puisse être,
Pour gagner ton estime et mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature;
Ces beaux feux qui, volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légèreté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant?
A peine ton hymen aura payé sa flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton ame:
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi.
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie?
Tu verras de mes feux les transports éclatants;
Tu les regretteras; il ne sera plus temps.
Ne précipite rien, quelque amour qui t'appelle;
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs: Ariane autrefois,
Toute aimable à tes yeux, méritoit bien ton choix;
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui sous ses lois me range.
Je le crois comme vous : le ciel est juste ; un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour :
Mais à sa violence il faut que ma foi cede.
Je vous l'ai déja dit, c'est un mal sans remede.

ARIANE.

Ah ! c'est trop ; puisque rien ne te sauroit toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse :
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespere, où tout blesse mes yeux ;
Et, pour faciliter ta coupable entreprise,
Remene-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise :
La Crete, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oses trahir.

THÉSÉE.

Vous remener en Crete ! Oubliez-vous, madame,
Ce qu'est pour vous un pere, et quel courroux
l'enflamme ?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés ?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités ;
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahisons, les ai-je méritées ?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler
Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
Vaine et fausse pitié ! quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits ;
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais !
N'espere pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce *que l'amour* forma de plus beaux nœuds ;
Tu m'arraches le cœur. J'en mourrai ; tu le veux :

Mais, quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir, de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
Et te dire d'un ton et d'un regard sévere:
« J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire;
« J'ai trahi mon pays, et mon pere, et mon roi:
« Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi. »

THÉSÉE.

Ah! si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte;
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle...

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux:
De ta constance ailleurs va montrer les mérites;
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THÉSÉE.

Madame...

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, et me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Il sort, Nérine. Hélas!

NÉRINE.

Qu'auroit fait sa présence,
Qu'accroître de vos maux la triste violence?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, et par-tout me trahir!

NÉRINE.

[redacted]aves commandé.

ARIANE.

Devoit-il obéir?

NÉRINE.

Que vouliez-vous qu'il fît? vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût, en s'emportant, ce que l'amour souhaite,
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, et demeurât toujours.
Quoique sa trahison et m'accable et me tue,
Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vue:
Mais il ne sauroit plus souffrir la mienne. Ah dieux!
As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux,
Combien il est sorti satisfait de ma haine?
Que de mépris!

NÉRINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame; et, n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner:
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Est-ce Mégiste, AEglé, qui le rend infidele?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle:
Il lui parle souvent; mais, pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi?
Vains et foibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée!
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir:
Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons; je suis amante et femme:
Il veut ma mort, j'y cours; mais, avant que mourir,
Je ne sais qui des deux aura plus à souffrir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

OENARUS, PHEDRE.

OENARUS.

Un si grand changement ne peut trop me surprendre;
J'en ai la certitude, et ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivoit la loi,
Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi!
Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble: et si tantôt, lui peignant mon amour,
Je voulois être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance
N'est qu'un mal dont le temps calme la violence;
Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter:
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHEDRE.

Ariane, seigneur, en fait la triste épreuve;
Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

OENARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle;
Il veut, il offre tout: mais, hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, et qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé, j'en serai responsable:
C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;

Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

PHEDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée ;
Et si ce changement vous permet d'espérer,
Il ne faut pas, seigneur, vous y trop assurer.
Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidele,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle:
Si la Crete vous force à d'injustes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas ;
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

OENARUS.

Ah! pour l'en garantir il n'est rien que je n'ose,
Madame ; et vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux dieux que ce soin la tint seul inquiete!

PHEDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette :
Son visage vous parle, et sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

SCENE II.

OENARUS, ARIANE, PHEDRE, NÉRINE.

OENARUS.

Madame, je ne sais si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre ou me fermer la bouche :
Après les sentiments que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous blesse, en partager les coups.

Mais si j'ose assurer que, jusqu'au fond de l'ame,
Je sens le changement qui trahit votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il est certain pourtant, et le ciel qui m'écoute
M'en sera le témoin si votre cœur en doute,
Que si de tout mon sang je pouvois racheter
Ce que...

ARIANE.

Cessez, seigneur, de me le protester.
S'il dépendoit de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouveroit votre ame disposée :
Je le crois de ce cœur qui sut tout m'immoler;
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.
J'aimai, seigneur; après mon infortune extrême,
Il me seroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Thésée, et je l'en croyois digne.
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix insigne;
Rien ne brilloit en lui que de grand, de parfait;
Il feignoit de m'aimer, je l'aimois en effet;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amants,
D'autres que moi peut-être auroient cru ses serments
Je m'immolois entière à l'ardeur d'un pur zele;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidele.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret;
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore;
J'en ai déja souffert, j'en puis souffrir encore:
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout
Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,
On s'arrache à soi-même; et le temps fait le reste.

Voilà l'état, seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.
Vous avez su tantôt, par un aveu sincere,
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire;
Et que mon cœur, touché du respect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Ressuffant un amour et si tendre et si doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous.
Ce sont des traits de feu que le temps seul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime;
Et, pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sait son devoir.

OENARUS.

Ah! pour la mériter, si le plus pur hommage,..

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouir davantage.
J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés:
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez;
Mais, pour vous la donner, j'avouerai ma foiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse.
Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine;
Mon cœur veut être à vous, et ne peut mieux choisir:
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme:
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas long-temps contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts que, sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses desirs abandonne sa gloire;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez *encor*, seigneur, je suis à vous.

Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir. Allez, Nérine. Ainsi,
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun souci:
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ODNARUS.

Ah! madame, par où puis-je assez reconnoître...

ARIANE.

Seigneur, un peu de treve; en l'état où je suis,
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHEDRE.

PHEDRE.

Ce retour me surprend. Tantôt contre Thésée
Du plus ardent courroux vous étiez embrasée;
Et déjà la raison a calmé ce transport!

ARIANE.

Que ferois-je, ma sœur? c'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure,
Il veut me voir souffrir; je me tais, et j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant;
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire,
Que...

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouserai le roi.

PHEDRE.

Quoi! par votre aveu même il donnera sa foi?
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez sans peine entre les bras d'une autre?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre! Avant ce coup, ma sœur,

J'aime, je suis trahie, on connoîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zele,
M'auront fait mériter les soins d'un infidele!
A ma honte par-tout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâché rivale en cueillera le fruit!
J'y donnerai bon ordre. Il faut, pour la connoître,
Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paroître:
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus, quand le coup approche, il frappe sûrement.
C'est par là qu'affectant une douleur aisée
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée;
A savoir son secret j'intéresse le roi.
Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute point qu'une amitié sincere
Contre sa trahison n'arme votre colere,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHEDRE.

Madame, vous savez...

ARIANE.

Je vous connois, ma sœur.
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidele.
Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour;
Voyez AEglé, Mégiste, et parlez d'Ariane.
Mais sur-tout prenez soin d'entretenir Cyane;
C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit.
Vous savez que l'amour aisément se trahit:
Observez ses regards, son trouble, son silence.

PHEDRE.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence
Dans l'*ardeur de venger* tant de droits violés.

C'est donc cette rivale à qui vous en voulez?

ARIANE.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par là; c'est son endroit sensible.
Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir;
Par elle je perds tout: la puis-je assez haïr?
Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage?
Rien, après ce forfait, ne me doit retenir;
Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Thésée, oubliant un amour ordinaire,
M'avoit manqué de foi dans la cour de mon pere,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner,
Cette infidélité seroit à pardonner.
Ma rivale, dirois-je, a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice;
La douceur d'être aimée ayant touché le sien,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangere ici, pour l'avoir osé croire,
J'ai sacrifié tout, jusqu'au soin de ma gloire;
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi
Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi.
Je le perds, on me l'ôte: il n'est rien que n'essaie
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paie.
J'en mettrai haut le prix, c'est à lui d'y penser.

PHEDRE.

Ce revers est sensible, il faut le confesser:
Mais, quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfere,
Pour venger votre amour que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, et de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le sein.
Mais, pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup, aux yeux de mon parjure,
Et qu'en son cœur les miens pénetrent à loisir
Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.

Alors ma passion trouvera de doux charmes
A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes;
Alors il me dira si se voir lâchement
Arracher ce qu'on aime est un léger tourment.

PHÈDRE.

Mais, sans l'autoriser à vous être infidele,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma sœur; il falloit m'avertir:
Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du sang pour laver mon injure.
De Thésée, il est vrai, je puis percer le cœur;
Mais, si je m'y résous, vous n'avez plus de sœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne;
Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussitôt que punir.
Non, non; un sort trop doux suivroit sa perfidie,
Si mes ressentiments se bornoient à sa vie.
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien son désespoir extrême,
Quand, degouttante encor du sang de ce qu'il aime,
Ma main, offerte au roi dans ce fatal instant,
Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend?
C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée:
Je n'y suis pas peut-être encor tout effacée;
Et ce sera de quoi mieux combler son ennui,
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

PHÈDRE.

Mais pour aimer le roi vous sentez-vous dans l'ame...

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme?
Jamais, soit *qu'on se* trompe ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.

Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine.
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne:
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour,
Il m'a trahie: il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connoître
Qu'en parlant pour Thésée il parloit pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHEDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Enfin à la raison mon courroux rend les armes.
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.
Si c'étoit un effort qui dépendît de nous,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer; il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,
Que, par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi.
Son trône est un appui qui flatte ma disgrace;
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, et non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre;
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque, par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare:
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THÉSÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me répliquez rien.
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le temps de me le dire;
Et cependant ma sœur, qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

SCENE V.

PHEDRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Le ciel à mon amour seroit-il favorable
Jusqu'à rendre sitôt Ariane exorable?
Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
Je puisse sans contrainte expliquer mes desirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire....

PHEDRE.

Renfermez-le, de grace, et craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paroître.
Tremblez, prince, tremblez; l'orage est près de naître.
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violents projets de l'amour en fureur
N'est qu'un foible crayon de la secrete rage
Qui possede Ariane et trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner
Vers le piege tendu cherche à vous entraîner.
C'est par là qu'elle croit découvrir sa rivale;
Et, dans les vifs transports que sa vengeance étale,
Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,
Quand je serai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée.
Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée:
J'en *ai reçu l'arrêt. Ainsi*, le fort amour

Souvent sans le savoir mettant sa flamme au jour,
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu, prince; achevez votre ouvrage.

THÉSÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouir la menace et d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, madame; et venez dans Athenes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux disparoître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
Ariane, forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi:
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHEDRE.

Et qui me répondra que vous serez fidele?

THÉSÉE.

Ma foi, que ni le temps ni le ciel en courroux...

PHEDRE.

Ma sœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

THÉSÉE.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire;
Il falloit la sauver de la fureur d'un pere;
Et la reconnoissance eut part seule aux serments
Par qui mon cœur du sien paya les sentiments:
Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude.
Et, quand il entreroit un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous semble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconstance

Une nécessité dont rien ne me dispense ;
Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,
Vous en êtes complice aussi bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, et mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui disois d'engageant et de doux,
Vous ne saviez que trop qu'il s'adressoit à vous.
Je n'examinois point, en vous ouvrant mon ame,
Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme ;
Je songeois seulement à vous marquer ma foi ;
Je me faisois entendre, et c'étoit tout pour moi.

PHÈDRE.

Dieux ! qu'elle en souffrira ! que d'ennuis ! que de larmes !
J'en sens naître en mon cœur les plus rudes alarmes :
Il voit avec horreur ce qui doit arriver.
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever :
Ces foudroyants regards, ces accablants reproches,
Dont par son désespoir je vois les coups si proches,
Pour moi, pour une sœur, sont plus à redouter
Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour, elle saura le reste.
De ses pleurs, de ses cris, fuyons l'éclat funeste ;
Je vois bien qu'il le faut. Mais las !

THÉSÉE.

Vous soupirez ?

PHÈDRE.

Oui, prince, je veux trop ce que vous desirez.
Elle se fie à moi, cette sœur, elle m'aime ;
C'est une ardeur sincere, une tendresse extrême ;
Jamais son amitié ne me refusa rien :
Pour l'en récompenser je lui vole son bien,
Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévere,
Je la tue ; et c'est vous qui me le faites faire !
Pourquoi vous ai-je aimé ?

THÉSÉE.

Vous en repentez-vous ?

PHEDRE.

Je ne sais. Pour mon cœur il n'est rien de plus doux:
Mais, vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire;
Et perdant une sœur, si j'ose encor le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs,
Votre légèreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?
Je l'aurai bien voulu. Mais c'en est fait; partons.

THÉSÉE.

En vain...

PHEDRE.

Le temps se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
J'en répare l'outrage en m'offrant à vous suivre.
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

n peu plus de pouvoir, madame, sur vous-même.
quoi sert ce transport, ce désespoir extrême?
us avez, dans un trouble à nul autre pareil,
venu ce matin le lever du soleil.
ns le palais errante, interdite, abattue,
us avez laissé voir la douleur qui vous tue:
ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

me trahit, Nérine; où trouver du repos?
oi! ce parfait amour dont mon ame ravie
croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
ns le cœur d'un ingrat sont déja consumés!
ésée avec plaisir a pu les voir éteindre!
mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre!
ce parjure amant qui se rit de ma foi,
oiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi!
e fait Pirithoüs? viendra-t-il?

NÉRINE.

Oui, madame;
l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame!

NÉRINE.

ithoüs viendra; *mais* ce transport jaloux

Qu'attend-il de sa vue? et que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas! demandez-tu ce que je pourrai dire?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours!
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure;
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée...

NÉRINE.

On la nomme à cause qu'il la voit:
Mais qu'en pouvoir juger? il voit Phedre de même;
Et cependant, madame, est-ce Phedre qu'il aime?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer! Phedre l'auroit connu,
Et par là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussitôt avertie,
Dans sa premiere ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur?

NÉRINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur;
Je le sais: mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'ouir peut aimer et se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerois Phedre, elle de qui les pleurs
Sembloient en s'embarquant présager nos malheurs.
Avant que la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi, pour la gagner, ne fus-je pas réduite!
Combien de résistance et d'obstinés refus!

NÉRINE.

Vous n'avez rien, madame, à craindre là-dessus.
Je connois sa tendresse; elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourroit plutôt...

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe

Va, fais-lui promptement savoir que je l'attends;
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-temps,
Que je sens ma douleur croître par son absence.
Qu'elle est heureuse, hélas! dans son indifférence!
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithoüs paroît; fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

Eh bien! puis-je accepter la main qui m'est offerte?
Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte?
Et, pour me laisser libre à payer son amour,
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi sur ce projet entretint hier Thésée;
Mais il trouva son ame encor mal disposée.
Il est pour les ingrâts de rigoureux instants;
Thésée en fit l'épreuve, et demanda du temps.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet dont son cœur est épris
Y doit pour son amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avouerai, sa trahison me fâche;
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrois que sa main
Eût pu déja fixer mon destin incertain.
L'irrésolution m'embarrasse et me gêne.

PIRITHOUS.

Si l'on m'avoit dit vrai, vous seriez hors de peine;
Mais, madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de *quoi, prince?*

PIRITHOUS.

On dit que Thésée est parti.
Par là vous seriez libre.

ARIANE.

Ah! que viens-je d'entendre?
Il est parti, dit-on?

PIRITHOUS.

Ce bruit doit vous surprendre.

ARIANE.

Il est parti! Le ciel me trahiroit toujours!
Mais non; que deviendroient ses nouvelles amours?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?
L'abandonneroit-il?

PIRITHOUS.

Je ne sais; mais, madame,
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

ARIANE.

Ce n'est pas lui, sans doute, on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le roi le sache,
Sans que Pirithoüs, à qui rien ne se cache,
Sans qu'enfin... Mais de quoi me voudrois-je étonner?
Que ne peut-il pas faire? il m'ose abandonner,
Oublier un amour qui, toujours trop fidele,
M'oblige encor pour lui...

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE, *à Nérine.*

Que fait ma sœur? vient-elle?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir,
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée!

NÉRINE.

Madame, j'ai long-temps...

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée ?

'arle.

NÉRINE.

De tous côtés j'ai couru vainement;

)n ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

)n ne la trouve point! quoi! si matin! je tremble.

'ant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble,

)ue, stupide, égarée, en ce trouble importun,

)e crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.

l'as-tu rien ouï dire ?

NÉRINE.

On parle de Thésée.

)n veut que cette nuit, voyant la fuite aisée...

ARIANE.

) nuit! ô trahison! dont la double noirceur

'asse tout... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur ?

a tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,

a vertu, tout enfin me défend de rien croire.

Cependant contre moi quand tout prend son parti,

Elle ne paroît point, et Thésée est parti!

)u'on la cherche; c'est trop languir dans ce supplice;

'e m'en sens accablée, il est temps qu'il finisse.

)uoique mon cœur rejette un doute injurieux,

l a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.

La moindre inquiétude est trop tard appaisée.

SCENE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS, *à Pirithoüs.*

Seigneur, je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE.

Donnez, *je le verrai.* Par qui l'a-t-on reçu ?

D'où l'a-t-on envoyé? Qu'a-t-on fait? Qu'a-t-on su?
Il est parti, Nérine. Ah! trop funeste marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque;
C'est de là qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons: mon amour tremble à se voir éclairci.

THÉSÉE, A PIRITHOUS.

« Pardonnez une fuite où l'amour me condamne;
« Je pars sans vous en avertir.
« Phedre du même amour n'a pu se garantir;
« Elle fuit avec moi. Prenez soin d'Ariane. »

Prenez soin d'Ariane! Il viole sa foi,
Me désespere, et veut qu'on prenne soin de moi!

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir ni vous entendre.
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore...

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle:
Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ si secret le roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre, Thésée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autorise; et, de ses injustices,
Le roi, vous, et les dieux, vous êtes tous complices.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah! Nérine!

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'est plus ni d'honneur ni de foi:
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins!

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte,
Que, succombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure insensible à force de souffrir.
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée;
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de Thésée.
Le temps au repentir auroit pu le forcer;
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.
Hélas! qui l'auroit cru, quand son injuste flamme
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine et de douleurs
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs?
Une rivale au moins pour soulager ma peine
M'offroit en la perdant de quoi plaire à ma haine;
Je promettois son sang à mes bouillants transports.
Mais je trouve à briser les liens les plus forts;
Et, quand dans une sœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale et mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, et bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lorsque le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable?
La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phedre, cette Phedre à qui j'ouvrois mon cœur!

Quand je lui faisois voir ma peine sans égale,
Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma rivale!
La perfide, abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrace une fausse pitié!
Et, jouissant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cause, et feignoit de me plaindre!
C'est là mon désespoir. Pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenois immolé.
Je l'ai portée à fuir, et, par mon imprudence,
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi pensé-je? Ah! dieux
L'ingrate! On la verroit triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, et volons vers Athenes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet:
Elle n'est pas encore où son espoir la met.
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle...

NÉRINE.

Calmez cette douleur: où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que par-tout mes plaintes soient ouies?
On connoît, on a vu des amantes trahies;
A d'autres quelquefois on a manqué de foi:
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée
Avois-je mérité de m'en voir méprisée?
De tout ce que j'ai fait considere le fruit.
Quand je fuis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fui
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte:
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux:
Je le comble de biens, il m'accable de maux;
Et, par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.

Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir:
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre.
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre:
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit;
Mes larmes parleront, c'en est fait s'il les voit.
Ne les contraignons plus, et par cette foiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire; approuvée ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi, si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oublié-je qu'il fuit?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être... Ah! ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouir ce que j'entends, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tue; et, toute possédée
De cette assassinante et trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE VI.

OENARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

OENARUS.

Je ne viens point, madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnements, ou d'injustes contraintes;
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je sais ce que je dois, seigneur, à votre amour;
Je connois même à quoi ma parole m'engage:
Mais...

OENARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrois-je de moi? je ne me connois pas.

OENARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublierai Thésée? Ah! dieux! mon lâche cœur
Nourriroit pour Thésée une honteuse ardeur!
Thésée encor sur moi garderoit quelque empire!
Je dois haïr Thésée, et voudrois m'en dédire!
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublierai Thésée; et, que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, si j'osois...

ARIANE.

Non, parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être appaisée;
Ton amour y feroit des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus:
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices;
Tu m'as bravée: il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur! Dieux! je menace en l'air.
L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.

Si vous m'aimez, seigneur, suivons-le dans Athenes.
Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons; portons-y plus que la flamme et le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

OENARUS.

Consultons-en le temps, madame; et s'il faut faire...

ARIANE.

Le temps! Mon désespoir souffre-t-il qu'on differe?
Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie, et des moyens plus courts.
(*Elle se jette sur l'épée de Pirithoüs.*)
Tu m'arrêtes, cruel!

NÉRINE.

Que faites-vous, madame?

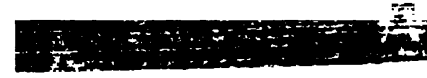
ARIANE, *à Nérine.*

Soutiens-moi; je succombe aux transports de mon ame.
Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,
Ajoute à ma foiblesse, et me laisse mourir.

OENARUS.

Elle semble pâmer. Qu'on la secoure vîte.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remede irrite;
Et c'en seroit sans doute accroître les efforts,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers transports.

FIN D'ARIANE.



E COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

1678.

AU LECTEUR.

Il y a trente ou quarante ans que feu monsieur de la Calprenede traita le sujet du comte d'Essex, et le traita avec beaucoup de succès. Ce que je me suis hasardé à faire après lui semble n'avoir point déplu; et la matiere est si heureuse par la pitié qui en est inséparable, qu'elle n'a pas laissé examiner mes fautes avec toute la sévérité que j'avois à craindre. Il est certain que le comte d'Essex eut grande part aux bonnes graces d'Elisabeth. Il étoit naturellement ambitieux. Les services qu'il avoit rendus à l'Angleterre lui enflerent le courage. Ses ennemis l'accuserent d'intelligence avec le comte de Tyron, que les rebelles d'Irlande avoient pris pour chef. Les soupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée. Ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné; et, ayant toujours refusé de demander grace, il eut la tête coupée le 25 février 1601. Voilà ce que l'histoire m'a fourni. J'ai été surpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falsifiée, parceque je ne me suis point servi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la reine avoit donnée au comte d'Essex pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre contre l'état: mais je suis persuadé que cette bague est de l'invention de monsieur de la Calprenede; du moins je n'en ai rien lu dans aucun historien. Camdenus, qui a fait un gros volume de la seule vie d'Elisabeth, n'en parle point; et c'est une particularité que je me serois cru en pouvoir de supprimer, quand même je l'aurois trouvée dans son histoire.

ACTEURS.

ELISABETH, reine d'Angleterre.
LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du comte d'Essex.
LE COMTE D'ESSEX.
CÉCILE, ennemi du comte d'Essex.
LE COMTE DE SALSBURY, ami du comte d'Essex.
CROMMER, capitaine des gardes de la reine.
TILNEY, confidente d'Elisabeth.
Suite.

La scene est à Londres.

LE COMTE D'ESSEX.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LE COMTE D'ESSEX,
LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

Non, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à craindre;
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre;
Et, dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort.
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie:
Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devroit comme du crime être exempt du soupçon.
Mais enfin cent exploits et sur mer et sur terre
M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi, quand l'imposture auroit surpris la reine,
L'intérêt de l'état rend ma grâce certaine;
Et l'on ne sait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je sais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire:
Vos services sont grands, et jamais potentat
N'a sur un bras *plus* ferme appuyé son état.

Mais, malgré vos exploits, votre haute vaillance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance:
Plus la reine, au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer.
Et quelle sûreté le plus rare service
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux pas y fait choir; mille fameux revers
D'exemples étonnants ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble...

LE COMTE D'ESSEX.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble?
L'imposture m'attaque, il est vrai; mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissants états.
Il a tout fait pour elle; et j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire
De mes vils ennemis viendra sans peine à bout:
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'état fleurit par vous, par vous on le redoute:
Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte;
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, et non pas ses exploits.
On veut que vos amis, par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues;
Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit
Vous ayez ménagé ce dangereux esprit;
Et qu'avec l'Irlandois appuyant sa querelle
Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, et l'indice est puissant.

LE COMTE D'ESSEX.

Et que peut leur rapport quand on est innocent?
Le comte de Tyron, que la reine appréhende,

udroit rentrer en grace, y remettre l'Irlande;
e croirois servir l'état plus que jamais,
non avis suivi pouvoit faire sa paix.
nme il hait les méchants, il me seroit utile
hasser un Coban, un Raleig, un Cécile,
tas d'hommes sans nom, qui, lâchement flatteurs,
i désordres publics font gloire d'être auteurs:
eux tout périra. La reine, qu'ils séduisent,
veut pas que contre eux les gens de bien
l'instruisent:
ltres de son esprit, ils lui font approuver
it ce qui peut servir à les mieux élever.
ir grandeur se formant par la chûte des autres...

SALSBURY.

ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
uis quatre ou cinq jours, sur quels justes projets
z-vous de la reine assiégé le palais,
sque le duc d'Irton épousant Henriette...

LE COMTE D'ESSEX.

! faute irréparable, et que trop tard j'ai faite!
lieu d'un peuple lâche et prompt à s'étonner,
e n'ai-je eu pour secours une armée à mener!
le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
irois de ce palais voulu me rendre maître.
n est fait; biens, trésors, rangs, dignités, emploi,
dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

e m'apprend ce transport?

LE COMTE D'ESSEX.

Qu'une flamme secrete
issoit mon destin à celui d'Henriette,
que de mon amour son jeune cœur charmé
me déguisoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne;
vous pouvez penser...

LE COMTE D'ESSEX.

Son hymen vous
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à-la-fois et fille de la reine,
Elle avoit su vers moi le penchant qui l'entraîne
Pour elle chaque jour réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, et n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étois trop sensible,
Me donner pour la reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la cause en m'ôtant tout espoir,
Elle s'est mariée... Hé! qui l'eût pu prévoir?
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour elle
Elle me préparoit à cette affreuse peine;
Mais, après la menace, un tendre et prompt re
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour:
Enfin, par mon absence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie.
Elle m'aimoit, sans doute, et n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devoit être à
A ce funeste avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les
En tumulte au palais je suis vîte accouru;
Dans toute sa fureur mon transport a paru.
J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surp
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entrepris
Le duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déja l'époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime;
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort
Le duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune duchesse a mérité, sans doute,
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte;
Mais, dans l'heureux succès que vos soins avoient

Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tû?
La reine, dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits...

LE COMTE D'ESSEX.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas! cet excès de faveur,
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hasarder pas un objet si charmant,
De la sœur de Suffolk je me feignis amant.
Soudain son implacable et jalouse colere
Eloigna de mes yeux et la sœur et le frere.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite, et mon malheur extrême.
Quel supplice! un rival possede ce que j'aime!
L'ingrate au duc d'Irton a pu se marier!
Ah ciel!

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE D'ESSEX.

L'oublier! et ce cœur en deviendroit capable!
Ah! non, non; voyons-la cette belle coupable.
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire...

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, et ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX.

LA DUCHESSE.

J'ai causé vos malheurs; et le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites;
Je me les fais pour vous. Vous m'aimiez, et jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits:
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre.
Votre cœur tout à moi méritoit que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien;
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine.
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine:
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux; qui le blesse est coupable;
C'est un crime qui rend sa perte inévitable:
La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter une aide à la foiblesse
Qui de vos sens charmés se rendoit la maîtresse:
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire;
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans son esprit fait un crime d'état.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sûreté mon hymen importoit.
Il falloit vous trahir; mon cœur y résistoit:
J'ai dechiré ce cœur, afin de l'y contraindre.
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE D'ESSEX.

Oui, je me plains, madame; et vous croyez en vain
Pouvoir justifier ce barbare dessein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout quand on perd ce qu'on aime,
Et que l'affreux supplice où vous me condamniez
Surpassoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Et que peut me servir le destin le plus doux?
Avois-je à souhaiter un autre bien que vous?
Je méritois peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.
Une autre eût refusé d'immoler un amant:
Vous avez cru devoir en user autrement;
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais, encore une fois, j'oserai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé;
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! comte, plût au ciel, pour finir mon supplice,
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice!
Je ne sentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme étoit montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le comte d'Essex, si grand, si renommé,
M'aimant avec excès, pouvoit bien être aimé.
C'est dire peu: j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre:
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre;
Et, quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,
Du *moins, en m'oubliant*, vous pouvez n'aimer rien.

Mais c'est peu que mon cœur, dans ma disgrace extrême,
Pour suivre son devoir s'arrache à ce qu'il aime;
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;
De son amour pour vous elle m'a fait témoin:
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, et vous justifier.

LE COMTE D'ESSEX.

Et me justifier? moi! ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense.
D'elle-même on verra l'imposture avorter,
Et je me ferois tort si j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, et jamais la victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire;
Mais, plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusé de révoltes publiques.
Avoir, à main armée, investi le palais...

LE COMTE D'ESSEX.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
Vous épousez le duc, je l'apprends, et ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
Que ne sus-je plutôt que vous m'alliez trahir!
En vain on vous auroit ordonné d'obéir:

. Mais c'en est fait. Quoi que la reine pense,
es raisons de cette violence.
ımour pour vous le mystere éclairci,
ıbler mes malheurs, vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

s ne songez pas que la reine soupçonne
ımplot si hardi regardoit sa couronne.
ıins contre vous en secret écoutés
r vrais attentats passer des faussetés.
end leur rapport; et le lâche Cécile...

LE COMTE D'ESSEX.

autre eut toujours l'ame basse et servile.
malice en vain conspire mon trépas;
me connoît, et ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

y fiez point; de vos froideurs pour elle
in lui tient lieu d'une injure mortelle.
son ordre exprès qu'on s'informe, s'instruit...

LE COMTE D'ESSEX.

quel qu'il soit, ne fera que du bruit:
ce en est vaine, et trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

vous arrête?

LE COMTE D'ESSEX.

On n'oseroit, madame:
/oit tenté ce dangereux éclat,
qui le peut suivre entraîneroit l'état.

LA DUCHESSE.

votre personne à la reine soit chere,
en la bravant, d'augmenter sa colere;
: vous parler; et si vous l'irritez,
us réponds pas de toutes ses bontés.
ır vous avertir de ce qu'il vous faut craindre
triste entretien j'ai voulu me contraindre.
ole de mes sens mon devoir alarmé
ıd *de revoir* ce que j'ai trop aimé;

8.

Mais, m'étant fait déja l'effort le plus funeste,
Pour conserver vos jours je dois faire le reste,
Et ne permettre pas...

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! pour les conserver
Il étoit un moyen plus facile à trouver;
C'étoit en m'épargnant l'effroyable supplice
Où vous prévoyiez... Ciel! quelle est votre injustice!
Vous redoutez ma perte, et ne la craigniez pas
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne.
Le refus d'un hymen par la reine arrêté
Eût de notre secret trahi la sûreté.
L'orage est violent; pour calmer sa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en prie;
Et, quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur... Adieu: je m'embarrasse;
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CÉCILE.

La reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connoître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,

L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime,
Et me tiendrois heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fît votre sûreté.

LE COMTE D'ESSEX.

Le zele me surprend, il est et noble et rare,
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir espérer un juge tel que vous;
J'en connois la vertu. Mais achevez, de grace;
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
La haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer?
Et, près d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures?
Rien ne vous est caché; parlez, je suis discret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CÉCILE.

C'est reconnoître mal le zele qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil, qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont gens sans reproche, et qui ne craignent rien.

LE COMTE D'ESSEX.

Les zélés pour l'état ont mérité sans doute
Que sans mal juger d'eux la reine les écoute;
J'y crois de la justice, et qu'enfin il en est
Qui, parlant contre moi, parlent sans intérêt.
Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même, peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avares desseins seront toujours détruits.

Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des miseres communes;
Et le peuple, réduit à gémir, endurer,
Trouvera, malgré vous peut-être, à respirer.

CÉCILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire
Montre assez qu'en effet vous êtes populaire.
Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé:
Ce poste a ses périls.

LE COMTE D'ESSEX.

Je l'avouerai sans feindre,
Comme il est élevé, tout m'y paroît à craindre:
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor sitôt je ne tomberai pas;
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages,
Qui, me voyant du crime ennemi trop constant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné...

LE COMTE D'ESSEX.

L'avis m'est favorable:
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,
Depuis quand et sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le temps ait pu nous rendre amis?
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes foiblesses,
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi?

CÉCILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la reine, craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, et ne m'accuse pas.

LE COMTE D'ESSEX.

Je sais que contre moi vous animez la reine:
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine;
Et, quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

CÉCILE, *seul.*

Agissons, il est temps, c'est trop faire l'esclave.
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave;
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

En vain tu crois tromper la douleur qui m'accable
C'est pareequ'il me hait qu'il s'est rendu coupable;
Et la belle Suffolk refusée à ses vœux
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore:
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix, n'étoit-ce pas lui dire
Que je veux que son cœur pour moi seule soupire?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déja marqué?
Oui, de ma passion il sait la violence;
Mais l'exil de Suffolk l'arme pour sa vengeance:
Au crime pour lui plaire il s'ose abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne le pas défendre:
L'état qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolk cause sa peine;
Mais, madame, un sujet doit-il aimer sa reine?
Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher

ject plus fort combat pour l'étouffer?

ÉLISABETH.

re la surprise où nous jettent ses charmes,
é du rang n'a que de foibles armes.
par le respect dans un cœur enchaîné,
lus violent, plus il se voit gêné.
mte, en m'aimant, n'auroit eu rien à
indre.
mois sujet de ne se point contraindre;
e quoi rougir, qu'après tant de bonté
urs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

ux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire;
assion que faut-il qu'il espere?

ÉLISABETH.

ut qu'il espere? Et qu'en puis-je espérer,
uceur de voir, d'aimer, de soupirer?
izarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
ieur, mon repos s'immole au rang suprême;
rrois cent fois plutôt que faire un roi
le trône assis fût au-dessous de moi.
e c'est beaucoup de vouloir que son ame
mais pour moi d'une inutile flamme,
sans espérance est un cruel ennui:
irt que j'y prends doit l'adoucir pour lui;
e par mon rang je suis tyrannisée,
ait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.
plaigne, se plaigne, et, content de m'aimer...
dis-je? D'une autre il s'est laissé charmer;
aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,
· la satisfaire il veut perdre sa reine.
gne cependant de me trop irriter;
ins ma colere à ne pas éclater:
quefois l'amour qu'un long mépris outrage,
de souffrir, se convertit en rage;
éponds pas...

SCENE II.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien! duchesse, à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi
Avez-vous vu le comte, et se rend-il traitable?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un respect pour vous inviolable;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas:
Mais il ne peut souffrir sans quelque impatience
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence.
Le crime, l'attentat, sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur.
Il se plaint qu'on l'accuse, et que sa reine écoute
Ce que des imposteurs...

ÉLISABETH.

Je lui fais tort, sans doute:
Quand jusqu'en mon palais il ose m'assiéger,
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence
Marque dans ses projets la plus haute innocence.
Ciel! faut-il que ce cœur, qui se sent déchirer,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer;
Que, ma mort qu'il résout me demandant la sienne,
Une indigne pitié m'étonne, me retienne;
Et que toujours trop foible, après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté?
Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine;
Il verra ce que c'est que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici; malgré ses injustices,

J'ai toujours contre moi fait parler ses services :
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut en l'abaissant étonner les ingrats ;
Il faut à l'univers, qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple :
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi ! pour ses ennemis vous vous intéressez?
Madame, ignorez-vous que l'éclat de sa vie
Contre le rang qu'il tient arme en secret l'envie ?
Coupable en apparence...

ÉLISABETH.

Ah ! dites en effet :
Les témoins sont ouïs, son procès est tout fait ;
Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe ; autrement...

LA DUCHESSE.

Hé quoi ! ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

ÉLISABETH.

Ah ! plût au ciel ! mais non, les preuves sont trop fortes.
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes ?
Si le peuple qu'en foule il avoit attiré
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminel toujours pour le paroître.
Mais, je veux qu'il le soit, ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé !

ÉLISABETH.

Ah ! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime ;
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser?
Suffolk me l'a *ravi* ; *Suffolk*, qu'il me préfere,

Lui demande mon sang ; le lâche veut lui plaire.
Ah ! pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposoit
N'ai-je fait que bannir celle qui les causoit ?
Il falloit, il falloit à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir ?
Vous a-t-elle trahie ? et d'une ame infidele
Excité contre vous...

ÉLISABETH.

Je souffre tout par elle :
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr ;
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer... Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE TILNEY.

CÉCILE.

On ne pouvoit user de plus de diligence.
Madame, on a du comte examiné le seing ;
Les écrits sont de lui, nous connoissons sa main.
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'état,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ÉLISABETH, *à la duchesse.*

Garderez-vous encor le zele qui l'excuse ?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuse ;
Dans un projet coupable il le fait affermir

Mais j'en connois la cause, il est son ennemi.

CÉCILE.

Moi, son ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CÉCILE.

Oui, je le suis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le comte cependant n'a pas si peu de gloire
Que vous dussiez sitôt en perdre la mémoire :
L'état, pour qui cent fois on vit armer son bras,
Qui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidele,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

Si le comte périt, quoi que l'envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime...

ÉLISABETH.

Hé bien ! on le verra.

(*à Cécile.*)

Assemblez le conseil ; il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah ! que voulez-vous faire,

Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'est au trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce degré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ÉLISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais, dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner:
Pourquoi vouloir ma perte? et qu'avoit fait ta reine
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur;
Suffolk t'avoit charmé: mais si tu peux te plaindre
Qu'apprenant cet amour j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, et par combien d'honneurs
Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, et tu l'as pu connoître:
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de princes, de rois, de héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eût, sans doute, acquis à mon empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire:
Mais, quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête si chere,
Etoit l'unique bien capable de me plaire;
Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir,

Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.
Espere, et tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire :
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci :
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entiere ;
Que cette Elisabeth si hautaine, si fiere,
Elle à qui l'univers ne sauroit reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher,
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté se résout;
Que sais-tu si le temps n'en viendra pas à bout?
Que sais-tu...

LE COMTE D'ESSEX.

Non, madame; et je puis vous le dire,
L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire;
Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois sa gloire à ne l'empêcher pas.

ÉLISABETH.

Ah! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale:
Le trône te plairoit, mais avec ma rivale.
Quelque appât qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE D'ESSEX.

En perdant votre appui je me vois sans défense.
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence;
Et si, pour contenter quelque ennemi secret,
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ÉLISABETH.

Va, c'en est fait; il faut contenter ton envie.
A ton lâche destin j'abandonne ta vie,
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose achever.
Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre,
Pour la derniere fois cherche à se faire entendre.

Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter.
Mais si...

LE COMTE D'ESSEX.

J'accepterois un pardon! moi, madame!

ÉLISABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais, s'il te fait souffrir, il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin;
Il falloit, ne suivant que de justes maximes,
Rejeter...

LE COMTE D'ESSEX.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes;
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le savez, madame, et l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix:
Tout autre, pour sa reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage.
Mon bonheur a tout fait, je le crois : mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin;
Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'auroit pas souffert qu'on osât...

ÉLISABETH.

Hé bien! comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des lois
La récompense due à ces rares exploits:
Si j'ai mal reconnu vos importants services,
Vos juges n'auront pas les mêmes injustices;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zele et de fidélité.

SCENE VII.

UCHESSE, LE COMTE D'ESSEX.

LA DUCHESSE.

mte, voulez-vous, en dépit de la reine,
accusateurs servir l'injuste haine?
oyez-vous pas que vous êtes perdu,
souffrez l'arrêt qui peut être rendu?
uges avez-vous pour y trouver asyle?
vos ennemis, c'est Raleig, c'est Cécile;
ez-vous penser qu'en ce péril pressant
rche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE D'ESSEX.

ians m'intéresser pour ma gloire flétrie,
'errai traiter de traître à ma patrie?
dans ma conduite une ombre d'attentat,
ymen fit mon crime, il touche peu l'état:
avez là-dessus quelle est mon innocence;
gloire avec vous étant en assurance,
mes ennemis en voudront présumer,
u'ose leur fureur, ne sauroit m'alarmer.
aposture enfin se verra découverte;
t méchants qu'ils sont, s'ils résolvent ma perte,
blés pour l'arrêt qui doit me condamner,
ibleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

it qu'au palais mon hymen vous fit faire
oit craindre seule un arrêt trop sévere,
rrois de ce crime affranchir votre foi
larant l'amour que vous eûtes pour moi:
es témoins ouis sur ce qu'avec l'Irlande
it que vous ayez...

LE COMTE D'ESSEX.

La faute n'est pas grande;

Et pourvu que nos feux, à la reine cachés,
Laissent à mes jours seuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi! vous craignez l'éclat de nos flammes secretes?
Ce péril vous étonne? et c'est vous qui le faites!
La reine, qui se rend sans rien examiner,
Si vous y consentez, vous veut tout pardonner.
C'est vous qui, refusant...

LE COMTE D'ESSEX.

N'en parlons plus, madame;
Qui reçoit un pardon souffre un soupçon infâme;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne priere où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux;
Mais, si je n'obtiens rien, songez que votre vie,
Depuis long-temps en butte aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déja pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.
C'est vous en dire trop. Adieu, comte.

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! madame,
Après que vous avez désespéré ma flamme,
Par quel soin de mes jours... Quoi! me quitter ainsi!

SCENE VIII.

LE COMTE D'ESSEX, CROMMER; SUITE.

CROMMER.

C'est avec déplaisir que je parois ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

LE COMTE D'ESSEX.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE D'ESSEX.

Hé bien! de quoi? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, et de vous arrêter.

LE COMTE D'ESSEX.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE D'ESSEX.

Mon épée? Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE D'ESSEX, *lui donnant son épée.*

Prenez.

Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons: quelque douleur que j'en puisse sentir,
La reine veut se perdre, il faut y consentir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ÉLISABETH, CÉCILE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le comte est condamné?

CÉCILE.

C'est à regret, madame,
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infâme:
Ses juges l'en ont plaint; mais tous l'ont à-la-fois
Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affoiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il se pouvoit, de le favoriser,
J'ai de son jugement voulu me récuser.
La loi le défendoit; et c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le conseil suprême,
Qui, confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'état.

ÉLISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste?

CÉCILE.

Le coup pour vous, madame, alloit être funeste,
Du comte de Tyron, de l'Irlandois suivi,
Il en vouloit au trône, et vous l'auroit ravi.

ÉLISABETH.

Ah! je l'ai trop connu, lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace:
A m'ôter la couronne il croyoit l'engager.
Quelle excuse a ce crime? et par où s'en purger?
Qu'a-t-il répondu?

CÉCILE.

Lui ? qu'il n'avoit rien à dire,
, pour toute défense, il nous devoit suffire
oir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
ne sur ces témoins on pouvoit prononcer.

ÉLISABETH.

d'orgueil ! Quoi ! tout prêt à voir lancer la foudre,
noindre repentir il ne peut se résoudre ?
mis à ma vengeance, il brave mon pouvoir ?
e...

CÉCILE.

Sa fierté ne se peut concevoir:
ût dit, à le voir plein de sa propre estime,
ses juges étoient coupables de son crime,
u'ils craignoient de lui, dans ce pas hasardeux,
u'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux:

ÉLISABETH.

ndant il faudra que cet orgueil s'abaisse:
it, il voit l'état où son crime le laisse;
lus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CÉCILE.

oup si rigoureux ne l'a point étonné.
me alors on conserve une inutile audace,
voulu le réduire à vous demander grace.
ne m'a-t-il point dit ! J'en rougis, et me tais.

ÉLISABETH.

quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
oi tantôt, sans peine, il l'auroit obtenue:
is encor pour lui de bonté prévenue;
oyois à regret qu'il voulût me forcer
uhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer,
bras, lent à punir, suspendoit la tempête:
pousse à l'éclat, il paiera de sa tête.
nez bien ordre à tout. Pour empêcher sa mort,
euple qui la craint peut faire quelque effort;
n *est fait aimer: prévenez* ces alarmes;

Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes
N'oubliez rien; allez.

CÉCILE.

Vous connoissez ma foi.
Je réponds des mutins, reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Enfin, perfide, enfin ta perte est résolue;
C'en est fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignois les effets;
Plus de grace, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportoit une indigne victoire,
Je l'étouffe: il est temps d'avoir soin de ma gloire;
Il est temps que mon cœur, justement irrité,
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi! de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice:
J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, et je le souffrirai?
Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine
Tu le veux, pour te plaire il faut paroître reine,
Et reprendre l'orgueil que j'osois oublier
Pour permettre à l'amour de te justifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompt
Vous avez consenti qu'on ait jugé le comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas:
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ÉLISABETH.

Il ne mourra pas, lui? Non, crois-moi, tu t'abuse
Tu sais son attentat; est-ce que tu l'excuses,
Et que, de son arrêt blâmant l'indignité,

Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare,
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste, ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie:
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere en vain vous le déguise:
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise;
Et le sanglant éclat qui suivroit ce courroux
Vengeroit vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ÉLISABETH.

Ah! cruelle, pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Est-ce une passion indigne d'une reine?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner?
Que me sert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur, au dedans tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire;
J'ai triomphé par-tout; tout parle de ma gloire:
Et d'un sujet ingrat ma pressante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté!
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te résous-tu, princesse infortunée?
Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire et l'appui de tes jours?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout? Vous pleurez?

ÉLISABETH.

Oui, je pleure,
Et sens bien que s'il meurt il faudra que je meure.

O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.
Une reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes!
Encor s'il étoit sûr que ces pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus;
Que le lâche, pressé du vif remords que donne...
Qu'en penses-tu? dis-moi. Le plus hardi s'étonne;
L'image de la mort, dont l'appareil est prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence;
Que, sûr que mes bontés passent ses attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir; mais, s'il ne le fait pas?
Le comte est fier, madame.

ÉLISABETH.

Ah! tu me désespères.
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'état par ma chûte en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublierai le passé:
Mais, quand tout attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, et tremble à m'y résoudre,
Si, me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser?
Sauvons-le malgré lui; parle, et fais qu'il te croie;
Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie;
Et, ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi:
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus foible remords sa grace est toute prête:
Et si, pour l'ébranler, il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin;
Laisse, laisse ma gloire, et dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même,
Qu'il m'a, s'il veut finir mes déplorables jours,

ı'à souffrir que des siens on arrête le cours.
esse, prie, offre tout pour fléchir son courage.
ıfin, si pour ta reine un vrai zele t'engage,
r crainte, par amour, par pitié de mon sort,
ɔtiens qu'il se pardonne, et l'arrache à la mort:
empêchant de périr, tu m'auras bien servie.
ne te dis plus rien, il y va de ma vie:
ɔ perds point de temps, cours, et me laisse écouter
que pour sa défense un ami vient tenter.

SCENE III.

ÉLISABETH, SALSBURY.

SALSBURY.

adame, pardonnez à ma douleur extrême,
, paroissant ici pour un autre moi-même,
emblant, saisi d'effroi pour vous, pour vos états,
ɔse vous conjurer de ne vous perdre pas.
n'examine point quel peut être le crime;
ais si l'arrêt donné vous semble légitime,
ous le paroîtra-t-il quand vous daignerez voir
ır un funeste coup quelle tête il fait choir?
est ce fameux héros dont cent fois la victoire
ır les plus grands exploits a consacré la gloire,
ont par-tout le destin fut si noble et si beau,
u'on livre entre les mains d'un infâme bourreau.
près qu'à sa valeur que chacun idolâtre
univers avec pompe a servi de théâtre,
ɔurrez-vous consentir qu'un échafaud dressé
ontre à tous de quel prix il est récompensé?
uand je viens vous marquer son mérite et sa peine,
e n'est point seulement l'amitié qui m'amene;
'est l'état désolé, c'est votre cour en pleurs,
ui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.
ɔ sais *qu'en sa conduite* il eut quelque imprudence;

Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis
Estimé de sa reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les s
De ceux qui de sa mort se rendent les complices
Songez que la clémence a toujours eu ses droits
Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zele,
J'aime à vous voir ami généreux et fidele,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt:
Je sens ainsi que vous une douleur extrême;
Mais je dois à l'état encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait:
Prête à tout oublier s'il m'avouoit son crime,
On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime;
Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage:
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute; il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite, sans doute, une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa reine:
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie;
Mais, pour être trop fier, vous a-t-il moins servie?
Vous a-t-il moins montré dans cent et cent combats
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras!
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire,
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui

pardon qu'à genoux je demande pour lui :
ngez que, si jamais il vous fut nécessaire,
qu'il a déja fait, il peut encor le faire ;
que nos ennemis, tremblants, désespérés,
ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ÉLISABETH.

le perds à regret : mais enfin je suis reine ;
st sujet, coupable, et digne de sa peine.
rrêt est prononcé, comte ; et tout l'univers
sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.
and sa seule fierté, dont vous blâmez l'audace,
auroit fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace,
par là de la mort il a pu s'affranchir,
daignant de le faire, est-ce à moi de fléchir ?
-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire
l'impuissants éclats réduise ma colere,
qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir
e j'ai connu son crime, et n'osai le punir ?

SALSBURY.

parle de révolte et de ligues secretes ;
is, madame, on se sert de lettres contrefaites :
témoins, par Cécile ouis, examinés,
t témoins que peut-être on aura subornés.
comte les récuse ; et quand je les soupçonne...

ÉLISABETH.

comte est condamné ; si son arrêt l'étonne,
a pour l'affoiblir quelque chose à tenter,
'il rentre en son devoir, on pourra l'écouter.
ez. Mon juste orgueil, que son audace irrite,
t faire grace encor ; faites qu'il la mérite.

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

nez, *venez, duchesse*, et plaignez mes ennuis.

Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis,
Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable
Lui-même contre moi ne soit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur et si noble et si grand,
Ne le devois-tu pas former indifférent?
Falloit-il qu'un ingrat, aussi fier que sa reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine?
Ou, si tu résolvois de m'en laisser trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr?
Si ce funeste arrêt n'ébranle point le comte,
Je ne puis éviter ou ma perte ou ma honte:
Je péris par sa mort; et, le voulant sauver,
Le lâche impunément aura su me braver.
Que je suis malheureuse!

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre
Quand on hait la rigueur et qu'on s'y voit contraindre:
Mais si le comte osoit, tout condamné qu'il est,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourroit...

ÉLISABETH.

Non; je veux qu'il fléchisse;
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cede.

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas;
Que, voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts...

ÉLISABETH.

Ah! j'en sais un moyen infaillible.
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;
C'est le plus grand des maux; peut-être j'en mourrai:
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés!

O mon cœur, est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand ; mais je connois le comte;
Il voudra...

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte;
Je le sais : mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolk; c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat, qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolk vainement alarmée,
Vous la punîtes trop ; il ne l'a point aimée :
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas
Qui surprirent son cœur que je n'attaquois pas.
Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre,
Confuse de ses vœux j'eus beau lui résister,
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter :
Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame,
Que le temps vous rendroit favorable à sa flamme;
Et, quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût sans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna cet amour téméraire;
Mais si mon intérêt le força de se taire,
Son cœur, dont la contrainte irritoit les desirs,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardents soupirs.
Par moi qui l'usurpai vous en fûtes bannie;
Je vous nuisis, madame, et je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner,

On demanda ma main, je la voulus donner.
Eloigné de la cour, il sut cette nouvelle :
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait suivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival;
Il venoit l'empêcher, et c'est ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin, madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
Qui m'arrachant à lui vous a rendu justice;
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous
Contre un si cher coupable un peu moins de courroux.

ÉLISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave; et, contraire à moi-même
Je vous assurerois, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée et de me voir souffrir?
Non, il faut qu'il périsse, et que je sois vengée;
Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée:
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit;
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire;
Et la raison d'état, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel! vous pourriez vous immoler ce vie?

Je ne me repens point de vous avoir servie ;
Mais, hélas ! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à sa reine, et rejeter sa foi ?
Tout parloit, m'assuroit de son amour extrême ;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même ?

ÉLISABETH.

Moins que vous ; pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se seroit conservé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen. Mais enfin je ne suis point aimée !
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout !
Et, dans ce désespoir, qui peut tout ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah ! faites-lui paroître un cœur plus magnanime.
Ma sévere vertu lui doit-elle être un crime ?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir
Vous le fait-elle voir plus digne de périr ?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confesse : et, quoique je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin
Que de ne souffrir pas, dans cette ardeur fatale,
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale !
Ah ! que de la vertu les charmes sont puissants !
Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt, vous craignez, et je tremble
Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble ;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer.
Un prix bien inégal nous en paiera la peine ;
Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine :
Mais n'importe, il vivra, son crime est pardonné ;
Je m'oppose à sa mort. Mais l'arrêt est donné,
L'Angleterre *le sait*, la terre tout entiere

D'une juste surprise en fera la matiere.
Ma gloire, dont toujours il s'est rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace ; obtenez-le de lui.
Vous avez sur son cœur une entiere puissance ;
Allez : pour le soumettre usez de violence.
Sauvez-le, sauvez-moi : dans le trouble où je suis,
M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE D'ESSEX.

Je dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amene;
Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglants
Dans son triste appareil approcher à pas lents...

LE COMTE D'ESSEX.

Je ne le cele point, je croyois que la reine
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le palais sans peur d'être arrêté,
J'en faisois pour ma vie un lieu de sûreté.
Non qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
Je voie avec regret qu'on l'ose satisfaire;
Mais, pour verser ce sang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire;
Elle veut l'oublier; j'ai regret à sa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le ciel m'en est témoin, jamais sujet fidele
N'eut pour sa souveraine un cœur si plein de zele.
Je l'ai fait éclater en cent et cent combats;

On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fièrement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable:
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable;
Et toute autre, oubliant un si léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la reine;
Mais daignez l'adoucir, et sa colère est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous, qui donnez votre arrêt
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime;
Que le crime soit faux, il est connu pour crime;
Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras,
Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous...

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! s'il est vrai quelle songe à sa gloire.
Pour garantir son nom d'une tache trop noire
Il est d'autres moyens où l'équité consent,
Que de se relâcher à perdre un innocent.
On ose m'accuser: que sa colère accable
Des témoins subornés qui me rendent coupable.
Cécile les entend, et les a suscités;
Raleig leur a fourni toutes leurs fausse tés.
Que Raleig, que Cécile, et ceux qui leur ressemblen
Ces infâmes sous qui tous les gens de bien tremblen
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité
Lavent dans leur vil sang leur infidélité:
Alors, en répandant ce sang vraiment coupable,
La reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
Affermissant sa gloire, aura sauvé l'état.

noi, qui maintiens la grandeur souveraine,
des méchants faire tomber la peine!
ne contre moi des écrits contrefaits...
ostérité ne le croira jamais.
ne pourra se mettre en la pensée
qu'on me doit la mémoire effacée
'imposture en pouvoir d'accabler...
ine le voit, et le voit sans trembler:
s l'état n'a rien qui l'inquiete.
e content, puisqu'elle est satisfaite,
t m'ébranler d'un indigne trépas
ûte sa gloire et ne l'étonne pas.

TILNEY.

nne pas! Elle s'en désespere,
re rigueur, condamne sa colere.
re à son esprit le calme qu'elle attend,
prononcer vous conteroit-il tant?

LE COMTE D'ESSEX.

ne de ma mort le coup lui sera rude,
ccusera d'un peu d'ingratitude:
, on le sait, mérité mes malheurs.
nps adoucit les plus vives douleurs:
tes remords si ma perte est suivie,
iroit plus à me laisser la vie.
aincre ce cœur qui lui devient suspect,
crois pour elle avoir que du respect;
pli de l'objet qui s'en est rendu maître,
riminel, je voudrois toujours l'être:
oute, il est mieux qu'en me privant du jour
quoiqu'injuste, éteigne son amour.

TILNEY.

'obtiendrai rien?

LE COMTE D'ESSEX.

Tu redoubles ma peine.

TILNEY.

Mais enfin que dirai-je à la reine?

LE COMTE D'ESSEX.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt;
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et qu'innocent d'ailleurs je tiens cette mort chere
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver: mais encore une fois,
Par ce que vous devez...

LE COMTE D'ESSEX.

Je sais ce que je dois.
Adieu. Puisque ma gloire à ton zele s'oppose,
De mes derniers moments souffre que je dispose;
Il m'en reste assez peu pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans témoins.

SCENE II.

LE COMTE D'ESSEX.

O fortune, ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit?
Un long temps les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, et, pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter;
Cependant aujourd'hui (se peut-il qu'on le croie?)
C'est sur un échafaud que la reine m'envoie!
C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

Hé bien! de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier comte d'Essex, dont la haute fortune

Attiroit de flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoissez-vous?
Des lâches, des méchants victime infortunée,
J'ai bien en un moment changé de destinée!
Tout passe : et qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout passe,
Rien ne change pour vous si vous vous faites grace.
Je viens de voir la reine; et ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit:
Votre seule fierté, qu'elle voudroit abattre,
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous; un mot qui marque un cœur soumis
Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE D'ESSEX.

Quoi! quand leur imposture indignement m'accable,
Pour les justifier je me rendrai coupable?
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence.
C'est votre reine; et quand, pour fléchir son courroux,
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous?

LE COMTE D'ESSEX.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même;
Toujours inébranlable, et dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah! ciel! pouvez-vous croire
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut...

LE COMTE D'ESSEX.

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud ;
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle est, lorsque je meurs, pour une reine ingra
Qui, voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à crain
Sa rigueur me fait grace, et j'ai tort de m'en plai
Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me serviroit cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortu
Pour la seule duchesse il m'auroit été doux
De passer... Mais, hélas! un autre est son époux
Un autre dont l'amour, moins tendre, moins fi
Mais elle doit savoir mon malheur : qu'en dit-el
Me flatté-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié?
Privé de son amour pour moi si plein de charm
Je voudrois bien du moins avoir part à ses larm
Cette austere vertu qui soutient son devoir
Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir :
Cependant, contre moi quoi qu'elle ose entrepre
Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre
Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effo
Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

SALSBURY.

Quoi! ce parfait amour, cette pure tendresse
Qui vous fit si long-temps vivre pour la duches
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit sou
Ne vous arrache point ce dessein de mourir!
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel sacrifice...

LE COMTE D'ESSEX.

Elle m'aima, sans doute;
Et sans la reine, hélas! j'ai lieu de présumer

Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidele
Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle;
Et peut-être mes soins, ma constance, ma foi,
Méritoient les soupirs qu'elle a perdus pour moi.
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre:
Le ciel y met obstacle, elle vit pour un autre;
Un autre a tout le bien que je dus acquérir;
L'hymen le rend heureux; c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! si, pour satisfaire à cette injuste envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la, mais au moins que ce soit en héros;
Allez de votre sang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle;
Cherchez, suivez la gloire, et périssez pour elle.
C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE D'ESSEX.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irois seul défier la mort que je souhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer sans effroi,
Je suis si malheureux qu'elle fuiroit de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remede?
Pourquoi, lâche et timide, arrêtant le courroux...

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, SUITE DE LA DUCHESSE.

SALSBURY.

Venez, venez, madame, on a besoin de vous.
Le comte veut périr; raison, justice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.

Contre son désespoir si vous vous déclarez,
Il cédera sans doute, et vous triompherez.
Désarmez sa fierté, la victoire est facile ;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres secours.

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, SUITE DE LA DUCHESSE.

LE COMTE D'ESSEX.

Quelle gloire, madame, et combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des restes de ma vie,
Puisqu'avant que je meure on me souffre en ce lieu
La douceur de vous voir, et de vous dire adieu!
Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre,
Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait seul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas ;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être,
Trop content si ma mort vous fait assez connoître
Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit en se donnant si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connoîtrai mieux quand, tout à votre gloire,
Dérobant votre tête à vos persécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infâmes flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,
Que, tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'ose vous demander, dans un si juste effroi,
Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, et pour jamais finie!
J'en faisois vanité ; le ciel m'en a punie.

Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE D'ESSEX.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse
En vous les consacrant vous rendit la maîtresse:
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais, dans une disgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je à faire d'un bien qui vous est inutile?
Qu'ai-je à faire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous?
Je l'aimois pour vous seule; et votre hymen funeste
Pour prolonger ma vie en a détruit le reste.
Ah! madame, quel coup! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fière;
Vous m'avez à la mort condamné la première;
Et refusant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel! est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me sois attachée?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, et je sens qu'en ses rudes alarmes
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui, de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs, que peut-être en ce funeste jour
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte,
Enfin, par ces serments tant de fois répétés
De suivre aveuglément toutes mes volontés,

Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la reine vous fait grace;
Sa bonté, qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut...

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! qui vous perd n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si, n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grace:
Mais vivre, et voir sans cesse un rival odieux...
Ah! madame, à ce nom je deviens furieux:
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie! Ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE D'ESSEX.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir;
Vous m'estimeriez moins, si j'osois obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable;
Mais je meurs innocent, et je vivrois coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux
Le triste accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendresses,
A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes foiblesses?
Voyons, voyons, madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi:
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie:
Tout le temps qu'à mes jours il avoit destiné,

C'est vous et mon pays à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne.
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour, peut-être, un jour, il connoîtra sa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER; GARDES, SUITE DE LA DUCHESSE.

LE COMTE D'ESSEX.

Mais, madame, il est temps que je songe à mourir;
On s'avance, et je vois sur ces tristes visages
De ce qu'on veut de moi de pressants témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, madame: il faut,
Pour contenter la reine, aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud! Ah! ciel! quoi! pour toucher votre
âme,
La pitié... Soutiens-moi...

LE COMTE D'ESSEX.

Vous me plaignez, madame!
Veuille le juste ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler et de gloire et de prospérités,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie!
(*à une suivante de la duchesse.*)
Avancez, je vous suis. Prenez soin de ses jours;
L'état où je la laisse a besoin de secours.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUI

SCENE I.

ÉLISABETH, TILN

ÉLISABETH.

L'approche de la mort n'a rien q
Prêt à sentir le coup il demeure intré
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés p
Peut ne s'étonner pas, quand je treml
Ciel !... Mais, en lui parlant, as-tu bie
Et tout ce que je puis, et tout ce qu'il
Sait-il quels durs ennuis mon triste c
Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut inn
Et que, si l'imposture a pu se faire cr
Il aime mieux périr que de trahir sa g

ÉLISABETH.

Aux dépens de la mienne, il veut, le
Montrer que sur sa reine il connoît c
De cent crimes nouveaux fût sa fierté
Il sait que mon amour prendra soin d
Pour vaincre son orgueil prompte à t
Jusque sur l'échafaud je voulois l'env
Pour dernière espérance essayer ce re
Mais la honte est trop forte ; il vaut mi
Que sur moi, sur ma gloire, un change
D'un arrêt mal donné fasse tomber l'a
Cependant, quand pour lui j'agis con
Pour qui le conserver ? pour la duch

TILNEY.

esse?

ÉLISABETH.

Oui; Suffolk fut un nom emprunté
her un amour qui n'a point éclaté.
esse l'aima, mais sans m'être infidele;
ien l'a fait voir: je ne me plains point d'elle.
our l'empêcher que, courant au palais,
à la révolte il poussa ses projets.
l'emportement ne fût pas légitime,
de s'élever n'eut point de part au crime,
idois par lui, dit-on, favorisé
endre suspect d'un accord supposé.
nnemis, l'imposture a ses ruses;
uefois l'envie... Ah! foible, tu l'excuses!
ucun attentat n'auroit noirci sa foi,
oit innocent, peut-il l'être pour toi?
as, n'est-il pas ce sujet téméraire
ant son malheur d'avoir trop su te plaire,
à préférer une honteuse fin
neurs dont ta flamme eût comblé son destin?
trop; puisqu'il aime à périr, qu'il périsse.

SCENE II.

.BETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

e pour le comte, on le mene au supplice.

ÉLISABETH.

lice?

LA DUCHESSE.

Oui, madame; et je crains bien, hélas!
noment ne soit celui de son trépas.

ÉLISABETH, *à Tilney.*

mpêche: cours, vole, et fais qu'on le ramene.
je veux qu'il vive.

SCENE II

ÉLISABETH, LA DU

ÉLISABETH.

Enfin,

Son invincible orgueil te réduit à c
Sans qu'il demande rien, tu veux t
Il vivra, sans qu'il doive à la moind
Ces jours qu'il n'emploiera qu'à te r
Qu'à te faire mieux voir l'indigne a
Où te porte un amour qu'il brave i
Tu n'es plus cette reine autrefois gr
Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, i
Cessez de soupirer, duchesse, je m
Mes bontés de ses jours vous sont
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah ! que j
Que son malheur trop tard n'ait at
Une secrete horreur me le fait pres
J'étois dans la prison, d'où je l'ai v
La douleur, qui des sens m'avoit ô
M'a du temps près de vous fait per
Et ce qui doit sur-tout augmenter
J'ai rencontré Coban à quelques pa
De votre cabinet, quand je me suis

Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte
Qui me pût...

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE.

ÉLISABETH.

Approchez, qu'avez-vous fait du comte?
On le ramène à la mort, m'a-t-on dit?

CÉCILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainsi qu'à vos états;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ÉLISABETH.

Ciel! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de son cruel arrêt.
Moi! l'on osât que, tremblante à souffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne;
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter;
Et, sans que je le signe, on l'ose exécuter!
Je vaine d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête;
S'il arrive trop tard, on paiera de sa tête;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'état,
D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat.

CÉCILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amère;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit nécessaire.

ÉLISABETH.

Qu'elle étoit nécessaire! Ôtez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre.
Le comte par sa mort vous laisse tout à craindre;
Tremblez pour votre sang, si l'on répand le sien.

CÉCILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame ; et quand le temps vous aura fait connoître
Qu'en punissant le comte on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidele...

ÉLISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui, t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise.
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise:
Tu m'en feras raison.

CÉCILE.

Ces violents éclats...

ÉLISABETH.

Va, sors de ma présence, et ne réplique pas.

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Duchesse, on m'a trompée; et mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt sitôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du comte;
Et, pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.
Durs mais trop vains remords! Pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, et croyez votre haine;
Condamnez, détestez ma barbare rigueur:
Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur;
Et mes jaloux transports, favorisant l'envie,
Peut-être encore, hélas! vous coûteront sa vie.

SCENE VI.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Quoi! déja de retour! As-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? est-il exécuté?

TILNEY.

Madame...

ÉLISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'est-ce donc? qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLISABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs.
Ma flamme t'est connue, et tu verses des pleurs!
Auroit-on, quand l'amour veut que le comte obtienne...
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile transport!
C'en sera fait, sans doute?

TILNEY.

Oui, madame.

ÉLISABETH.

Il est mort?
Et tu l'as pu souffrir?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,
J'ai couru; mais par-tout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, madame, ont tout précipité:
Déja ce triste arrêt étoit exécuté;
Et sa perte si dure à votre ame affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ÉLISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout!

Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaignez-vous, éclatez : ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je desire.

LA DUCHESSE.

Je cede à la douleur, je ne puis le celer;
Mais mon cruel devoir me défend de parler;
Et, comme il m'est honteux de montrer par mes larmes
Qu'en vain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous, et pour vous.

SCENE VII.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le comte ne vit plus! O reine, injuste reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran, par le sang affermi...

SCENE VIII.

ÉLISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien! c'en est donc fait! vous n'avez plus d'ami!

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le comte
Le plus grand...

ÉLISABETH.

Je le sais, et le sais à ma honte.
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il falloit tout oser; vous m'eussiez bien servie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté

Mendioit pour ma gloire un peu de sûreté ?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laissé faire, et vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas ! qui l'eût pensé ?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous sont un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussitôt vers vous de tous côtés.

ÉLISABETH.

Ah ! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, et cours vers lui d'un pas précipité.
Au pied de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse ; et, sans que rien l'étonne,
« Quoiqu'à tort, me dit-il, la reine me soupçonne,
« Voyez-la de ma part, et lui faites savoir
« Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
« Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
« Ce n'est point par fierté que j'ai refusé grace.
« Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
« En courant à la mort ce sont eux que je fuis ;
« Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai soufferte,
« C'est de voir que, déja triomphant de ma perte,
« Mes lâches ennemis lui feront éprouver... »
On ne lui donne pas le loisir d'achever :
On veut sur l'échafaud qu'il paroisse. Il y monte,

Comme il se dit sans crime, il y paroît sans honte;
Et, saluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,
Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux; déjà le fer s'apprête;
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée...

ÉLISABETH.

Ah! ne dites plus rien:
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
Fière de tant d'honneurs, c'est par lui que je regne;
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne;
Par lui, par sa valeur, ou tremblants, ou défaits,
Les plus grands potentats m'ont demandé la paix:
Et j'ai pu me résoudre... Ah! remords inutile!
Il meurt, et par toi seule, ô reine trop facile!
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,
De son sang pour l'état répandu tant de fois
Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
Dût sur un échafaud faire verser le reste?
Sur un échafaud, ciel! quelle horreur! quel revers!
Allons, comte; et du moins aux yeux de l'univers
Faisons que d'un infâme et rigoureux supplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
Si le ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
Vous n'aurez pas long-temps à me la reprocher.

FIN DU COMTE D'ESSEX.

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

AVIS.

Cette piece, dont les comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations, est la même que M. Moliere fit jouer en prose peu de temps avant sa mort. Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui voient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste, à l'exception des scenes du troisieme et du cinquieme actes, où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scenes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célebre auteur sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée.

ACTEURS.

Don Louis, pere de don Juan.
Don Juán.
Sganarelle, valet de don Juan.
Don Carlos, frere d'Elvire.
Alonse, ami de don Carlos.
Pierrot, paysan.
M. Dimanche, marchand.
Gusman, domestique d'Elvire,
La Statue du Commàndeur.
La Ramée, valet-de-chambre de don Juan.
La Violette, laquais de don Juan.
Elvire, ayant épousé don Juan.
Thérese, tante de Léonor.
Léonor, demoiselle de campagne.
Pascale, nourrice de Léonor.
Charlotte, paysanne accordée à Pierrot.
Mathurine, autre paysanne.

LE FESTIN DE PIERRE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *prenant du tabac, et en offrant à Gusman.*

Quoi qu'en dise Aristote, et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
Et par les fainéants, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire? on prend la tabatiere;
Soudain à gauche, à droit, par devant, par derriere,
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part sont les très bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse;
C'est dans la médecine un remede nouveau:
Il purge, réjouit, comforte le cerveau;
De toute noire humeur promptement le délivre;
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus cheres amours!...
Mais reprenons un peu notre premier discours.
Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire, ta maîtresse,
Pour don Juan mon maître a pris tant de tendresse
Qu'apprenant son départ l'excès de son ennui

L'a fait mettre en campagne et courir après lui.
Le soin de le chercher est obligeant, sans doute;
C'est aimer fortement : mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

GUSMAN.

Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvais augure?
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur?
Qui d'un départ si prompt...

SGANARELLE.

Je n'en sais point les causes.
Mais, Gusman, à-peu-près je vois le train des choses;
Et sans que don Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Quoi! ton maître feroit cette tache à sa gloire?
Il trahiroit Elvire, et d'un crime si bas...

SGANARELLE.

Il est trop jeune encore : il n'oseroit!

GUSMAN.

Hélas!
Ni d'un si lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de sa qualité...

SGANARELLE.

La raison en est belle!
Sa qualité! C'est là ce qui l'arrêteroit!

GUSMAN.

Tant de vœux...

SGANARELLE.

Rien pour lui n'est trop chaud ni trop froid.
Vœux, serments, sans scrupule il met tout en usage.

GUSMAN.

[redacted]nge-t-il pas à l'hymen qui l'engage?

ait-il le pouvoir rompre?

SGANARELLE.

Eh! mon pauvre Gusman,
ne sais pas encor quel homme est don Juan.

GUSMAN.

est ce que tu dis, le moyen de connoître
tous les scélérats le plus grand, le plus traître?
moyen de penser qu'après tant de serments,
it de transports d'amour, d'ardeur, d'empressements,
protestations des plus passionnées,
larmes, de soupirs, d'assurances données,
it réduit Elvire à sortir du couvent,
enir l'épouser; et tout cela, du vent?

SGANARELLE.

embarrasse peu de pareilles affaires,
ont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires;
i tu connoissois le pélerin, crois-moi,
ferois peu de fond sur le don de sa foi.
n'est pas que je sache avec plus d'assurance
e déjà pour Elvire il soit ce que je pense.
ir un dessein secret en ces lieux appelé,
puis son arrivée il ne m'a point parlé;
s, par précaution, je puis ici te dire
il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire;
e c'est un endurci dans la fange plongé,
chien, un hérétique, un Turc, un enragé;
'il n'a ni foi ni loi; que tout ce qui le tente...

GUSMAN.

oi! le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante?

SGANARELLE.

a! parlez-lui du ciel, il répond d'un souris;
lez-lui de l'enfer, il met le diable au pis;
parcequ'il est jeune, il croit qu'il est en âge
la vertu sied moins que le libertinage.
montrance, reproche, autant de temps perdu.

Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu;
Et, ne refusant rien à madame Nature,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Épicure.
Ainsi ne me dis point sur sa légèreté,
Qu'Elvire par l'hymen se trouve en sûreté.
C'est peu, par bon contrat, qu'il en ait fait sa femme;
Pour en venir à bout, et contenter sa flamme,
Avec elle, au besoin, par ce même contrat,
Il auroit épousé toi, son chien, et son chat.
C'est un piege qu'il tend par-tout à chaque belle:
Paysanne, bourgeoise, et dame, et demoiselle,
Tout le charme; et d'abord, pour leur donner leçon,
Un mariage fait lui semble une chanson.
Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flammes;
Et si je te disois combien il a de femmes,
Tu serois convaincu que ce n'est pas en vain
Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.

GUSMAN.

Quel abominable homme!

SGANARELLE.

Et plus qu'abominable.
Il se moque de tout, ne craint ni dieu, ni diable;
Et je ne doute point, comme il est sans retour,
Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
Il le mérite bien; et s'il te faut tout dire,
Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
J'en ai vu tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

GUSMAN.

Que ne le quittes-tu?

SGANARELLE.

Le quitter! comment faire?
Un grand seigneur méchant est une étrange affaire.
Vois-tu, si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
Jusque dans l'enfer même il viendroit me chercher.

crainte me retient; et, ce qui me désole,
it qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
ier ce qu'on déteste; et, de peur du bâton,
rouver ce qu'il fait, et chanter sur son ton.
rois dans ce palais le voir qui se promene;
t lui. Prends garde, au moins...

GUSMAN.

Ne t'en mets point en peine.

SGANARELLE.

'ai conté sa vie un peu légèrement,
it à toi là-dessus de te taire; autrement...

GUSMAN, *s'en allant.*

crains rien.

SCENE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Avec qui parlois-tu? pourroit-ce être
bon-homme Gusman? J'ai cru le reconnoître.

SGANARELLE.

us avez fort bien cru; c'étoit lui-même.

DON JUAN.

Il vient
mander quelle affaire en ces lieux nous retient?

SGANARELLE.

st un peu surpris de ce que, sans rien dire,
us avez pu sitôt abandonner Elvire.

DON JUAN.

e lui fais-tu penser d'un départ si prompt?

SGANARELLE.

Moi?
n du tout; ce n'est point mon affaire.

DON JUAN.

Mais toi

Qu'en penses-tu?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

DON JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

DON JUAN.

Ma foi! tu crois juste; et mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu, j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût; brune ou blonde, n'importe.

DON JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE.

Eh! monsieur...

DON JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Sans doute, il est aisé de voir
Que vous avez raison, si vous voulez l'avoir;
Mais si, comme on n'est pas bon juge dans sa cause,
Vous ne le vouliez pas, ce seroit autre chose.

DON JUAN.

Hé bien! je te permets de parler librement.

SGANARELLE.

En ce cas, je vous dis très sérieusement
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle
Vous fassiez vanité par-tout d'être infidèle.

DON JUAN.

Quoi! si d'un bel objet je suis d'abord touché,

Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché;
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde!
Le rare et doux plaisir qui se trouve en aimant,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse!
Va, crois-moi, la constance étoit bonne jadis,
Où les leçons d'aimer venoient des Amadis;
Mais à présent on suit des lois plus naturelles;
On aime sans façon tout ce qu'on voit de belles;
Et l'amour qu'en nos cœurs la première a produit
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi, qui ne saurois faire l'inexorable,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable;
Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele,
J'ai des yeux pour une autre aussi bien que pour elle;
Et dès qu'un beau visage à demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups;
Et si j'en avois cent, je les donnerois tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral.

DON JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amants les passions naissantes!
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement:
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages;
A désarmer sa crainte; à voir, de jour en jour,
Par cent petits progrès avancer notre amour;

A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais, quand on a vaincu, la passion expire:
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire;
A l'amour satisfait tout son charme est ôté;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau, par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin, j'aime en amour les exploits différents;
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérants,
Qui, sans cesse courant de victoire en victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol précipité
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté:
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre;
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

Comme vous débitez! Ma foi, je vous admire!
Votre langue...

DON JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire?

SGANARELLE.

A vous dire, moi? J'ai... Mais, que dirois-je? Rien;
Car, quoi que vous disiez, vous le tournez si bien,
Que, sans avoir raison, il semble, à vous entendre,
Qu'on soit, quand vous parlez, obligé de se rendre.
J'avois, pour disputer, des raisons dans l'esprit...
Je veux une autre fois les mettre par écrit:
Avec vous, sans cela, je n'aurois qu'à me taire,
Vous me brouilleriez tout.

DON JUAN.

Tu ne saurois mieux faire.

SGANARELLE.

ais, monsieur, par hasard, me seroit-il permis
e vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
otre genre de vie un tant soit peu fait peine ?

DON JUAN.

e fat! Et quelle vie est-ce donc que je mene ?

SGANARELLE.

ort bonne, assurément; mais enfin... quelquefois...
ır exemple, vous voir marier tous les mois !

DON JUAN.

it-il rien de plus doux, rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

est vrai, je conçois cela fort agréable;
: c'est, si sans péché j'en avois le pouvoir,
n divertissement que je voudrois avoir:
ais sans aucun respect pour les plus saints mysteres...

DON JUAN.

e t'embarrasse point, ce sont là mes affaires.

SGANARELLE.

n doit craindre le ciel; et jamais libertin
'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

DON JUAN.

: hais la remontrance; et, quand on s'y hasarde...

SGANARELLE.

h! ce n'est pas à vous que j'en fais; Dieu m'en garde!
aurois tort de vouloir vous donner des leçons:
. vous vous égarez, vous avez vos raisons;
t quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire,
u moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.
on cela: mais il est certains impertinents,
droits, de fort esprit, hardis, entreprenants,
ui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
es plus justes motifs des plus sages scrupules,
t qui font vanité de ne trembler de rien,
ır l'entêtement seul que cela leur sied bien.
j'avois, par malheur, un tel maître: « Ame crasse,

Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
« Osez-vous bien ainsi braver à tous moments
« Ce que l'enfer pour vous amasse de tourments?
« Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
« Au ciel impunément croit déclarer la guerre!
« Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit!
« C'est bien à vous, (je parle au maître que j'ai dit,)
« A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
« A secouer le joug des plus louables craintes.
« Pour avoir de grands biens, et de la qualité,
« Une perruque blonde, être propre, ajusté,
« Tout en couleur de feu, pensez-vous,... » Prenez garde,
Ce n'est pas vous, au moins, que tout ceci regarde.
« Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
« Contre les vérités dont vous osez douter?
« De moi, votre valet, apprenez, je vous prie,
« Qu'en vain les libertins de tout font raillerie;
« Que le ciel, tôt ou tard, pour leur punition... »

DON JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Çà, voyons: de quoi seroit-il question?

DON JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur mort?

DON JUAN.

Je l'ai si bien tué, chacun le sait.

SGANARELLE.

D'accord,
On ne peut rien de mieux; et s'il osoit s'en plaindre
Il auroit tort: mais...

DON JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Ses parents sont à craindre.

DON JUAN.

Laissons là tes frayeurs, et songeons seulement
A ce qui me peut faire un destin tout charmant.
Celle qui me réduit à soupirer pour elle
Est une fiancée aimable, jeune, belle,
Et conduite en ces lieux, où j'ai suivi ses pas,
Par l'heureux à qui sont destinés tant d'appas.
Je la vis par hasard, et j'eus cet avantage
Dans le temps qu'ils songeoient à faire leur voyage.
Il faut te l'avouer; jamais jusqu'à ce jour
Je n'ai vu deux amants se montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendresse visible,
Me frappant tout-à-coup, rendit le mien sensible;
Et, les voyant céder aux transports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pus souffrir sans un dépit extrême
Qu'ils s'aimassent autant que l'un et l'autre s'aime.
Ce bizarre chagrin alluma mes desirs:
Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir, plus amoureux toujours,
C'est au dernier remede, enfin, que j'ai recours:
Cet époux prétendu, dont le bonheur me blesse,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse;
Sans t'en avoir rien dit, j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tout prêts;
Ils auront une barque où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah! monsieur.

DON JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

C'est là le prendre comme il faut:
Vous faites bien.

DON JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise! Il n'est rien tel que de se satisfaire.
(*à part.*)
La méchante ame!

DON JUAN.

Allons songer à cette affaire:
Voici l'heure à-peu-près où ceux...

SCENE III.

ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

DON JUAN.

Mais qu'est ceci?
Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici?

SGANARELLE.

Savois-je que sitôt vous la verriez paroître?

ELVIRE.

Don Juan voudra-t-il encor me reconnoître?
Et puis-je me flatter que le soin que j'ai pris?...

DON JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire, sans doute, un méchant personnage;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, et l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison

Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous, contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite:
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejetois la voix qui vous rendoit coupable;
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux.
Mais un accueil si froid et si plein de surprise
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me dise;
Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur extrême,
Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, et sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

DON JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle,
J'ai mes raisons, madame; et voilà Sganarelle,
Qui vous dira pourquoi...

SGANARELLE.

Je le dirai? Fort bien.

DON JUAN.

Il sait...

SGANARELLE.

Moi? s'il vous plaît, monsieur, je ne sais rien.

ELVIRE.

Hé bien qu'il parle; il faut souffrir tout pour vous plaire.

DON JUAN.

Allons, parle à madame; il ne faut point se taire.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, monsieur.

ELVIRE, *à Sganarelle.*

Puisqu'on le veut ainsi,
Approchez, et voyons ce mystere éclairci.
Quoi ! tous deux interdits ! Est-ce là pour confondre...

DON JUAN.

Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE.

Je n'ai rien à répondre.

DON JUAN.

Veux-tu parler ? te dis-je.

SGANARELLE.

Hé bien ! allons tout doux.
Madame...

ELVIRE.

Quoi ?

SGANARELLE, *à don Juan.*

Monsieur...

DON JUAN.

Redoute mon courroux.

SGANARELLE.

Madame, un autre monde, avec quelque autre chose,
Comme les conquérants, Alexandre est la cause
Qui nous a fait en hâte, et sans vous dire adieu,
Décamper l'un et l'autre, et venir en ce lieu.
Voilà pour vous, monsieur, tout ce que je puis faire.

ELVIRE.

Vous plaît-il, don Juan, m'éclaircir ce mystere ?

DON JUAN.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser...

ELVIRE.

Ah ! que vous savez peu l'art de vous déguiser !
Pour un homme de cour, qui doit, avec étude,
De feindre, de tromper, avoir pris l'habitude,
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devrois voir.
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ;

Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime;
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante;
Que, si de son secret j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser;
Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre,
Je n'ai qu'à vous quitter, et vous aller attendre;
Que vous me rejoindrez avec l'empressement
Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant;
Et qu'éloigné de moi, l'ardeur qui vous enflamme
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame?
Voilà par où, du moins, vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

DON JUAN.

Madame, puisqu'il faut parler avec franchise,
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.
Je ne vous dirai point que mes empressements
Vous conservent toujours les mêmes sentiments,
Et que, loin de vos yeux, ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence:
Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter;
Non que mon cœur encor, trop touché de vos charmes,
N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame, a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'engage,
Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que, pour vous épouser,
Moi-même trop long-temps j'ai voulu m'abuser;
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre en ma faveur une sainte clôture
Où *par des vœux sacrés* vous aviez entrepris

De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions, un repentir sincere
M'a fait appréhender la céleste colere :
J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé,
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé;
Et que je ne pouvois en éviter les peines,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premieres chaînes.
N'en doutez point : voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, et pourquoi je vous fuis:
Par un frivole amour voudriez-vous, madame,
Combattre les remords qui déchirent mon ame;
Et qu'en vous retenant j'attirasse sur nous
Du ciel toujours vengeur l'implacable courroux ?

ELVIRE.

Ah ! scélérat ! ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans tout ce que j'attends,
Je le connois enfin, lorsqu'il n'en est plus temps.
Mais sache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie;
Et que ce même ciel, dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

SGANARELLE, *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, et que rien ne l'étonne?
(*haut.*)
Monsieur...

DON JUAN.

De fausseté je vois qu'on me soupçonne;
Mais, madame...

ELVIRE.

Il suffit, je t'ai trop écouté;
En ouïr davantage est une lâcheté :
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler;

Tout ce qu'il peut avoir d'ardeur, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi
Punira tôt ou tard ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCENE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il ne dit mot, il rêve; et les yeux sur les siens...
Hélas! si le remords le pouvoit prendre!

DON JUAN.

Viens;
Il est temps d'achever l'amoureuse entreprise
Qui me livre l'objet dont mon ame est éprise.
Suis-moi.

SCENE V.

SGANARELLE.

Le détestable! A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-temps, mon malheur m'asservit!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECONI

SCENE I.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-DINSE, Piarrot, pour les tirer de
Tu t'es là rencontré bian à point.

PIERROT.

Oh ! margu
Sans nous, c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le crois bian.

PIERROT.

Vc
Il ne s'en falloit pas l'épaisseur d'un fêtu,
Tous deux de se nayer eussiont fait la sottis

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'à matin...

PIERROT.

Aga, quien, san
Je te vas tout fin drait conter par le menu
Comme, en n'y pensant pas, le hasard est v
Ils aviont bian besoin d'un œil comme le nô
Qui les vît de tout loin; car c'est moi, com
l'autre,
Qui les ai le premier avisés. Tanquia don,
Sur le bord de la mar bian leu prend que j'é
Où de tarre Gros-Jean me jetoit une motte.
Tout en batifolant; car comm'tu sais, Char
Pour v'nir batifoler, Gros-Jean ne charge q

Et moi, par fouas aussi, je batifole itou.
En batifolant don, j'ai fait l'appercevance
D'un grouillement suglian, sans voir la différence
De c'qui pouvoit grouiller: ça grouilloit à tous coups,
Et, grouillant par secousse, alloit comme envars nous.
J'étas embarrassé; c'n'étoit point stratagême,
Et tout com'je te vois, je voyas ça de même,
Aussi fixiblement; et pis tout d'un coup, quien,
Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rien.
Hé, Gros-Jean, ç'ai-je fait, stanpendant que je sommes
A niaiser parmi nous, je pens'que vlà de zommes
Qui nagiant tout là-bas. Bon, s'm'a-t-i fait, vrament,
T'auras de queuque chat vu le trépassement;
T'as la veu'trouble. Oh bian, ç'ai-je fait, t'as biau dire,
Je n'ai point la veu'trouble, et c'n'est point jeu pour rire.
C'est là de zommes. Point, s'm'a-t-i fait, c'n'en est pas,
Pierrot, t'as la barlue. Oh! j'ai c'que tu voudras,
C'ai-je fait; mais gageons que j'n'ai point la barlue,
Et qu'ça qu'en voit là-bas, ç'ai-je fait, qui remue,
C'est de zommes, vois-tu, qui nageont vars ici.
Gag'que non, s'm'a-t-i fait. Oh, margué, gag'que si.
Dix sous. Oh! s'm'a-t-i fait, je le veux bian, marguienne,
Quien, mets argent su jeu, vlà le mien. Palsanguienne,
Je n'ai fait là-dessus l'étourdi, ni le fou,
J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou,
Quatre piece tapée, et le restant en double:
Jarnigué, je varron si j'avon la veu'trouble,
C'ai-je fait, les boutant... plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin;
Car j'sis hasardeux, moi: qu'en me mette en boutade,
Je vas, sans tant d'raisons, tout à la débandade.
Je savas bian pourtant c'que j'faisa d'en par là,
Queuque gniais! Enfin dou, j'non pas putôt mis, vlà
Que j'voyons tout à plain com'deu zomme à la nage

Nous faision signe; et moi, sans rien dir davantage,
De prendre le zenjeux. Allon, Gros-Jean, allon,
C'ai-je fait, vois-tu pas comme i nous zappelou?
I s'vont nayer. Tant mieux, s'm'a-t-i fait, je m'en
gausse,
I m'aut fait pardre. A don, le tirant pa lé chausse,
J'l'ai si bian sarmoné, qu'à la parfin vars eux
J'avon dans une barque avironné tou deux;
Et pis, cahin, caha, j'on tant fait que je somme
Venus tout contre; et pis j'les avons tiré, comme
Ils aviont quasi bu déja pu que de jeu.
Et pis j'le zon chen nous menés auprès du feu,
Où je l'zon vu tou nuds sécher leu zoupelande;
Et pis, il en est v'nu deux autres de len bande,
Qui s'équian, vois-tu bian, sauvé tout seul; et pis
Mathurine est venue à voir leu bian zabits;
Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotte,
Qu'al avoit du malin dans l'œil; et pis, Charlotte,
V'là tout com'ça s'est fait, pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disois-tu pas qu'glien avoit un, Piarrot,
Qu'étoit bian pu mieux fait que tretous?

PIERROT.

C'est le maître.
Queuque bian gros monsieu, dé pu gros qui puisse être;
Car i n'a que du dor par ilà, par ici;
Et ceux qui le sarvont sont dé monsieus aussi.
Stanpendant, si je n'eume été là, palsanguenne,
Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Jamais, marguienne,
Tout gros monsieu qu'il est, il n'en fût revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi, dis, Piarrot, est-il encor tout nu?

PIERROT.

Nannain : tou devant nou, qui le regardion faire;
I l'avon rabillé. Monguieu, combian d'affaire!
J'n'avois vu s'habiller jamais de courtisans,
Ni leu zangingorniaux : je me pardrois dedans.
Pour le zy faire entré, comme n'en lé halotte!
J'étas tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte,
Quand i sont zabillés y vou zan tout à point
De grands chéveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu tête, et pis vlà tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemise, qu'à voir j'étas tout étourdi,
Ant dé manche, où tou deux j'entrerions tout brandi.
En deglieu d'haut de chausse, ils ant sartaine histoire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire,
Si j'avas tout l'argent dé lisets de dessu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an sauroit voir pu.
Ils n'aut jusqu'au colet qui n'va point en d'arriere,
Et qui leu pen devant, bâti d'une maniere
Que je n'te l'saurois dire, et si j'l'ai vu de près.
Il ant au bout dé bras d'autres petits colets,
Aveu des passements faits de dentale blanche,
Qui, veniant par le bout, faison le tour dé manche.

CHARLOTTE.

I faut que j'aille voir, Piarrot.

PIERROT.

Oh! si te plaît,
J'ai queuq'chose à te dire.

CHARLOTTE.

Hé bian, dis qu'esque c'est.

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, i faut qu'aveu toi, com's'dit l'autre,
Je débonde mon cœur; il iroit trop du nôtre,
Quand je somme pour être à nou deux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas.

CHARLOTTE.

Quement? Qu'esqu'iglia dou

PIERROT.

Iglia que franchement tu me chagraigne l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient?

PIERROT.

Tatigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aimes pas.

CHARLOTTE.

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT.

Non, c'n'est qu'ça; stanpandant c'est bian assez. Vian ç

CHARLOTTE.

Mongieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la même chose.

PIERROT.

Si j'te la dis toujou, c'est toi qu'en est la cause;
Et si tu me faisois queuque fouas autrement,
J'te diras autre chose.

CHARLOTTE.

Appren-moi donc quement
Tu voudrois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh! je veux que tu m'aim

CHARLOTTE.

Esque je n't'aime pas?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même
Que si j'n'avion point fait no zacordaille; et si
J'n'ai rien à me r'procher là-dessus, Dieu marci.
Das qui passe un marcier, tout aussitôt j't'ajette
Lé pu jolis lacets qui soient dans sa banette.
Pour t'aller dénicher dé marle, j'ne sai zoù,
Tou les jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fais jouer pour toi lé vieilleu zà ta fête,
Et tout ça, contre un mur c'est me cogné la tête.

I'n'y gagne rien. Vois-tu? ç'a n'est ni biau ni bon,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nou zaimon.

CHARLOTTE.

Mon guieu, je t'aime aussi; de quoi te mettre en peine?

PIERROT.

Oui, tu m'aimes, mais c'est d'une belle dégnaine.

CHARLOTTE.

Qu'es don qu'tu veux qu'en fasse?

PIERROT.

Oh! je veux que tout haut
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J't'aime aussi comme i faut; pourquoi don qu'tu t'étonne?

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est; et toujou zau parsonne,
Quand c'est tout d'bon qu'on aime, en leu fait en passant
Mil'p'tite singerie. Hé, sis-je un innocent?
Margué, je n'veux que voir com'la grosse Thomasse
Fait au jeune Robain; al'n'tien jamais en place,
Tant al'n'est assotée; et dès qu'al'voit passer,
Al'n'attend point qui vienne, al's'en court l'agacer,
Li jett'son chapiau bas, et toujou, sans reproche,
Li fait exprès quenqu'niche, ou baille une taloche:
Et darrainment encor que su zun escabiau
Il regardoit danser, al's'en fut biau et biau
Li tirer de dessous, et l'mit à la renvarse.
Jarni. vlà c'qu'c'est qu'aimer; mais, margué, l'en me barse,
Quand dret comme un piquet j'voi qu'tu viens te parcher.
Tu n'me dis jamais mot, et j'ai biau tentincher,
En glieu de m'fair'présent d'un'bonne égratignure,
De m'bailler queuque coup, ou d'voir par avanture
Si j'sis point chatonilleux, tu te grates les doigts;

Et t'es là toujou, comme une vrai souche d'bois.
T'es trop fraide, vois-tu : ventregué, ça me choque.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur, Piarrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moques
Quand l'en aime les gens, l'en en baille toujou
Queuq' petit'signifiance.

CHARLOTTE.

Oh ! cherche donc par où
Stu penses qu'à t'aimer queuque autre soit pu prompte,
Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bien, vlà pas mon compte
Tatigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi
M'viens-tu tarabuster toujou l'esprit?

PIERROT.

Dis-moi,
Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasses paroître
Un peu d'amiquié?

CHARLOTTE.

Va, ça m'viendra peut-être.
Ne me presse point tant, et laisse faire.

PIERROT.

Hé bien,
Touche donc là, Charlotte, et d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Hé bien, quien

PIERROT.

Promets que tu tâchera za m'aimer davantage.

SCENE II.

CHARLOTTE, PIERROT, DON JUAN, SGANARELLE.

CHARLOTTE.

Est-ce là ce monsieu?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qu'il eût été nayé! Qu'il est genti!

PIERROT.

Je vas
Boire chopeine, agieu, je ne tarderai pas.

SCENE III.

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

DON JUAN.

Il n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle;
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renversant notre barque, a trompé mon espoir.
Si par là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console.
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui dans l'occasion ne m'échappera pas.
Déja par cent douceurs j'ai jeté dans son ame
Des dispositions à bien traiter ma flamme:
On se plaît à m'entendre, et je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-temps à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! *monsieur, je frémis* à vous entendre dire.

Quoi! des bras de la mort, quand le ciel nous retire,
Au lieu de mériter, par quelque amendement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment:
Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui deja tant de fois... Paix, coquin que vous êtes:
Monsieur sait ce qu'il fait; et vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

DON JUAN.

Ah! que vois-je auprès de nous?

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

DON JUAN.

Tourne les yeux, Sganarelle, et condamne
La surprise où me met cette autre paysanne.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant?
Celle-ci vaut bien l'autre, et mieux.

SGANARELLE.

Assurément.

DON JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE.

Autre piece nouvelle.

DON JUAN.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des cieux?

CHARLOTTE.

Hé, monsieu...

DON JUAN.

Il n'est point un plus joli visage.

CHARLOTTE.

Monsieu...

DON JUAN.

Demeurez-vous, ma belle, en ce village?

CHARLOTTE.

Oui, monsieu.

DON JUAN.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte, à vous servir,
Si j'en étois capable.

DON JUAN.

Ah! je me sens ravir.
Qu'elle est belle! et qu'au cœur sa vue est dangereuse!
Pour moi...

CHARLOTTE.

Vous me rendez, monsieu, toute honteuse.

DON JUAN.

Honteuse d'ouir dire ici vos vérités?
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés?
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que sa taille est mignonne!
Haussez un peu la tête. Ah! l'aimable personne!
Cette bouche, ces yeux!... ouvrez-les tout-à-fait.
Qu'ils sont beaux! Et vos dents! il n'est rien si parfait.
Ces levres ont sur-tout un vermeil que j'admire.
J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieu, cela vous plaît à dire;
Et je ne sais si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN.

Me railler de vous? Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'ivoire,
Sganarelle: peut-on...

CHARLOTTE.

Fi, monsieu, al est noire
Tout comme je n'sais quoi.

DON JUAN.

Laissez-la-moi baiser.

CHARLOTTE.

C'est trop d'honneur pour moi; j'n'os'rois vous refuser;

Mais si j'eus su tout ça devant votre arrivée,
Exprès aveu du son je m'la serois lavée.

DON JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée?

CHARLOTTE.

Oh! non pas;
Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas:
Il se nomme Piarrot: c'est ma tante Phlipotte
Qui nous fait marier.

DON JUAN.

Quoi! vous, belle Charlotte,
D'un simple paysan être la femme? non:
Il vous faut autre chose; et je crois tout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village
Pour rompre cet injuste et honteux mariage;
Car enfin je vous aime, et, malgré les jaloux,
Pourvu que je vous plaise, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai; mais, quoi?
Vos beautés, tout d'un coup, ont triomphé de moi;
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart d'heure,
Qu'on aimeroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Oui?

DON JUAN.

Je meure
S'il est rien de plus vrai.

CHARLOTTE.

Monsieu, je voudrois bien
Que ça fût tout com'ça; car vous ne m'dites rien
Qui ne m'fasse assé zaise, et j'aurois bian envie
De n'vous mécroire point; mais j'ai toute ma vie
Entendu dire à ceux qui savon bien c'que c'est,
Qu'i n'est point de monsieu qui ne soit toujou prêt
A tromper queuque fille, à moins qu'al n'y regarde.

DON JUAN.

Suis-je de ces gens-là? non, Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

DON JUAN.

Le temps vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Aussi je n'voudrois pas me laisser abuser,
Voyez-vou: si j'sis pauvre, et native au village,
J'ai d'l'honneur, tout autant qu'on en ait à mon âge;
Et, pour tout l'or du monde, on n'me pourroit tenter,
Si j'pensois qu'en m'aimant l'en me l'voulût ôter.

DON JUAN.

Je voudrois vous l'ôter, moi? ce soupçon m'offense.
Croyez que pour cela j'ai trop de conscience;
Et que, si vos appas m'ont su d'abord charmer,
Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'ame
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme:
J'en donne ma parole; et pour vous, au besoin,
L'homme que vous voyez en sera le témoin.

CHARLOTTE.

Vous m'vouriez épouser, moi?

DON JUAN.

Cela vous étonne?
Demandez au témoin que mon amour vous donne:
Il me connoît.

SGANARELLE.

Très fort. Ne craignez rien: allez,
Il vous épousera cent fois, si vous voulez:
J'en réponds.

DON JUAN.

Hé bien donc! pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme?

CHARLOTTE.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot

Pour qu'al en fût contente : al aime bien Piarrot.

DON JUAN.

Je dirai ce qu'il faut, et m'en rendrai le maître.
Touchez là seulement, pour me faire connoître
Que de votre côté vous voulez bien de moi.

CHARLOTTE.

J'n'en veux que trop ; mais vous?

DON JUAN.

Je vous donne ma foi,
Et deux petits baisers vont vous servir de gage...

SCENE IV.

DON JUAN, CHARLOTTE, PIERROT, *dans le fond;* SGANARELLE.

CHARLOTTE.

Oh, monsieu ! attendez qu'j'ons fait le mariage;
Après ça, voyez-vous, je vous baiserai tant
Que vous n'erez qu'à dire.

DON JUAN.

Ah ! me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main?

CHARLOTTE.

Pourquoi faire?

DON JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt...

PIERROT, *s'approchant.*

Tout doucement, monsieu, tenez-vous, s'il vous plaît;
Vous pourriez, v's'échauffant, gagner la purésie.

DON JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il?

PIERROT.

Oh ! jarnie,

J'vous dis qu'ou vous tegnai, et qu'i n'est pas besoin
Qu'ou vegniais courtisé nos femmes de si loin.

DON JUAN, *le poussant.*

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Margué! je n'nou zémouvon guere
Pour cé pousseu de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot, laisse-le faire.

PIERROT.

Quement? que j'l'laisse faire? et je ne l'veux pas, moi.

DON JUAN.

Ah!

PIERROT.

Parc'qu'il est monsieu, i s'en viendra, je croi,
Caresser à not' barbe ici nos zaccordées.
Pargué! j'en sis d'avis, que j'vou l'zayon gardées.
Allez-v's'en caresser lé vôtres.

DON JUAN, *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé?

PIERROT.

Eh! margué,
N'vous avisé pas trop de m'frapper: jarnigué!
Ventregué! tatigué! voyez un peu la chance
D'venir battre les gens! c'n'est pas la récompense
D'vous être allé tantôt sauvé d'être nayé.
J'vous devions laisser boire. Il est bien employé.

CHARLOTTE.

Va, ne te fâche point, Piarrot.

PIERROT.

Oh, palsanguienne!
I m'plaît de me fâcher; et t'es une vilaine
D'endurer qu'en t'cageole.

CHARLOTTE.

Il me veut épouser,
Et tu n'te devrois pas si fort colériser.

C'n'est pas c'qu'tu penses, da.

PIERROT.

Jarni, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rian, Piarrot, tu n'm'as pas encor prise.
Stu m'aimes comme i faut, s'ras-tu pas tout joyeux
De m'voir madame?

PIERROT.

Non, j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever, qu'non pas qu'un autre t'eût. Marguènne...

CHARLOTTE.

Laiss'moi que je la sois, et n'te mets point en peine:
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais,
Du beurre...

PIERROT.

Palsanguié! je gnien porterai jamais
Quand tu m'en f'rais payer deux fois autant. Acoute:
C'est donc com'ça q'tu fais? si j'en eusse eu queuq' doute
Je m's'ras bien empêché de le tirer de gliau,
Et j' gli aurois baillé putôt un chinfreneau
D'un bon cou d'aviron sur la tête.

DON JUAN.

Hé?

PIERROT, *s'éloignant.*

Parsonne
N'me fait peur.

DON JUAN.

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne.

PIERROT, *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi.

DON JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en avon bien vu d'autre.

DON JUAN.

Houais!

SGANARELLE.

Monsieur, laissez là
auvre diable: à quoi peut servir de le battre?
s voyez bien qu'il est obstiné comme quatre.
mon pauvre garçon, va-t'en, retire-toi,
e lui dis plus rien.

PIERROT.

Et j'li veux dire, moi.

JUAN, *donnant un soufflet à Sganarelle, oyant le donner à Pierrot, qui se baisse.*
je vous apprendrai...

SGANARELLE.

Peste soit du maroufle!

DON JUAN.

à ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuq'vent qui souffle,
m'en vas à ta tante en lâcher quatre mots;
se faire.

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

ON JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

DON JUAN.

A la fin il nous laisse en repos,
e puis à la joie abandonner mon ame.
: de ravissements quand vous serez ma femme!
t-il un bonheur égal au mien?

SCENE VI.

CHARLOTTE, DON JUAN, MATHURINE, SGANARELLE.

SGANARELLE, *voyant Mathurine.*

Ah! ah!

Voici l'autre.

MATHURINE.

Monsieu, qu'es-don q'ou faites là?
Esq'ou parlez d'amour à Charlotte?

DON JUAN, *à Mathurine.*

Au contraire;
C'est qu'elle m'aime; et moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déja vous possédez mon cœur.

CHARLOTTE.

Qu'es-donc que vou veut là Mathurine?

DON JUAN, *à Charlotte.*

Elle a peur
Que je ne vous épouse; et je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi! Charlotte, es' pour rire?

DON JUAN, *à Mathurine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien :
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien
D'empêcher que monsieu...

DON JUAN, *à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh! je n'empêche rien; il m'a déja...

DON JUAN, *à Charlotte.*

Je gage

vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

nsois pas...

DON JUAN, *à Mathurine.*

Gageons qu'elle dira de moi
urai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

'nez un peu trop tard.

CHARLOTTE

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame!
ıoi me disputer?

CHARLOTTE.

Pisq'monsieu me veut bien.

MATHURINE.

ıoi qu'i veut putôt.

CHARLOTTE.

Oh! pourtant j'n'en crois rien.

MATHURINE.

ru la premiere, et m'l'a dit: qu'i réponde.

CHARLOTTE.

vu la premiere, il m'a vu la seconde,
ent épouser.

MATHURINE.

Bon!..

DON JUAN, *à Mathurine.*

Hé! que vous ai-je dit?

MATHURINE.

ıoi qu'il épous'ra. Voyez le bel esprit!

DON JUAN, *à Charlotte.*

pas deviné? La folle! je l'admire.

CHARLOTTE.

vons pas raison, le v'là qu'est pour le dire:
notre querelle.

MATHURINE.

Oui, pisqui sait squ'en est,
Qu'i nous juge.

CHARLOTTE.

Monsieu, jugé nous, si vous plaît:
Laqueule est parmi nous...

MATHURINE.

Gageon q'c'est moi qu'il aime
Vou zallez voir.

CHARLOTTE.

Tant mieux: vou zallez voir vou-même

MATHURINE.

Dites.

CHARLOTTE.

Parlez.

DON JUAN.

Comment? est-ce pour vous moquer
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage;
J'en demeure d'accord: en faut il davantage?
Et chacune de vous, dans un débat si prompt,
Ne sait-elle pas bien comme les choses vont?
Celle à qui je me suis engagé doit peut craindre
Ce que, pour l'étonner, l'autre s'obstine à feindre
Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi hait les discours frivoles;
J'ai promis des effets, laissons là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.
(*à Mathurine.*)
Laissez-la se flatter, je n'adore que vous.
(*à Charlotte.*)
Ne la détrompez point, je serai votre époux.

(*à Mathurine.*)

n'est charmes si vifs que n'effacent les vôtres.

(*à Charlotte.*)

uand on a vu vos yeux, on n'en peut souffrir d'autres.
ne affaire me presse, et je cours l'achever;
dieu: dans un moment je viens vous retrouver.

SCENE VII.

MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

CHARLOTTE.

'es moi qui li plaît mieux, au moins.

MATHURINE.

Pourtant je pense
ue je l'épouseron.

SGANARELLE.

Je plains votre innocence,
auvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
ous-mêmes vous jetez dans la gueule du loup!
royez-moi toutes deux, ne soyez pas si promptes
vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
ongez à vos oisons, c'est le plus assuré.

SCENE VIII.

DON JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

DON JUAN, *dans le fond du théâtre.*

'où vient que Sganarelle est ici demeuré?

SGANARELLE.

on maître n'est qu'un fourbe, et tout ce qu'il débite
idaise; il ne promet que pour aller plus vite.
arlant de mariage, il cherche à vous tromper.

Il en épouse autant qu'il en peut attraper ;
Et...

(*Appercevant don Juan qui l'écoute.*)

Cela n'est pas vrai : si l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on se plaît à médire ;
Que mon maître n'est fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention,
Qu'il n'abuse personne, et que s'il dit qu'il aime...
Ah ! tenez, le voilà ; sachez-le de lui-même.

DON JUAN, *à Sganarelle.*

Oui !

SGANARELLE.

Le monde est si plein, monsieur, de médisans,
Que, comme on parle mal sur-tout des courtisans,
Je leur faisois entendre à toutes deux, pour cause,
Que, si quelqu'un de vous leur disoit quelque chose,
Il falloit n'en rien croire ; et que de suborneur...

DON JUAN.

Sganarelle !...

SGANARELLE.

Oui, mon maître est un homme d'honneur ;
Je le garantis tel.

DON JUAN.

Hon !

SGANARELLE.

Ce seront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE IX.

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE, *à don Juan.*

Je viens vous avertir, monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, sauvons-nous.

DON JUAN, *à la Ramée.*

n'est-ce?

LA RAMÉE.

Dans un moment doivent ici descendre
onze hommes à cheval commandés pour vous
prendre;
s ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit.
ngez à vous.

SCENE X.

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, MATHURINE.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit?
'irons-nous promptement, monsieur.

DON JUAN.

Adieu, les belles;
elle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE, *s'en allant.*

'est à moi qu'il promet, Charlotte.

CHARLOTTE, *s'en allant.*

Oh! c'est à moi.

SCENE XI.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

l faut céder: la force est une étrange loi.
Viens; pour ne risquer rien, usons de stratagème;
'u prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, monsieur?

DON JUAN.

Oui, toi-même

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. Comment! sous vos habits,
M'aller faire tuer!

DON JUAN.

Tu mets la chose au pis.
Mais dis-moi, lâche, dis, quand cela devroit être,
N'est-on pas glorieux de mourir pour son maître?

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire.

SCENE XII.

SGANARELLE.

O ciel! fais qu'aujourd'hui
Sganarelle, en fuyant, ne soit pas pris pour lui.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DON JUAN, SGANARELLE, *habillé en médecin.*

SGANARELLE.

Avouez qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un et l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu me cacher sous le vôtre;
J'en regardois le risque avec quelque souci;
Tout franc, il me choquoit.

DON JUAN.

Te voilà bien ainsi.
Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage?

SGANARELLE.

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage:
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir,
Mais, monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir?
Il me fait saluer des gens que je rencontre,
Et passer pour docteur par-tout où je me montre:
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

DON JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater.
Déja six paysans, autant de paysannes,

Accoutumés sans doute à parler à des ânes,
M'ont, sur différents maux, demandé mon avis.

DON JUAN.

Et qu'as-tu répondu?

SGANARELLE.

Moi?

DON JUAN.

Tu t'es trouvé pris.

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte
J'ai soutenu l'honneur, et raisonné de sorte
Que, sur mon ordonnance, aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

DON JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances?

SGANARELLE.

Ma foi! j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, *et cetera*,
Tout par drachme; et le mal aille comme il pourra,
Que m'importe?

DON JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hasard, (car enfin, quelquefois, que sait-on?)
Mes malades venoient à guérir?

DON JUAN.

Pourquoi non?
Les autres médecins, que les sages méprisent,
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous disent?
Et, pour quelques grands mots que nous n'entendons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as?
Crois-moi, tu peux comme eux quoi qu'on s'en persuade,

Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art
Ce qu'avec la nature aura fait le hasard...

SGANARELLE.

Oh! jusqu'où vous poussez votre humeur libertine!
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

DON JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi!
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi!
La casse, le séné, ni le vin émétique...

DON JUAN.

La peste soit le fou!

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique,
Monsieur. Songez-vous bien quel bruit, depuis un temps,
Fait le vin émétique?

DON JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par-tout ont vaincu les scrupules:
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules:
Et, sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vu des effets si surprenants...

DON JUAN.

En quoi?

SGANARELLE.

Tout peut être nié, si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien;
Il avoit mis à bout la médecine.

DON JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique : il en prend pour leur plaire
Soudain...

DON JUAN.

Le grand miracle ! il réchappe ?

SGANARELLE.

Au contrai
Il en meurt.

DON JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ! depuis six jours il ne pouvoit mourir ;
Et, dès qu'il en a pris, le voilà qui trépasse ;
Vit-on jamais remede avoir plus d'efficace ?

DON JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;
Et si, sur certains points où je voudrois vous mettr
La dispute...

DON JUAN.

Une fois je veux te la permettre.

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira,
La seule faculté s'en scandalisera :
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.
Que croyez-vous ?

DON JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je cro

SGANARELLE.

Bon ; parlons doucement et sans nous échauffer.
Le ciel...

DON JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est fort bien dit. L'enfe

DON JUAN.

Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire
De vous expliquer mieux; votre réponse est claire.
Malheur si l'esprit fort s'y trouvoit oublié!
Voilà ce que vous sert d'avoir étudié;
Temps perdu. Quant à moi, personne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris: je sais à peine lire,
Et j'ai de l'ignorance à fond; mais, franchement,
Avec mon petit sens, mon petit jugement,
Je vois, je comprends mieux ce que je dois comprendre,
Que vos livres jamais ne pourroient me l'apprendre.
Ce monde où je me trouve, et ce soleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit?
Se sont-ils faits tout seuls? Cette masse de pierre
Qui s'éleve en rochers, ces arbres, cette terre,
Ce ciel planté là-haut; est-ce que tout cela
S'est bâti de soi-même? Et vous, seriez-vous là
Sans votre pere, à qui le sien fut nécessaire
Pour devenir le vôtre? Ainsi, de pere en pere,
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait,
Ce premier? Et dans l'homme, ouvrage si parfait,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre, cette ame,
Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh! dame,
Parlez à votre tour, comme les autres font;
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taisez exprès, et c'est belle malice.

DON JUAN.

Ton raisonnement charme, et j'attends qu'il finisse.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est, monsieur, quoi qu'il en soit,
Que l'homme est admirable en tout, et qu'on y voit
Certains ingrédients que, plus on les contemple,
Moins on peut expliquer... D'où vient que... Par exemple,

N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en la tête, là, j'aie un je ne sais quoi,
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les causes,
Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sais quoi fait mouvoir dans mon corps?

SCENE II.

LÉONOR, *dans le fond;* DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *continuant.*

Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entiere;
Aller à droite, à gauche, en avant, en arriere...

DON JUAN, *appercevant Léonor dans le fond du théâtre.*

Ah! Sganarelle, vois. Peut-on, sans s'étonner...

SGANARELLE.

Voilà ce qu'il vous faut, monsieur, pour raisonner.
Vous n'êtes point muet, en voyant une belle.

DON JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment!

DON JUAN.

Que cherche-t-elle?

SGANARELLE.

Vous devriez déja l'être allé demander.

DON JUAN, *à Léonor.*

Quel bien plus grand le ciel pouvoit-il m'accorder?
Présenter à mes yeux, dans un lieu si sauvage,
La plus belle personne...

LÉONOR.

Oh! point, monsieur.

DON JUAN.

Je gage
.e vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE, *bas, à don Juan.*

st comme il vous les faut.

LÉONOR.

Quatorze ans? Je les eus
dernier de juillet.

SGANARELLE, *à part.*

O ma pauvre innocente!

DON JUAN.

ıis que cherchiez-vous là?

LÉONOR.

Des herbes pour ma tante!
:st pour faire un remede; elle en prend très-souvent.

DON JUAN.

ut-elle consulter un homme fort savant?
›nsieur est médecin.

LÉONOR.

Ce seroit là sa joie.

SGANARELLE, *d'un ton grave.*

ı son mal lui tient-il? est-ce à la rate, au foie?

LÉONOR.

us des arbres assise, elle prend l'air là-bas;
lons le savoir d'elle.

DON JUAN.

Hé! ne nous pressons pas.
(*à Sganarelle.*)
ı'elle est propre à causer une flamme amoureuse!

LÉONOR.

faudra que je sois pourtant religieuse.

DON JUAN.

ı! quel meurtre! Et d'où vient? Est-ce que vous avez
ınt de vocation...

LÉONOR.

Pas trop: mais vous savez

Qu'on menace une fille ; et qu'il faut, sans murmure...

DON JUAN.

C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.

Et puis, ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

DON JUAN.

Vous?
Elle se moque; allez, faites choix d'un époux.
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde.
Monsieur le médecin s'y connoit ; et je veux
Que lui-même...

SGANARELLE, *lui tâtant le pouls.*

Voyons. Le cas n'est point douteux,
Mariez-vous; il faut vous mettre deux ensemble,
Sinon il vous viendra mal-encombre.

LÉONOR.

Ah! je tremble.
Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.

Un mal
Qui consume en six mois l'humide radical,
Mal terrible, astringent, vaporeux.

LÉONOR.

Je suis morte.

SGANARELLE.

Mal, sur-tout, qui s'augmente au couvent.

LÉONOR.

Il n'importe.
On ne laissera pas de m'y mettre.

DON JUAN.

Et pourquoi?

LÉONOR.

A cause de ma sœur qu'on aime plus que moi:
On la mariera mieux, quand on n'aura plus qu'elle.

DON JUAN.

)us êtes pour cela trop aimable et trop belle.
)n, je ne puis souffrir cet excès de rigueur;
, dès demain, pour faire enrager votre sœur,
veux vous épouser: en serez-vous contente?

LÉONOR.

i! mon dieu! n'allez pas en rien dire à ma tante.
tôt que du couvent elle voit que je ris,
ux soufflets me sont sûrs; et ce seroit bien pis
vous alliez pour moi parler de mariage.

DON JUAN.

i bien! marions-nous en secret: je m'engage,
ilisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
: ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE.

Et par un bon contrat;
: n'est point à demi que monsieur fait les choses.

DON JUAN.

ıvois, pour fuir l'hymen, d'assez pressantes causes;
ais, pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
voir qu'à la menace on ajoute les coups,
est un acte inhumain, dont je me rends coupable
je ne vous épouse.

SGANARELLE.

Il est fort charitable:
oyez! se marier, pour vous ôter l'ennui
'être religieuse! Attendez tout de lui.

LÉONOR.

j'osois m'assurer...

SGANARELLE.

C'est une bagatelle,
ue ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
a si loin qu'il est prêt, pour faire treve aux coups,
'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LÉONOR.

h! qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante....

Mais moi, suis-je assez belle...

DON JUAN.

Ah ciel! toute charmante.
Quelle douceur pour moi de vivre sous vos lois!
Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix,
J'en suis trop convaincu; je vous connois à peine,
Et tout-à-coup je cede à l'amour qui m'entraîne.

LÉONOR.

Je voudrois qu'il fût vrai; car ma tante, et la peur
Que me fait le couvent...

DON JUAN.

Ah! connoissez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable.
Vous fasse le serment le plus épouvantable?
Que le ciel...

LÉONOR.

Je vous crois, ne jurez point.

DON JUAN.

Hé bien?

LÉONOR.

Mais, pour nous marier sans que l'on en sût rien,
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire?

DON JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage; et, quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

SGANARELLE.

En effet,
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LÉONOR.

Oh! ma tante et ma sœur seroit bien en colere;
Car j'aurai, pour ma part, plus de vingt mille écus:
Bien des gens me l'ont dit.

DON JUAN.

Vous me rendez confus.
Pe[illegible]ce soit votre bien qui m'engage?

Ce sont les agréments de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux; enfin, soyez à moi,
Et je renonce au reste.

SGANARELLE.

Il est de bonne foi.
Vos écus sont pour lui des beautés peu touchantes.

LÉONOR.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, et qui m'a toujours dit,
Que, si quelqu'un m'aimoit...

DON JUAN.

C'est avoir de l'esprit.

LÉONOR.

Elle enverroit chercher de bon cœur le notaire.
Si nous allions chez elle?

DON JUAN.

Hé bien! il le faut faire.
Me voilà prêt, allons.

LÉONOR.

Mais quoi! seule avec vous?

DON JUAN.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule à faire, après la foi promise?

LÉONOR.

Pas trop, mais j'ai toujours...

DON JUAN.

Vous verrez ma franchise.

LÉONOR.

Du moins...

SCENE III.

THÉRESE, LÉONOR, DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Par où faut-il vous mener?

LÉONOR.

Par ici.
Mais quel malheur!

DON JUAN.

Comment?

LÉONOR.

Ma tante que voici...

DON JUAN, *à part.*

Le fâcheux contre-temps! qui diable nous l'amene?

SGANARELLE, *à part.*

Ma foi! c'en étoit fait sans cela.

DON JUAN.

Quelle peine!

LÉONOR.

Sans rien dire venez m'attendre ici ce soir;
Je m'y rendrai.

THÉRÈSE, *à Léonor.*

Vraiment! j'aime assez à vous voir,
Impudente! il vous faut parler avec des hommes!

SGANARELLE, *à Thérese.*

Vous ne savez pas bien, madame, qui nous sommes.

LÉONOR.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin?
Ce monsieur-là m'a dit qu'il étoit médecin;
Et je lui demandois si, pour guérir votre asthme,
Il ne savoit pas...

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplasme,
Qui, posé lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussitôt la respiration.

THÉRÈSE.

Hé! mon dieu! là-dessus j'ai vu les plus habiles;
Leurs remedes me sont remedes inutiles.

SGANARELLE.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins.

Mais pour moi, qui vais droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux; et je voudrois, madame,
Que votre asthme vous tint du haut jusques au bas;
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

THÉRÈSE,

Hélas! que vous feriez une admirable cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté, qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie;
En huit jours je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, et... Regardez, le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asthmatique.

THÉRÈSE.

Son teint est frais, sans doute, et d'un vif éclatant.

SGANARELLE.

Çà, voyons votre pouls. Il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THÉRÈSE.

Quelquefois...

SGANARELLE.

Votre langue. Elle n'est pas tant sotte.
En dessous, levez-la. L'asthme y paroît marqué.
Ah! si mon cataplasme étoit vîte appliqué...

THÉRÈSE.

Où donc l'applique-t-on?

SGANARELLE, *lui parlant avec action, pour l'empêcher de voir que don Juan entretient tout bas Léonor.*

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asthme est le plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté,

Car, selon que d'abord la chaleur restringente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit:
Or, est-il que le chaud ne vient jamais du froid;
Par conséquent, sitôt que dans une famille
Vous voyez que le mal prend cours...

THÉRÈSE, *à Léonor.*

Petite fille,
Passez de ce côté.

SGANARELLE, *continuant.*

Ne différez jamais.

DON JUAN, *bas, à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir?

LÉONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.
En quel lieu faites-vous ici votre demeure?

THÉRÈSE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatière.*

Dans trois heures d'ici,
Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci;
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne:
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THÉRÈSE.

Venez: vous faites seul mon espoir le plus doux.
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Ça, ma tante,

SCENE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous, monsieur ?

DON JUAN.

La rencontre est plaisante !

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour amuser la tante, étalé de grands mots.

DON JUAN.

Où diable as-tu péché ce jargon ?

SGANARELLE.

Laissez faire ;
J'ai servi quelque temps chez un apothicaire :
S'il faut jaser encor, je suis médecin né.
Mais, ce tabac en poudre à la vieille donné ?

DON JUAN.

Sa nièce est fort aimable, et doit ici se rendre,
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi ! monsieur, vous l'y viendrez attendre ?

DON JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et de là, vous, l'épouseur banal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial ?

DON JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma flamme !

SGANARELLE.

Quel diable de métier ! toujours femme sur femme ?

DON JUAN.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras ;
Les femmes n'en font point.

SGANARELLE.

Je ne vous comprends pas;
Mille gens, dont je vois par-tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, et vous en prenez trente!

DON JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder;
Le grand nombre, en ce cas, pourroit m'incommoder.

SGANARELLE.

Pourquoi? Vous en feriez un serrail. Mais je tremble!
Quel cliquetis, monsieur! Ah!

DON JUAN.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul! Il faut le secourir.

SCENE V.

SGANARELLE.

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir?
S'aller faire échiner, sans qu'il soit nécessaire!
Quels grands coups il alonge! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher;
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCENE VI.

DON CARLOS, DON JUAN.

DON CARLOS.

Ces voleurs, par leur fuite, ont fait assez connoître
Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
Si je respire encor, je ne doive mes jours:
Ainsi, monsieur, souffrez que, pour vous rendre grace...

DON JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place;

Et prendre ce parti contre leur lâcheté
Etoit plutôt devoir que générosité.
Mais, d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite?

DON CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma suite;
Ils m'ont rencontré seul, et mon cheval tué
A leur infâme audace a fort contribué.
Sans vous, j'étois perdu.

DON JUAN.

Vous allez à la ville?

DON CARLOS.

Non; certains intérêts...

DON JUAN.

Vous peut-on être utile?

DON CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur, très sensible pour moi,
M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

DON JUAN.

Je suis à vous; souffrez que je vous accompagne.
Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
Quel outrage reçu...

DON CARLOS.

Ce n'est plus un secret;
Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
Une sœur, qu'au couvent j'avois fait élever,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un don Juan Giron est l'auteur de l'injure:
Il a pris cette route; au moins on m'en assure,
Et je viens l'y chercher, sur ce que j'en ai su.

DON JUAN.

Et le connoissez-vous?

DON CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu;
Mais j'amene avec moi des gens qui le connoissent.

Et par ses actions, telles qu'elles paro
Je crois, sans passion, qu'il peut être

DON JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes

DON CARLOS.

Après un tel aveu, j'aurois tort d'en
Mais lorsque mon honneur à la venge
Malgré cette amitié, j'ose espérer de

DON JUAN.

Je sais ce que se doit un si juste cour
Et, pour vous épargner des peines in
Quels que soient vos desseins, je les
Si d'aimer don Juan je ne puis m'emp
C'est sans avoir servi jamais à le cach
D'un enlèvement fait avecque trop d'
Vous demandez raison, il faut qu'il v

DON CARLOS.

Et comment me la faire?

DON JUAN.

Il est homm
Vous pouvez là-dessus consulter vot
Pour se battre avec vous, quand vous a
Le lieu, l'heure et le jour, il viendra
Vous répondre de lui, c'est vous en d

DON CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs
Mais je vous avouerai que, vous deva
Je ne puis, sans douleur, vous voir d

SCENE VII.

)ON CARLOS, DON JUAN, ALONSE.

ALONSE, *à un valet.*

is boire nos chevaux, et que l'on nous attende.
r où donc... Mais, ô ciel! que ma surprise est grande!

DON CARLOS, *à Alonse.*

où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

)ilà votre ennemi, celui que vous cherchez.
)n Juan.

DON CARLOS.

Don Juan!

DON JUAN.

Oui, je renonce à feindre;
avantage du nombre est peu pour m'y contraindre.
suis ce don Juan, dont le trépas juré...

ALONSE, *à don Carlos.*

)ulez-vous?...

DON CARLOS.

Arrêtez. M'étant seul égaré,
:s lâches m'ont surpris, et je lui dois la vie,
ui, par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
)n Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
ue je vous rends le bien que j'ai reçu de vous:
:gez par là du reste; et si de mon offense,
)ur payer un bienfait, je suspens la vengeance,
'oyez que ce délai ne fera qu'augmenter
: vif ressentiment que j'ai fait éclater.
ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
)us preniez le parti que vous avez à prendre:
)ur m'acquitter vers vous, je veux bien vous laisser,
noi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
ır l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,

Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire:
Il en est de sanglants, il en est de plus doux:
Voyez-les, consultez; le choix dépend de vous.
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace,
Qu'il faut que mon affront par don Juan s'efface,
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoi, monsieur!

DON CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il?..

DON CARLOS.

Notre querelle
Se doit vider ailleurs.

SCENE VIII.

DON JUAN.

Hola, ho! Sganarelle?

SCENE IX.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *derriere le théâtre.*

Qui va là?

DON JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout-à-l'heure. Ah! c'est vous!

DON JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te sauves des coups!

SGANARELLE.

J'étois allé, monsieur, ici près, d'où j'arrive:

Cet habit est, je crois, de vertu purgative;
Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

DON JUAN.

Effronté!
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie;
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

DON JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer?

SGANARELLE.

Non.

DON JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere? Tout de bon?

DON JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble;
Il paroit honnête homme.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur...

DON JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différents,
Tu sais pour le secret les détours que je prends:
A ne point éclater, toutes je les engage;
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, et tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, monsieur, être pendu.

DON JUAN.

Maraud!

SGANARELLE.

Je vous entends, il seroit plus honnête,
Pour mieux vous ennoblir, qu'on vous coupât la tête;
Mais c'est toujours mourir.

DON JUAN, *voyant un tombeau, sur lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau
Vois-je paroître ici?

SGANARELLE.

Bon! et c'est le tombeau
Où votre commandeur, qui pour lui le fit faire,
Grace à vous, gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

DON JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité?
Laissons-le là, monsieur; aussi bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

DON JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir;
Et, s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah! que ce marbre est beau! Ne lui déplaise,
Il s'est là, pour un mort, logé fort à son aise.

DON JUAN.

J'admire cette aveugle et sotte vanité.
Un homme, en son vivant, se sera contenté
D'un bâtiment fort simple; et le visionnaire
En veut un tout pompeux, quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, et comme il tient sa main?

DON JUAN.

Parbleu! le voilà bien en empereur romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite;
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

DON JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir,
Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

DON JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere est nouvelle!
Un mort! Vous moquez-vous?

DON JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, monsieur, a perdu l'appétit.

DON JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je dise?

DON JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise:
Mais mon maître le veut. Monsieur le commandeur,
Don Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régal. Y viendrez-vous?

(*La statue baisse la tête, et Sganarelle, tombant sur les genoux, s'écrie:*)

A l'aide!

DON JUAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu? Dis donc.

SGANARELLE.

Je suis mort, sans remède.

La statue... DON JUAN.

Hé bien! quoi? Que veux-tu dire?

SGANARELLE.

Elle!

La statue... DON JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas?

SGANARELLE.

Je parle, et je vous dis, monsieur, que la statue...

DON JUAN.

Encor?

SGANARELLE.

Sa tête...

DON JUAN.

Hé bien!

SGANARELLE.

Vers moi s'est abattue.

Elle m'a fait... DON JUAN.

Coquin!

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai,

Vous pouvez lui parler, pour en faire l'essai.

Peut-être... DON JUAN.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en rie;

Viens être convaincu de ta poltronnerie,

Prends garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi?

Je t'attends à dîner.

(*La statue baisse encore la tête.*)

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi!

Voilà mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.

Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

DON JUAN, *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Sortons; je vous promets,
Quand j'en serai dehors, de n'y rentrer jamais.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Cesse de raisonner sur une bagatelle :
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle;
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
La vue en est troublée . et je tiens ridicule...

SGANARELLE.

Quoi ! là-dessus encor vous êtes incrédule ?
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vu, vous le démentez ? Là,
Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que, pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

DON JUAN.

Ecoute. S'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,
Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde.
M'entends-tu ? dis.

SGANARELLE.

Fort bien, monsieur, le mieux du monde.
Vous vous expliquez net; c'est là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours, qu'on ne sait ce que c'est;
Mais vous, en quatre mots vous vous faites entendre,

lites tout; rien n'est si facile à comprendre.

DON JUAN.

me fasse dîner le plutôt qu'on pourra.

ge.

SCENE II.

JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

SGANARELLE, *à La Violette.*

Va savoir quand monsieur dînera,

le.

SCENE III.

JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

DON JUAN.

Que veut-on?

LA VIOLETTE.

C'est monsieur votre pere.

SCENE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

ue cette visite étoit peu nécessaire!

contes de nouveau me vient-il débiter?

a de temps à perdre!

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCENE V.

N LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

ésence vous choque, et je vois que sans peine

pourriez vous passer d'un pere qui vous gêne.

Tous deux, à dire vrai, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon;
Et, si vous êtes las d'ouïr mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.
Ah! que d'aveuglement! quand, raisonnant en fous,
Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous;
Quand, sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,
Nos imprudents desirs ne le laissent pas faire;
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir!
La naissance d'un fils fut ma plus forte envie,
Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie,
Et ce fils que j'obtiens est fléau rigoureux
De ces jours que par lui je croyois rendre heureux.
Dé quel œil, dites-moi, pensez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui seuls font votre joie;
Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions;
Ce long enchaînement de méchantes affaires,
Où du prince pour vous les graces nécessaires
Ont épuisé déja tout ce qu'auprès de lui
Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui?
Ah, fils! indigne fils! quelle est votre bassesse,
D'avoir de vos aïeux démenti la noblesse;
D'avoir osé ternir, par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme!
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
Si ce titre ne peut vous être contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
Quand vos dérèglements l'y rendent méprisable?
Non, non, de nos aïeux on a beau faire cas,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
Aussi ne pouvons-nous avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.

L'éclat que leur conduite a répandu sur nous
Des mêmes sentiments nous doit rendre jaloux;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
D'être à les imiter attachés, prompts, ardents,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendants.
Ainsi de ces héros, que nos histoires louent,
Vous descendez en vain, lorsqu'ils vous désavouent,
Et que ce qu'ils ont fait et d'illustre et de grand
N'a pu de votre cœur leur être un sûr garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en compte,
L'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre honte;
Et c'est comme un flambeau qui, devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu doit en être l'arbitre;
Qu'il n'est point de grands noms, qui sans elle
obscurcis...

DON JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

DON LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent. J'ai beau dire!
Ma remontrance est vaine, et tu n'en fais que rire.
C'est trop: si jusqu'ici, dans mon cœur, malgré moi,
La tendresse de pere a combattu pour toi,
Je l'étouffe; aussi bien il est temps que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race;
Et, qu'arrêtant le cours de tes dérèglements,
Je prévienne du ciel les justes châtiments:
J'en mourrai; mais je dois mon bras à sa colere.

SCENE VI.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Mourez quand vous voudrez, il ne m'importe guere.

Ah! que sur ce jargon, qu'à toute heure j'entends,
Les pères sont heureux qui vivent trop long-temps!

SGANARELLE.

Monsieur...

DON JUAN.

Quelle sottise à moi, quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

DON JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Eh!...

DON JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, sans doute.

Vous avez très grand tort de l'prendre ainsi
Avec tant de douceur et tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sotte harangue,
Vous lui devriez apprendre à mieux régler sa langue.
A-t-on jamais rien vu de plus impertinent?
Un père contre un fils faire l'entreprenant!
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une louable vie!
Le faire souvenir qu'étant d'un noble sang
Il ne devroit rien faire indigne de son rang;
Les beaux enseignements! C'est bien ce quand
Un homme tel que vous, qui sait comme il fa
De votre patience on se doit étonner;
Pour moi, je vous l'aurois envoyé promener

SCENE VII.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VI

LA VIOLETTE.

Votre marchand est là, monsieur.

DON JUAN.

Qui?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme...

isieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste! un créancier assomme.

uoi s'avise-t-il d'être si diligent

nir chez les gens demander de l'argent?

ne lui disois-tu que monsieur dîne en ville?

LA VIOLETTE.

ment oui! c'est un homme à croire bien facile.

gré ce que j'ai dit, il a voulu s'asseoir

ledans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien! jusques au soir

il y demeure.

DON JUAN.

Non, fais qu'il entre, au contraire.

SCENE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

ıe tarderai pas long-temps à m'en défaire.

sque des créanciers cherchent à nous parler,

rouve qu'il est mal de se faire celer.

rs visites ayant une fort juste cause,

s faut, tout au moins, payer de quelque chose;

sans leur rien donner, je ne manque jamais

s faire de moi retourner satisfaits.

Ah! que sur ce jargon, qu'à toute h
Les peres sont fâcheux qui vivent tro

SGANARELLE.

Monsieur...

DON JUAN.

Quelle sottise à moi, qu

SGANARELLE.

Vous avez tort.

DON JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Eh!...

DON JUAN.

J'ai tort

SGANARELLE.

Vous avez très grand tort de l'avoir
Avec tant de douceur et tant d'honn
Le chassant au milieu de sa sotte ha
Vous lui deviez apprendre à mieux r
A-t-on jamais rien vu de plus impert
Un pere contre un fils faire l'entrepr
Lui venir dire au nez que l'honneur
A mener dans le monde une louable
Le faire souvenir qu'étant d'un nobl
Il ne devroit rien faire indigne de so
Les beaux enseignements! C'est bien
Un homme tel que vous, qui sait com
De votre patience on se doit étonner
Pour moi, je vous l'aurois envoyé p

SCENE VII.

DON JUAN, SGANARELLE, L

LA VIOLETTE.

Votre marchand est là, monsieur.

DON JUAN.

Debout! Que je l'endure!
Non, vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure...

DON JUAN.

Apportez. Je vous aime, et je vous vois d'un œil...
Otez-moi ce pliant, et donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, monsieur, de...

DON JUAN.

Je le dis encore,
Au point que je vous aime, et que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah! monsieur!

DON JUAN.

Je le veux.
Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire...

DON JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à dire.
J'étois...

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

DON JUAN.

Non, si vous n'êtes là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE, *s'asseyant dans un fauteuil.*

C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême...

DON JUAN.

rbleu, monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
ous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mois,
ue je n'avois pas fait. Je suis...

DON JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, monsieur....

DON JUAN.

Et madame Dimanche
Comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Assez bien, Dieu merci.
Je viens vous...

DON JUAN.

Du ménage elle a tout le souci.
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.
J'étois...

DON JUAN.

Elle a bien lieu d'avoir l'ame contente
Que ses enfants sont beaux! La petite Louise
Hé?

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, monsieur, de la mais
Je...

DON JUAN.

Rien n'est si joli!

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

DON JUAN.

Que je l'aime !
Et le petit Colin, est-il encor de même ?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour ?

M. DIMANCHE.

Oui, monsieur; on en est étourdi tout le jour.
Je venois...

DON JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire ?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire,
Mord-il toujours les gens aux jambes ?

M. DIMANCHE.

A ravir.
C'est pis que ce n'étoit; nous n'en saurions chevir :
Et quand il ne voit pas notre petite fille...

DON JUAN.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh ! je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

DON JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah !

DON JUAN.

Mais, sans raillerie,
M'aimez-vous un peu ? Là.

M. DIMANCHE.

Très humble serviteur.

DON JUAN.

Parbleu, je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je...

DON JUAN.

Parbleu, monsieur Dimanche, avouez-le vous-même
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mo
Que je n'avois pas fait. Je suis...

DON JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, monsieur....

DON JUAN.

Et madame Dimanche
Comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Assez bien, Dieu merci.
Je viens vous...

DON JUAN.

Du ménage elle a tout le souci.
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.
J'étois...

DON JUAN.

Elle a bien lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses enfants sont beaux! La petite Louison,
Hé?

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, monsieur, de la maison.
Je...

DON JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

DON JUAN.

Que je l'aime !

tit Colin, est-il encor de même ?

ujours grand bruit avecque son tambour ?

M. DIMANCHE.

nsieur; on en est étourdi tout le jour.

is...

DON JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire ?

le petit chien, pour ne pouvoir se taire,

toujours les gens aux jambes ?

M. DIMANCHE.

A ravir.

s que ce n'étoit; nous n'en saurions chevir :

d il ne voit pas notre petite fille...

DON JUAN.

ds tant d'intérêt en toute la famille,

doit peu s'étonner si je m'informe ainsi

l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh ! je vous compte aussi

eux qui nous font...

DON JUAN.

Allons donc, je vous prie,

z, monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah !

DON JUAN.

Mais, sans raillerie,

z-vous un peu ? Là.

M. DIMANCHE.

Très humble serviteur.

DON JUAN.

i, je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

ne rendez confus. Je...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus, que je ne sais comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment!
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre!
Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur tendre;
Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nazarde, ou des coups de bâton!
Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle.
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien;
Vous en dût-il vingt mille, il vous les paieroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi, pour votre compte...

SGANARELLE.

Fi, parler de cela! N'avez-vous point de honte?

M. DIMANCHE.

Comment?

SGANARELLE.

Ne sais-je pas que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Si vous...

SGANARELLE.

Allez, monsieur Dimanche, on vous attend chez vous

M. DIMANCHE.

Mais, mon argent?

SGANARELLE.

Hé bien! je dois: qui doit s'obli

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE.

Ah!

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE.

Bon.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi!

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE.

Fi! vous dis-je.

SCENE XI.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

en voilà défaits.

DON JUAN.

Et fort civilement.

lieu de s'en plaindre?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment?

DON JUAN.

e pas...

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes, qu'ils les boivent.

aux gens comme vous à payer ce qu'ils doivent?

DON JUAN.

i sache si bientôt le dîner sera prêt.

SCENE XII.

ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Quoi! vous encor, madame! En deux mots, s'il vous plaît;
J'ai hâte.

ELVIRE.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte,
Vous craignez ma douleur; mais perdez cette crainte.
Je ne viens point ici pleine de ce courroux
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen une autre vous possede:
On m'a tout éclairci; c'est un mal sans remede;
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les lois je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser
Sur vos serments trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie;
Et que, ne vous pouvant conserver pour *époux*,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.
Non, qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame,
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme:
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré;
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
Un feu purgé de tout, une sainte tendresse,
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah!

DON JUAN.

Tu pleures, je croi.
cœur est attendri.

SGANARELLE.

Monsieur, pardonnez-moi.

ELVIRE.

t ce parfait amour qui m'engage à vous dire
u'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire,
iel, dont la bonté cherche à vous secourir,
à choir dans l'abyme où je vous vois courir.
, Don Juan, je sais par quel amas de crimes
peines, qu'il résout, lui semblent légitimes;
viens de sa part vous dire que pour vous
émence a fait place à son juste courroux;
, las de vous attendre, il tient la foudre prête,
, depuis si long-temps, menace votre tête;
l est encore en vous, par un prompt repentir,
rouver les moyens de vous en garantir;
ue, pour éviter un malheur si funeste,
our, ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

SGANARELLE.

sieur!

ELVIRE.

Pour moi, qui sors de mon aveuglement,
'ai plus pour la terre aucun attachement:
etraite est conclue; et c'est là que sans cesse
larmes tâcheront d'effacer ma foiblesse.
ruse si je puis, par son austérité,
nir le pardon de ma crédulité!
dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
rois, je vous l'avoue, une douleur extrême,
un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment
nes plus tendres vœux donner l'empressement
int, pour un revers aux méchants redoutable,

Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

SGANARELLE.

Monsieur, encore un coup...

ELVIRE.

De grace, accordez-moi
Ce que doit mériter l'état où je me voi.
Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes :
Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes ;
Et, si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
Au crime, en ma faveur, daignez vous arracher,
Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

SGANARELLE.

La pauvre femme!

ELVIRE.

Enfin, si le faux nom d'époux
M'a fait tout oublier pour vivre tout à vous ;
Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à *ménager*.

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable.
Examinez la peine infaillible au coupable ;
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi.
C'est à ce but qu'il faut que tous vos desirs tendent.
Et ce que de nouveau mes larmes vous demandent.
Si ces larmes sont peu, j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais vous put intéresser.
Après cette priere, adieu, je me retire.
Songez à vous : c'est tout ce que j'avois à dire.

DON JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,

Madame; avecque moi demeurez quelques jours:
Peut-être, en me parlant, vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous, n'étant point votre femme!
Je vous ai découvert de grandes vérités,
Don Juan; craignez tout, si vous n'en profitez.

SCENE XIII.

DON JUAN, SGANARELLE, SUITE.

SGANARELLE.

La laisser partir, sans...!

DON JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable...

DON JUAN.

Vite, à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien!

DON JUAN.

Pourquoi me regarder?
Va, va, je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi! n'en riez point; rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

DON JUAN.

C'est ce que je veux faire.
Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, et puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins l'ordinaire langage;
Mais la mort...

DON JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

Qu'on serve. Ah! bon, monsieur, courage!
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.

(*Il prend un morceau dans un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.*)

DON JUAN.

Quelle enflure est-ce là? Parle, dis, qu'as-tu?

SGANARELLE.

Rien.

DON JUAN.

Attends, montre. Sa joue est toute contrefaite:
C'est une fluxion; qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon! Vite: il faut le secourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il est mûr. Ah! coquin que vous êtes,
Vous osez donc... . . . . .

SGANARELLE.

Ma foi, sans chercher de défaites,
Je voulois voir, monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût: le dernier
L'étoit en diable; aussi vous n'en mangeâtes guere.

DON JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.
Fais-toi donner un siege, et mange avecque moi;
Aussi bien, cela fait, j'aurai besoin de toi.
Mets-toi là.

SGANARELLE, *prenant un siege.*

Volontiers, j'y tiendrai bien ma place.

DON JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content : de votre grace,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner ; ainsi
J'ai l'appétit, monsieur, bien ouvert, Dieu merci.

DON JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim, je mange comme trente.
Tâtez-moi de cela, la sauce est excellente.
Si j'avois ce chapon, je le menerois loin.
(*à la Violette, qui lui veut donner une assiette blanche.*)
Tout doux, petit compere, il n'en est pas besoin ;
Rengainez. Vertubleu ! pour lever les assiettes,
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.
Et vous, monsieur Picard, treve de compliment,
Je n'ai point encor soif.

DON JUAN.

Va, dine posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

DON JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, monsieur ; laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...

SCENE XIV.

DON JUAN, SGANARELLE, LA STATUE DU COMMANDEUR, SUITE.

LA STATUE DU COMMANDEUR, *en dehors, frappe à la porte.*

SCENE XV.

DON JUAN, SGANARELLE, SUITE.

SGANARELLE.

Qui diable frappe ainsi?

DON JUAN, *à un laquais.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.
(*Il va, ouvre la porte, et revient précipitamment en donnant les signes du plus grand effroi.*
Ah, monsieur!

DON JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrê

SGANARELLE, *baissant la tête.*

C'est le...

DON JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Je suis mort.

DON JUAN.

Veux-tu pas t'expliqu

SGANARELLE.

Du faiseur de... tantôt vous pensiez vous moquer
Avancez, il est là; c'est lui qui vous demande.

DON JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende.

DON JUAN.

Quoi! d'un rien ton courage est si tôt abattu!

SGANARELLE.

Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCENE XVI.

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE, suite.

DON JUAN, *à sa suite.* (*au commandeur.*)
Une chaise, un couvert. Je te suis redevable
(*à Sganarelle.*)
D'être si ponctuel. Viens te remettre à table.

SGANARELLE.
J'ai mangé comme un chancre, et je n'ai plus de faim.

DON JUAN, *au commandeur.*
Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zele.
A boire. A ta santé, Commandeur. Sganarelle,
Je te la porte : allons, qu'on lui donne du vin.
Bois.

SGANARELLE.
Je ne bois jamais quand il est si matin.

DON JUAN.
Chante; le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.
Je suis trop enrhumé.

LA STATUE.
Laisse-le s'en défendre.
C'en est assez, je suis content de ton repas;
Le temps fuit, la mort vient, et tu n'y penses pas.

DON JUAN.
Ces avertissements me sont peu nécessaires.
Chantons; une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.
Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard:
Mais puisque tu veux bien en courir le hasard,
Dans mon tombeau, ce soir, à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir; auras-tu ce courage?

DON JUAN.

Oui; Sganarelle et moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi! non pas.

DON JUAN.

Poltron!

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

DON JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE.

Je t'attends.

SCENE XVII.

DON JUAN, SGANARELLE, SUITE.

SGANARELLE.

Misérable!

Où me veut-il mener?

DON JUAN.

J'irai, fût-ce le diable.

Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton, que n'en suis-je dehors!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

Ne m'abusez-vous point? et seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long-temps inflexible,
Si long-temps, en aveugle, au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné?
Qu'un pareil changement me va causer de joie!
Mais, encore une fois, faut-il que je le croie?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé?

DON JUAN.

Oui, monsieur: ce retour, dont j'étois si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils dont les lâches desirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs;
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde;
Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame, et dessillé mes yeux;
Et je vois, par l'effet dont sa grace est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissants.
Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis, et m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pu si long-temps me souffrir.

Comme cent et cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchants il apprête.
L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû.
Il l'attend, et ne veut que ce cœur infidele,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.
Enfin, et vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égarements me voilà revenu.
Plus de remise. Il faut qu'aux yeux de tout le monde
A mes folles erreurs mon repentir réponde;
Que j'efface, en changeant mes criminels desirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer par une ardeur égale
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, monsieur, à vos bontés,
Si, dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage,
Qui, me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

DON LOUIS.

Ah! qu'aisément un fils trouve le cœur d'un pere
Prêt, au moindre remords, à calmer sa colere!
Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus
Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus.
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du salut, celui de votre gloire;
Combattez, et sur-tout ne vous relâchez pas.
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos p
J'ai sorti de la ville, exprès pour une affaire
Où dès hier ma présence étoit fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour;
Mon carrosse m'attend à ce premier détour:
Venez.

DON JUAN.

Non; aujourd'hui souffrez-moi l'avan

D'un peu de solitude au prochain hermitage.
C'est là que, retiré, loin du monde et du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel, je veux passer la nuit.
Ma peine y finira. Tout ce qui m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que, pour mes plaisirs, je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font...

DON LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je paierai tout, mon fils, et prétends de mon bien
Vous donner...

DON JUAN.

Ah! pour moi, je ne demande rien,
Pourvu que par mes pleurs mes fautes réparées...

DON LOUIS.

O consolation! douceurs inespérées!
Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis;
Grace aux bontés du ciel, j'ai retrouvé mon fils;
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
Adieu, prenez courage; et, si vous persistez,
N'attendez plus que joie et que prospérités.

SCENE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

Monsieur?

DON JUAN.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Ah!

DON JUAN.

Comment! tu pleures?

SGANARELLE.

C'est de joie

De vous voir embrasser enfin la bonne voie :
Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.
Ah ! quel plaisir ce m'est de vous voir converti !
Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
Franchement, vous meniez une diable de vie ;
Mais, à tout pécheur grace, il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous voulez aller ?

DON JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

Seroit-ce là bas, vers cet endroit sauvage ?

DON JUAN.

La peste ! le benêt, avec son hermitage !

SGANARELLE.

Pourquoi ? Frere Pacôme est un homme de bien ;
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

DON JUAN.

Parbleu ! tu me ravis. Quoi ! tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere ?

SGANARELLE.

Comment ? vous ne... Monsieur, c'est... Où donc allons-nous ?

DON JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure ; et j'y vais ; c'est là mon hermitage.

SGANARELLE.

La retraite sera méritoire. Ah ! j'enrage.

DON JUAN.

Elle est jolie, oui.

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher si loin ?

DON JUAN.

Elle m'a touché l'ame ; et, s'il étoit besoin,
Pour ne la manquer pas, j'irois jusques à Rome.

SGANARELLE.

Belle conversion! Ah! quel homme, quel homme!
Vous l'attendrez en vain, elle ne viendra pas.

DON JUAN.

Je crois qu'elle viendra, moi.

SGANARELLE.

T'ant pis.

DON JUAN.

En tout cas,
Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue:
C'est où du Commandeur on a mis la statue;
Il nous a conviés à souper: on verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquittera.

SGANARELLE.

Souper avec un mort, tué par vous?

DON JUAN.

N'importe;
J'ai promis: sur la peur ma promesse l'emporte.

SGANARELLE.

Et si la belle vient, et se laisse emmener?

DON JUAN.

Oh! ma foi, la statue ira se promener:
Je préfère à tout mort une jeune vivante.

SGANARELLE.

Mais voir une statue et mouvante et parlante,
N'est-ce pas...

DON JUAN.

Il est vrai, c'est quelque chose; en vain
Je ferois là-dessus un jugement certain:
Pour ne s'y point méprendre, il faut en voir la suite.
Cependant, si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagême, un ressort nécessaire,
Par où ma politique, éblouissant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,

Il est des gens de bien, et vraiment vertu
Tout méchant que je suis, j'ai du respect
Mais, si l'on n'en peut trop élever les m
Parmi ces gens de bien il est mille hypoc
Qui ne se contrefont que pour en profite
Et pour mes intérêts je veux les imiter,

SGANARELLE.

Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN.

Il n'est rien
Vois-tu? l'hypocrisie est un vice à la mo
Et quand de ses couleurs un vice est rev
Sous l'appui de la mode, il passe pour v
Sur tout ce qu'à jouer il est de personne
Celui d'homme de bien a de grands avan
C'est un art grimacier, dont les détours
Cachent sous un beau voile un amas d'i
On a beau découvrir que ce n'est qu'un
L'imposture est reçue, on ne peut rien

C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un les a tous sur les bras ;
Et ceux même qu'on sait que le ciel seul occupe
Des singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe :
A quoi que leur malice ait pu se dispenser,
Leur appui leur est sûr, ils ont vu grimacer.
Ah! combien j'en connois qui, par ce stratagême,
Après avoir vécu dans un désordre extrême,
S'armant du bouclier de la religion,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation,
Et pris droit, au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchants des hommes.
On a beau les connoître, et savoir ce qu'ils sont,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
Toujours même crédit : un maintien doux, honnête,
Quelques roulements d'yeux, des baissements de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires,
Je veux de mes censeurs duper les plus séveres :
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour ;
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts ;
Et, sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement :
Des actions d'autrui je ferai le critique,
Médirai saintement ; et, d'un ton pacifique,
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-*ce veuve, orphelin*, point d'accord, point de grace ;

Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zele charitable
De nourrir une haine irréconciliable;
Et, quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du ciel je ferai le vengeur:
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuierai de mon cœur la malice infidele;
Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
Je damnerai les gens de mon autorité.
C'est ainsi que l'on peut, dans le siecle où nous sommes,
Profiter sagement des foiblesses des hommes,
Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontents,
Se doit accommoder aux vices de son temps.

SGANARELLE.

Qu'entends-je? C'en est fait, monsieur, et je le quitte;
Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite:
Vous êtes de tout point achevé, je le voi.
Assommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise:
« Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise. »
Et, comme dit fort bien, en moindre ou pareil cas,
Un auteur renommé, que je ne connois pas:
Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
De l'homme qu'en pécheur ici-bas je contemple.
La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit.
Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite;
Ce qui nuit vers la mort nous fait aller plus vite:
La mort est une loi d'un usage important;
Qui peut vivre sans loi, vit en brute; et partant,
Ramassez, ce sont là preuves indubitables,
Qui font que vous irez, monsieur, à tous les diables.

DON JUAN.

Le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas;
Soyez damné tout seul, car, pour moi, je suis las...

SCENE III.

DON JUAN, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

DON JUAN, *appercevant Léonor.*

N'avois-je pas raison? Regarde, Sganarelle;
(*à Léonor.*)
Vient-on au rendez-vous? Que de joie! Ah! ma belle,
Vous voilà! je tremblois que, par quelque embarras,
Vous ne pussiez sortir.

LÉONOR.

Oh! point. Mais, n'est-ce pas
Monsieur le médecin que je vois là?

DON JUAN.

Lui-même.
Il a pris cet habit, mais c'est par stratagême,
Pour certain langoureux, chez qui je l'ai mené,
Contre les médecins de tout temps déchaîné:
Il n'en veut voir aucun; et monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal, dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déja l'a fort diminué.

LÉONOR.

Ma tante a pris sa poudre.

SGANARELLE, *gravement à Léonor.*

A-t-elle éternué?

LÉONOR.

Je ne sais; car soudain, sans vouloir voir personne,
Elle s'est mise au lit.

SGANARELLE.

La chaleur est fort bonne
Pour ces sortes de maux.

LÉONOR.

Oh! je crois bien cela.

DON JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là?

LÉONOR.

C'est ma nourrice. Ah! si vous saviez, elle m'aime...

DON JUAN.

Vous avez fort bien fait, et ma joie est extrême
Que, quand je vous épouse, elle soit caution...

PASCALE.

Vous faites là, monsieur, une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure;
C'étoit pitié...

DON JUAN.

Bientôt, Dieu merci, la voilà
Exempte, en m'épousant, de tous ces chagrins-là.

LÉONOR.

Monsieur...

DON JUAN.

C'est à mes yeux la plus aimable *fille*...

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la doucement,
Vous en aurez, monsieur, bien du contentement.

DON JUAN.

Je le crois. Mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage:
Je veux le faire en forme, et qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Eh! vous n'y perdrez pas; ma fille a de bon bien.
Quand son pere mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

DON JUAN.

Ne perdons point le temps à des paroles.
Allons, venez, ma belle. Ah! que j'ai de bonheur!

Vous allez être à moi.

LÉONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

Il cherche à la duper; gardez qu'il ne l'emmene.
C'est un fourbe.

PASCALE.

Comment?

SGANARELLE, *bas.*

A plus d'une douzaine.
(*haut, se voyant observé par don Juan.*)
Ah, l'honnête homme! Allez, votre fille aujourd'hui
Auroit eu beau chercher, pour trouver mieux que lui.
Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
Sera la bien... Et puis il la fera grand'dame.

DON JUAN, *à Léonor.*

Ne nous arrêtons point, ma belle; j'aurois peur
Que quelqu'un ne survint.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur...

PASCALE, *à don Juan.*

Où donc nous menez-vous?

DON JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALE.

Non, monsieur; dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin
De votre foi donnée...

DON JUAN.

Il n'en est pas besoin;
Monsieur le médecin, et vous, devez suffire.

LÉONOR, *à Pascale.*

Sommes-nous pas d'accord?

DON JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
Quand ils auront signé tous deux avecque nous

Que je vous prends pour femme, et vous, moi pour époux,
C'est comme si...

PASCALE.

Non, non; sa cousine y doit être.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

Fort bien.

LÉONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien: peut-être elle voudroit parler.

DON JUAN.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrete,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

PASCALE.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle, sans éclat,
Les notaires du bourg dresseront le contrat.

SGANARELLE.

Pourquoi vous défier? Monsieur a-t-il la mine
(*bas à Pascale.*)
D'être un fourbe? Voyez. Ferme, chez la cousine.

DON JUAN, *à Léonor.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALE, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par là qu'il faut aller:
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire.

DON JUAN, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble; il faut la laisser dire.

SCENE IV.

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant* don *Juan par le bras.*

Arrête, don Juan.

LÉONOR.

Ah ! qu'est-ce que je voi ?
Sauvons-nous vîte, hélas !

SCENE V.

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE.

DON JUAN, *tâchant à se défaire de la statue.*

Ma belle, attendez-moi,
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure ;
Tu résistes en vain.

SGANARELLE.

Voici ma derniere heure ;
C'en est fait.

DON JUAN, *à la statue.*

Laisse-moi.

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,
Madame la statue : ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

DON JUAN.

Je t'en quitte :
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vîte ;
L'arrêt en est donné ; tu touches au moment
Où le ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

DON JUAN.

Tu me fais tort, quand tu m'en crois capable :
Je ne sais ce que c'est que trembler.

SGANARELLE.

Détestable!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DON JUAN.

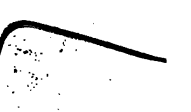
[illegible] trop tard que mon [illegible]...

SCENE VI.

SGANARELLE.

Il est englouti! je cours me rendre heureux.
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats.
Malheur à qui le voit, et n'en profite pas!

FIN.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

ARIANE, tragédie, Page 5.
LE COMTE D'ESSEX, tragédie, 73.
LE FESTIN DE PIERRE, comédie, 137.